

REPUBLIQUE DU SENEGAL  
MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE  
UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR  
(U.C.A.D.)

INSTITUT NATIONAL SUPERIEUR  
DE L'EDUCATION POPULAIRE ET DU  
SPORT (I.N.S.E.P.S.)



MEMOIRE DE MAITRISE ES SCIENCES ET TECHNIQUES  
DES ACTIVITES PHYSIQUES ET SPORTIVES (S.T.A.P.S.)

THEME : DE LA DEPRECIATION DE NOS ACTIVITES SPORTIVES  
TRADITIONNELLES : exemple de la lutte Sénégalaise.

Présenté et soutenu par : Oumar LY

Année civile de soutenance

1995 - 1996

Sous la direction de :

M. Abdoul Wahid KANE  
Enseignant à l'INSEPS.

REPUBLIQUE DU SENEGAL  
MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE  
UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR  
(U.C.A.D.)

INSTITUT NATIONAL SUPERIEUR  
DE L'EDUCATION POPULAIRE ET DU  
SPORT (I.N.S.E.P.S.)



**MEMOIRE DE MAITRISE ES SCIENCES ET TECHNIQUES  
DES ACTIVITES PHYSIQUES ET SPORTIVES (S.T.A.P.S.)**

**THEME : DE LA DEPRECIATION DE NOS ACTIVITES SPORTIVES  
TRADITIONNELLES : exemple de la lutte Sénégalaise.**

Présenté et soutenu par : Oumar LY



Année civile de soutenance

1995 - 1996

Sous la direction de :

M. Abdoul Wahid KANE  
Enseignant à l'INSEPS.

## DEDICACES

A Ma chère mère Marie GUEYE, pour sa chaleur maternelle.

Mon père Yakhya LY, pour l'éducation qu'il m'aura permis d'acquérir.

Ma chérie grand-maman Ndioba.

Tata khady BA (Ngalandou), ainsi qu'à tous ses enfants.

Tata Aïda FALL, ainsi qu'à son mari, ses enfants ; Fatou et Mbaye

Toute ma famille, mes soeurs Coumba, Tiéka, Adja.

Tous ceux qui ont participé, d'une manière ou d'une autre, à notre formation.

Tous mes camarades de promo, Jean Do. A.SENE -Goudjaby - Alphonse, Rogatien, Mamour,

Cheikh etc...

Nos préférées : Aminta DIOP, Suzanne et Marie Louise.

La charmante Oumou khaïry DIOP.

Et last but not least à ma très chère Ana.

### DEDICACE SPECIAL.

A tous les peuples de l'Afrique, victimes de la Politique.

A la mémoire de l'illustre Cheikh Anta DIOP qui aura combattu pour l'émancipation de

L'Afrique Noire.

## REMERCIEMENTS

Tous mes Remerciements à l'endroit de :

Monsieur Abdoul Wahid KANE. Ce travail est aussi le sien, qu'il retrouve ici l'expression de mon plus grand estime

Ma chère soeur Aïcha, qui m'aura permis de saisir ce présent document.

Monsieur A.SARR Le président du C.N.G. pour sa disponibilité

Monsieur Ibrahima SARR du C.N.G. pour sa parfaite collaboration.

Monsieur Cheikh.T. NDOUR, D.T.N de lutte.

Tous mes amis lutteurs, principalement Khaï LO, Matar SENE (Rock Mbalax) cbeikh Mbaba, Moustapha GUEYE, Zale LO,etc...

Tous les étudiants de L'INSEPS. pour leur confiance et leurs sympathies

Tous ceux qui m'ont soutenu et que je n'ai pu citer dans cette liste. Toute ma Reconnaissance envers eux.

# SOMMAIRE

	<u>Pages</u>
<b>INTRODUCTION</b>	<u>6-9</u>
<b>CHAPITRE I REVUE THEORIQUE.</b>	<u>11-3</u>
<b>I Approche historique de la lutte dans le monde : Origines et Signification</b>	<u>13</u>
<b>II Le Sénégal : des origines à nos jours.</b>	<u>15</u>
A) Origine et peuplement	
B) Le Sénégal pré-colonial	
C) Le Sénégal post-colonial	
<b>III De la colonisation à la dévalorisation de nos activités sportives traditionnelles.</b>	<u>17</u>
<b>IV Signification de la lutte dans la société Sénégalaise traditionnelle.</b>	<u>19</u>
A) De l'existence de la violence comme facteur d'influence.	
B) Un exercice de divertissement	
C) Exaltation des valeurs sociales et culturelles	
<b>V La Renaissance. de la lutte sénégalaise et les difficultés d'une promotion sportive.</b>	<u>25</u>
A). l'acte de Renaissance	
B) «sportivité» de la lutte sénégalaise : Mythe ou réalité.	

## **CHAPITRE II METHODOLOGIE.**

**33-43**

- A)- Les outils d'investigation.
- B)- L'Enquête
- C). Elaboration du questionnaire
- D).Population
- E) Collecte des données
- F) Traitement des données.

## **CHAPITRE III : PRESENTATION ET COMMENTAIRE DES RESULTATS**

**44-63**

### **I).Presentation et commentaire des resultats du questionnaire**

- A)présentation des corrélations
- B) présentation des tableaux récapitulatifs

### **II présentation et commentaire des résultats de l'entretien**

- A) Dépouillement des questions ouvertes
- B) Présentation et commentaire des résultats de l'entretien.

## **CHAPITRE IV : ANALYSES ET DISCUSSION DES RESULTATS**

**68-81**

- A) Approche des indicateurs socio-démographiques
- B) Approche des indicateurs socio-culturels.
- C) Approche des indicateurs socio économiques
- D) Approche des modalités de la pratique sportive.
- E) Approche critique de la situation

**CONCLUSION GENERALE**

**81 - 84**

**BIBLIOGRAPHIE**

**85 - 87**

**ANNEXES**

# **INTRODUCTION**

Le sport se donne à voir comme l'un des phénomènes dominants de la civilisation contemporaine. Il est réclamé aujourd'hui par tous les projets de développement quelle que soit l'idéologie qui les inspire.

Il en est ainsi de notre pays qui, depuis son accession à l'indépendance, entend en faire un des outils de son développement.

A l'observation cependant, il apparaît que le sport est chez nous, différemment vécu suivant les disciplines et les modalités de sa pratique. En réalité le sport se présente au Sénégal sous un visage éclaté en dépit du discours unificateur professé par les textes officiels.

L'opposition entre les sports dits « traditionnels » relevant du patrimoine culturel national et les sports modernes introduits par la colonisation, est un des aspects les plus visibles de cet éclatement de la pratique sportive.

Nos propos s'inscrivent dans cette problématique générale. Il s'agit plus précisément d'aborder le cas spécifique de la lutte sénégalaise<sup>1</sup> qui, sport national reconnu et partie intégrante de l'institution sportive de notre pays n'en rencontre pas moins des problèmes pour son développement.

En effet, nous constatons que malgré la revendication de nos valeurs culturelles nationales -thème dominant de la politique culturelle du pays - la lutte, une des expressions les plus authentiques de ces valeurs, rencontre encore des résistances quant à son affirmation dans notre système sportif global.

Ainsi, la lutte sénégalaise semble aujourd'hui faire l'objet d'un jugement négatif. L'appréciation qui lui est généralement portée, souffrant d'une nette discrimination de la part du public sportif sénégalais, ce qui aboutit à un décalage réel entre le public des spectateurs et celui des pratiquants.

---

<sup>1</sup> Par ce terme nous entendons toutes les formes de luttes uniformisées et pratiquées au Sénégal; donnant lieu à des compétitions codifiées. Il s'agit notamment de la lutte avec frappe et de la lutte sans frappe. Nous voulons par là prendre nos écarts par rapport au terme «traditionnelle» qui lui est toujours attribué; qui nous semble très péjoratif et de nature à limiter toute ambition de modernisation de la discipline.

Car la plupart des sénégalais, en particulier les urbains et les «intellectuels», répugnent à pratiquer la lutte, quand bien même elle est jugée comme globalement attrayante. (DIALLO, 1986).

D'ailleurs corroborant cela, certaines études attestent que l'univers des pratiquants de la lutte au Sénégal serait un monde clos, quasi-exclusivement réservé aux ruraux et aux populations proches.(NDOUR 1990,).

Quelle lecture pouvons - nous avoir de ce paradoxe?

Plusieurs modèles explicatifs peuvent être avancés pour répondre à cette question.

Seulement, nous comptons privilégier une approche qui tienne compte de la réalité globale de la société sénégalaise, notamment dans sa dimension socioculturelle.

Les sciences humaines dans leur analyse de la pratique sportive indiquent en effet que celle-ci relève avant tout du domaine de la culture, quand bien même elle ne saurait manquer de subir les influences de toutes les autres dimensions de la vie sociale

Ainsi, nous considérons la question de la dépréciation des pratiques sportives traditionnelles en tant que phénomène social indéniable, profondément imprégné, pour ne pas dire guidé par la réalité socioculturelle sénégalaise.

En réalité, l'examen des mécanismes qui ont conduit progressivement à la dépréciation de nos valeurs culturelles authentiques, et par delà, de nos pratiques traditionnelles, nous mène à cette hypothèse générale selon laquelle :

**Les habitudes socio-économiques de la ville, héritées de la civilisation occidentale, suscitent des modes de vie spécifiques, qui ne prédisposent guère à la pratique de la lutte, peu commode et non conforme aux modes de rapport au corps cultivés par les urbains.**

Toutefois, notre intention se sera point de remettre en question ici le phénomène urbain. Mais compte tenu de son impact socioculturel et économique, nous pensons que la lutte aurait besoin de mieux s'intégrer dans le système sportif de la ville, pour bien émerger au premier rang des sports modernes.

En ce qui nous concerne, « l'obstacle urbain » se justifierait, d'après les mots de A. CABRAL, par le fait que l'influence de la culture de la puissance coloniale n'est ressentie de façon significative que dans la verticale de la pyramide sociale, celle que créa le colonialiste lui-même... » (CABRAL, 1975). Ainsi, elle serait presque nulle au-delà des limites de la capitale et des autres centres urbains; expliquant alors que les ruraux soient plus attachés aux valeurs traditionnelles.

Pour notre part, et à travers la pratique de la lutte, nous postulons pour une plus grande diffusion de ces valeurs, afin d'aboutir à une meilleure intégration des citoyens sénégalais par le biais d'un sport authentique et moderne vraiment de «chez nous »

Car, comme nous le rappelle Moustapha CAMARA «il suffit d'observer dans les villages du Sénégal un champion de lutte... sa motivation plonge ses racines dans le terrain culturel et social.» (CAMARA 1977,).

S'il en est ainsi, c'est que nous sommes d'avis que la lutte a toujours été et demeure encore aujourd'hui, une pratique sportive dont les Africains en général, et le peuple sénégalais en particulier, devraient se sentir très fiers. Seulement, nous sommes tout aussi conscient qu'une telle affirmation est d'emblée provoquante. Car, l'existence d'un sport africain authentique est encore aujourd'hui entachée de quelques préjugés, que nous estimons d'ordre idéologique.

Ces préjugés, il nous faut aujourd'hui les vaincre, sinon les dépasser.

Car, nous sommes convaincus qu'à travers le sport, les pratiques d'origine traditionnelle seraient les mieux indiquées pour constituer, ou encore renforcer une véritable

culture sénégalaise, authentique par ses valeurs intrinsèques et positives parce que universelle dans ses aspirations profondes. «Enracinement... puis ouverture». aurait dit le président SENGHOR.

En définitive, dans le cadre de cette étude, afin de mieux situer le débat, on ne saurait manquer le train de l'histoire. Car, nous sommes conscient du fait qu'on ne saurait également chercher et trouver si l'on ne sait au préalable l'objet de recherche.

Ainsi, pour ce qui nous concerne, nous entamerons notre travail par une approche historique qui aura pour but essentiel de mieux comprendre le phénomène de la lutte : depuis son émergence universelle jusqu'à ses ramifications multiples suivant l'évolution des communautés humaines. Autrement dit, partant de ses origines historiques à travers le monde, nous essaierons de mieux la situer dans le contexte spécifique sénégalais.

Toutefois, du fait que tout phénomène, dans son évolution, est aux prises avec de fortes contradictions, nous aborderons la seconde phase de notre travail par une approche dialectique ou critique. Cette phase, nous l'intitulerons : La renaissance de la lutte sénégalaise et les difficultés d'une promotion sportive.

Enfin, dans la partie réservée au rapport de recherche ; au prix d'une méthodologie appropriée, basée sur l'enquête directe et indirecte, nous aborderons la phase épistémologique du travail, qui consistera à vérifier l'ensemble de nos postulats de départ à partir des différents résultats recueillis.

**CHAPITRE I**  
**REVUE THEORIQUE**

## I) APPROCHE HISTORIQUE DE LA LUTTE DANS LE MONDE

L'être humain a toujours vécu et survécu, certes du fait de son génie créateur, mais surtout grâce à son sens de l'action.

L'action pour le «primitif» a une seule signification. la satisfaction des besoins essentiels de la vie: Il lui faut impérativement se nourrir; se vêtir, se couvrir et encore se défendre, dans un milieu très hostile, a priori. Pour réagir alors, il découvre, sinon développe des activités primordiales, telles que la chasse, la cueillette... , mais surtout l'art de la guerre.

Mais en dehors de l'activité utilitaire, l'humanité a connu aussi l'activité ludique, à travers les jeux et les danses. Car, découvert homosapiens puis homofaber, l'homme se montra également, selon Huizinga<sup>2</sup>, Homoludens.

Toutefois, dans les sociétés «primitives» ou traditionnelles, l'activité purement récréative n'avait sans doute pas le même sens qu'aujourd'hui. En réalité, l'homme donnait plutôt à son action une valeur à la fois symbolique et sacrée . C'est pourquoi, tantôt initiatique, tantôt religieux, et le plus souvent moraliste, le jeu occupait, une place incontournable dans la formation des membres de la communauté . Ainsi s'est - il imposé comme besoin naturel dont l'expression allait épouser des formes diverses selon les époques et les catégories sociales.

Et Jacques Ullman de nous rappeler: «La noblesse a eu ses jeux auxquels les manants n'avaient pas accès, ils avaient les leurs. Il est des jeux auxquels un individu peut s'adonner tout seul, d'autres qui accompagnent les fêtes, nécessitent un vaste concours du peuple. les jeux sont plus ou moins violents, plus ou moins dangereux, plus ou moins distingués, plus ou moins cruels.» (ULMAN,1992). Cependant, les jeux physiques parce que les plus ostentatoires et les plus expressifs s'imposent, se rencontrant alors à travers toutes les

---

<sup>2</sup> Huizinga, JOHAN (1872-1945) est un des plus grands historiens néerlandais. L'invention du terme homoludens lui revient. D'ailleurs son célèbre ouvrage porte le même nom. A côté des termes homosapiens et homofaber, il sentit qu'il fallait créer homoludens pour mieux qualifier l'individu humain dont la « fonction essentielle » est alors de jouer.

communautés humaines et c'est dans ce contexte universel qu'apparut puis se développa la lutte comme l'une des activités les plus naturelles, dans une société primitive, où la «guerre de tous contre tous» <sup>3</sup>(Hobbes) faisait bien valoir ses enjeux multiples. Car dans cette société encore fortement dépourvue, aux moyens techniques rudimentaires, pour vaincre l'ennemi, il fallait nécessairement «en venir aux mains». Par ailleurs, exercice physique opposant deux individus au corps à corps, dans un duel dont l'objectif principal était de terrasser l'adversaire grâce à des techniques variées, dans les limites d'un règlement approprié, la lutte était aussi une activité culturelle reconnue. Ainsi elle intégra les moeurs des hommes au point d'être élevé au rang des cultes de la cité.

Mais, dans tous les cas, il faut convenir que la lutte répondait à des besoins objectifs, s'imposant alors en tant que pratique physique aussi ancienne que l'on puisse remonter dans la mémoire des hommes. En témoignent les célèbres fresques trouvées dans une sépulture de Béni Hassan, vieille de près de trente cinq (35) siècles<sup>4</sup>. Seulement, elle connut au cours des siècles et suivant les contrées, des issues et des contours divers : préparatoire, initiatique, culturel, chamanique... et ludique.

Ainsi tandis que dans la Grèce antique, la lutte était considérée comme un art, une science apportée par les dieux de la mythologie grecque, en Afrique elle était plutôt symbole de vic, manifestation hautement culturelle exaltant la puissance magique du corps humain. Dans cette Afrique là , la lutte est profondément dominée par le rituel, un rituel à la fois festif , expiatoire et préparatoire.

---

<sup>3</sup> HOBBS, Tomas (1588-1679) philosophe anglais, plus connu par ses pensées politiques à travers son oeuvre célèbre : Le Leviathan. Il exprime par ses termes le désordre dans lequel l'homme primitif vivait à l'état de nature.

On lui attribue d'avoir prôner le despotisme.

<sup>4</sup> BENI Hassan (sepulture) : Cf. PETROV, R. in lutte libre et lutte Gréco. édition Fila, 1984 D'après lui, on aurait trouvé près de 400 poses de luttes à travers « les riches fresques du tombeau de Beni Hassan (2000 à 1800 ans avant notre ère) en Egypte.

Force nous revient alors de constater que la lutte à ses débuts était essentiellement folklorique,<sup>5</sup> quel que soit son milieu. Mais l'Europe capitaliste va très rapidement la dépasser, au début du 19<sup>e</sup> siècle, au profit d'une forme de lutte plus professionnalisée se déroulant désormais dans les foires et salles spécialisées. Cependant que l'Afrique encore traditionnelle, pas du tout emportée par les vicissitudes de la civilisation industrielle, reste toujours fidèle à la première forme de lutte. «vérée plus sensuelle et plus vivante, parce que plus «naturelle».

Toutefois, à l'échelle mondiale, la lutte, dite moderne se fera surtout connaître grâce aux Jeux Olympiques<sup>6</sup>, et se présenta sous deux formes: La lutte gréco-romaine (lutte au dessus des hanches sans la participation des jambes) et la lutte libre (lutte avec utilisation des membres inférieurs aussi bien qu'avec les membres supérieurs). Raison pour la quelle cette lutte est aussi appelée lutte Olympique. Elle sera importée en Afrique par le biais de la colonisation. Néanmoins, si du point de vue de la technique en général, l'Africain ne se sentira point dépaycé; cependant, il convient de noter qu'au plan du rituel qui l'accompagne c'est tout son champ socio-culturel qui est bouleversé. D'où l'impopularité de la lutte Olympique en Afrique, principalement en Afrique Noire, où l'on accorde beaucoup plus d'importance aux luttes traditionnelles. Au Sénégal, par exemple, pour se promouvoir, la lutte Olympique est obligée de se tourner vers les lutteurs traditionnels. Alioune DIOUF,<sup>7</sup> actuel champion d'Afrique et neuvième de sa catégorie au rang mondial, en est un exemple patent.

Seulement, en ce qui nous concerne, nous pensons que la lutte sénégalaise<sup>8</sup> ne devrait pas seulement se limiter à servir de tremplin à la lutte Olympique pour devoir prétendre à l'échiquier sportif mondial. Car nous estimons qu'elle a des valeurs intrinsèques très valables

---

<sup>5</sup> Folkloriques : Certes c'est un terme plutôt péjoratif de nos jours, mais nous lui accordons dans ce cadre précis son sens initial qui est de regrouper l'ensemble des pratiques et usages populaires d'une société donnée.

<sup>6</sup> Il faut dire que la lutte gréco-Romaine était déjà présente lors des premiers jeux olympiques. Mais en 1896, la rénovation des J.O sera la première aubaine pour la lutte amateur. Ainsi en 1904, elle fait son entrée, comme style libre, aux J.O. de Saint-Louis.

<sup>7</sup> Avant de partir en France en stages de lutte olympique, il fut membre de l'écurie sérère et détenteur du drapeau du chef de l'Etat. Actuel champion d'Afrique entre des moins de 82 KG.

<sup>8</sup> Voir notre lexique

à faire valoir au plus haut niveau autant que les Japonais sont en voie de le réussir avec le «SUMO» .

Par ailleurs elle devrait être un moyen d'intégration pour les Sénégalais que nous sommes, de par ses valeurs qu'elle puise de notre patrimoine culturel authentique. A cet effet, l'approche socio-historique de son émergence puis de son évolution, au travers du contexte sénégalais, nous en fera convenir certainement.

## **II) LE SENEGAL: DES ORIGINES A NOS JOURS.**

Porte de l'Afrique et situé dans la zone intertropicale, le Sénégal occupe l'extrémité occidentale du Continent . Il est limité à l'ouest par l'océan Atlantique, au nord par la République Islamique de Mauritanie, à l'Est par la République du Mali et au Sud par les Républiques de Guinée Conakry et de Guinée Bissau.

C'est une vaste plaine monotone, à peu près dépourvue de tout relief avec une altitude dépassant rarement 100m, s'étendant sur une superficie de 197.161km<sup>2</sup>. environ.

### **A) ORIGINE ET PEUPLEMENT.**

Les documents historiques concordent généralement pour convenir que le peuplement du Sénégal a eu lieu par vagues migratoires successives venues du Nord et de l'Est .

Ainsi, les Berbères Zanaga au Sanahadja, en provenance du Nord par la Mauritanie, auraient donné leur nom au fleuve Sénégal (appelé alors Fleuve Zanaga), puis ultérieurement au pays.<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup>D'après le témoignage des premiers missionnaires portugais venus en Afrique. CF Le Sénégal sous le second Empire. Par Yve Saint Martin. ed. Karthala.

## B) LE SENEGAL PRE-COLONIAL.

C'est une réalité géographique diversement investie par près d'une quinzaine d'ethnies, dont les plus fréquentes sont les Wolofs, les Sérères, les Diolas, les Haal-Pulaar et les Mandingues. De manière générale, ces ethnies partagent le même mode de vie dominé par une économie de subsistance. Mais cela n'empêchait pas des échanges inter-ethniques, car la plupart d'entre-elles pratiquaient soit l'élevage nomade (bovins, chameaux, ânes), soit l'agriculture sédentaire. Seuls les Sérères du Sine et du Saloum optaient pour l'économie mixte, à travers des rotations de cultures sur les terres préalablement fumées par leurs bovins. La Casamance, quant à elle, site d'origine des Diolas offre un visage plus ou moins spécifique avec une activité économique essentiellement agraire.

En effet, ces modes de vie fondés principalement sur l'économie de subsistance allaient perdurer jusqu'aux environs de 1840,<sup>10</sup> date de l'introduction du commerce de l'arachide par les colons. Ils étaient le fondement d'une organisation sociale relativement stable; c'était une organisation «quasi-pyramidale» avec au sommet les souverains, mettant ainsi en relief un système politique généralement monarchique.(MARTIN,1) Dans cette société Sénégalaise, la différenciation sociale était actualisée par le système des castes; système religieusement respecté qui assurait également sur le plan économique, les rapports de production.

## C) LE SENEGAL POST-COLONIAL.

Composée de près de sept millions d'habitants, la population Sénégalaise est très inégalement répartie avec environ 70% de Ruraux.

---

<sup>10</sup>D'après Y. S. Martin . ibidem..

En partant des zones urbaines vers l'intérieur du pays, la densité qui est très variable, chute vertigineusement. Cette situation est expliquée par une urbanisation galopante, très déséquilibrée du reste - surpeuplement de la capitale, qui entraîne la création de zones urbaines irrégulières.

Cependant en dehors de la sécheresse qui conditionne, entre autres, un exode rural massif, une nouvelle orientation politico-administrative issue de la colonisation a littéralement transféré le développement vers les centres urbains. Ce qui aura pour conséquence une organisation sociale mixte, partagée entre «l'urbanité» et la «ruralité», bref entre la modernité et les traditions.

Au cours de notre développement, l'étude du transfert de la pratique de la lutte des zones rurales vers les villes sera abordée dans ce sens.

Mais, faudrait-il le souligner, en dehors de cette nouvelle tournure socio-économique, le Sénégal post-colonial est surtout marqué par l'assimilation plus ou moins accusée de la civilisation occidentale, conquérante et dominante. Un virement culturel sans précédent qui a très sensiblement affecté nos valeurs traditionnelles; parmi lesquelles nos pratiques sportives traditionnelles.

### **III) DE LA COLONISATION A LA DEVALORISATION DE NOS PRATIQUES SPORTIVES TRADITIONNELLES.**

Comme nous pouvons le voir, le Sénégal post-colonial n'est en réalité que l'oeuvre toute faite de la colonisation. Une colonisation qui a profondément désorienté la personnalité culturelle africaine; en partant de ses modes de représentation psychosociale jusqu'à son système global de rapport au corps.

En effet, aux prises avec l'entreprise coloniale, l'africain est à la fois bouleversé et écartelé; bref hybride et plongé dans un paradoxe socioculturel très complexe. Partagé qu'il est entre ce qui fut autrefois ses valeurs authentiques, autrement dit sa fierté, et ce qui représente désormais ses nouveaux habits, c'est à dire le fruit d'une certaine assimilation culturelle.

Loin d'être fortuite, cette réalité nouvelle s'inscrivait dans un programme global, visant à institutionnaliser et à pérenniser l'hégémonie européenne sur cette Afrique naissante».

Une manière, entre autres, de se conforter dans les positions eurocentristes d'une Afrique pré-coloniale barbare et sans passé culturel (thèses de la table rase ou «tabula rasa»)<sup>11</sup>

Mais dans cette gigantesque entreprise, prétentieuse du reste, la puissance colonisatrice n'a rien laissé au hasard: à fortiori le phénomène sportif, expression culturelle incontestable. Car, elle n'ignore pas, certes, que: «la culture physique et le sport ont des racines dans l'histoire des peuples africains; les exercices physiques, les jeux et les compétitions remontent aux origines même du continent africain... Les monuments anciens en témoignent» (CHAKHNAZAROV, 1970). d'ailleurs des découvertes ethnographiques font part de diverses représentations à propos de manifestations sportives ayant eu lieu dans l'Afrique ancienne: cas des «sauteurs», des «nageurs», des «pugilistes»... et des lutteurs.<sup>12</sup>

Dés lors, le sport allait constituer un canevas à maîtriser, pour encore davantage empêcher les africains de se retrouver en eux-mêmes, à travers ce qui leur appartient: Leurs pratiques sportives traditionnelles.

«La culture africaine en général, et la culture sportive africaine de manière particulière, faisaient ainsi figure de parent pauvre au profit de celle des colons», écrit Célestine DIANDY. (DIANDY, 1981.).

---

<sup>11</sup> Cette thèse de la table rase ou tabula rasa (pour les hispaniques) fut développée par les premiers colons portugais pour justifier l'absence d'une civilisation africaine avant leur découverte. Cette thèse sera battue en brèche par d'éminents savants anthropologues... Parmi lesquels Cheikh. Anta DIOP.

<sup>12</sup>CF. Pérov. R. op. cit.

S'il en est ainsi, souligne-t-elle, c'est que le sport africain authentique venait de faire un détour historique- un virage en somme- , «un virage consécutif au fait que les colonisateurs se sont non seulement mis à implanter leurs pratiques sportives, mais aussi et surtout, à faire progressivement table rase de la culture des indigènes».(DIANDY, 1981.).

A ce niveau, il est donc clair que la désorientation de notre système sportif global est plutôt imposée par la puissance colonisatrice. Il s'avère alors nécessaire de réagir et de la réfuter «afin de créer les conditions d'une existence culturelle qui nous rendrait à nous - mêmes en nous donnant notre être authentique». (GUISSE, 1979).

#### **IV).SIGNIFICATION DE LA LUTTE DANS LA SOCIETE SENEGALAISE TRADITIONNELLE.**

S'il est vrai, comme le dit Karl JASPERS,<sup>13</sup> qu' « aucune réalité plus que l'histoire n'est essentielle pour la conscience que nous prenons de nous-mêmes », c'est qu'en réalité, renchérit R. HUBERT, « chaque société est appelée à se faire le système... qui convient à ses besoins, à son génie et plus encore qu'à ses besoins matériels, ses idées sur l'homme et à sa volonté de les préserver» (THIBAUT,1972).

Partant de ces considérations générales sur la nécessité de l'histoire, pour tout processus théorique, nous pensons que pour parler vraiment de la revalorisation de la lutte sénégalaise, il urge de connaître, au préalable, ce qu'elle fut dans le passé: à travers ses valeurs authentiques. En effet, la lutte- à en croire de nombreux témoignages<sup>14</sup> aurait un passé pluri-séculaire au Sénégal. Qui plus est, son émergence puis son évolution semblent être liées à l'histoire socio-politique du pays.

<sup>13</sup>Philosophe allemand du 19<sup>e</sup> siècle, existentialiste religieux ; auteur de: **Introduction à la philosophie.**

<sup>14</sup> La plupart de ces témoignages sont issus des «souvenirs» d'anciens colons ne traitant pas directement de la lutte mais en faisant allusion le plus souvent. cf. Pichrocole.

Ainsi, pratique meurtrière au départ, elle s'est radicalement euphémisée au rythme de l'évolution politique, devenant globalement un exercice physique de divertissement et d'exaltation des valeurs sociales et culturelles.

#### A) DE L'EXISTENCE DE LA VIOLENCE COMME FACTEUR D'INFLUENCE.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le Sénégal était encore constitué par de petits royaumes indépendants mais en relations conflictuelles permanentes. La violence y était alors le seul moyen, sinon le principal, pour faire entendre raison à l'ennemi. «Elle apparaît même comme l'unique occasion de domination politique dépassant les limites de la petite communauté patriarcale ou territoriale».(DIOP, 1981).

Dans cette ambiance belliqueuse, où l'issue finale de toute bataille était le corps à corps, les armées avaient plus que besoin de soldats endurants et courageux. «Cette conception du combat était très anciennement ancrée dans l'Afrique païenne», nous rappelle Ithiar BIDIAR. (BIDIAR, 1990.). A cet égard, la lutte allait jouer un rôle de premier plan en tant qu'activité physique préparatoire pour le futur «guerrier». Celui-ci devait y être initié dès le plus jeune âge, afin d'être très tôt, aguerri face à des pratiques redoutables, sinon atroces, tels que l'aveuglement, la gifle, etc...

Toutefois, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, ces pratiques atroces vont, plus ou moins s'estomper du fait de la conjugaison de plusieurs facteurs dont: l'abolition de la traite de l'esclavage en 1848, l'emprise de plus en plus grande de l'Islam sur les populations et l'implantation du pouvoir colonial.(BIDIAR, 1990.).

On assiste, dès lors, à une «dévalorisation du guerrier». Néanmoins, nostalgiques, les «guerriers», soucieux de pérenniser leur bravoure et leur courage, vont donner un nouveau sens à leur activité. La lutte belliqueuse et violente est désormais euphémisée, avec l'émergence des « lamb »<sup>15</sup> vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. (BIDIAR, 1990.c). Elle s'imposa alors comme une activité culturelle... de divertissement.

D'ailleurs, le mot « lamb » tire son origine de l'instrument de percussion «lamb» (tam-tam), symbole de commandement local et doué d'une triple fonction: saluer les chefs.... battre la devise du détenteur de la charge («Bakk») et transmettre les messages politiques...(DIOUF, 1990).

Ainsi, plus qu'une activité de loisir, la lutte avait plutôt l'allure d'un véritable exutoire dans ce nouveau contexte de paix; en devenant surtout un exercice de divertissement, d'une grande popularité.

## B) UN EXERCICE DE DIVERTISSEMENT

C'est déjà Picrocholé<sup>16</sup> qui nous en édifie à travers son récit dans **Le Sénégal drolatique**: «Quand la chaleur est tombée, la lutte (lambe) paraît être - Pour les jeunes tout au moins - un de leurs plaisirs favoris ... Lorsque la lune est dans son plein, ils passent volontiers la nuit à la belle étoile, jeunes gens et hommes mûrs, criant, hurlant, gesticulant, acclamant celui-ci, conspuant celui-là . excités d'ailleurs par les griots qui ne discontinuent pas de frapper sur leurs tambours». (PICROCHOLE ,1896.).

Ainsi, la lutte est fête, divertissement, en accord avec le rythme des saisons. \* Après les durs labeurs, il faut récolter la belle moisson; et les tambours, les chants accompagnent les jeunes valeureux, de quartier en quartier, de village en village .(NDIAYE.1980.).

<sup>15</sup> Voir lexique...

<sup>16</sup> Picrocholé, dans *Le Sénégal drolatique*.



Mais, activité de divertissement certes, la lutte permettait aussi de raviver la flamme communautaire, à travers l'exaltation des valeurs sociales et culturelles.

### C) EXALTATION DES VALEURS SOCIALES ET CULTURELLES.

Dans la société traditionnelle, la lutte est «l'expression naturelle d'une communauté ethnique, tribale ou clanique».(NDIAYE, 1980.).

Elle exprime ainsi la vitalité du groupe, à travers un «société participative qui sait bien magnifier la majesté des rites initiatiques préparatoires aux grandes cérémonies». (KALALOBE, 1962). En effet, à travers les séances de lutte, on devait veiller à l'exaltation et au respect des croyances et rites du terroir. Ainsi, même en plein dans l'ambiance cérémoniale de la lutte, les fonctions sociales sont bien partagées entre les différents membres de l'assistance, suivant le rang social, la classe d'âge, la notoriété politique, etc... Alors aux griots de battre les tambours, aux marabouts - « sorciers » de parler avec les «esprits» et les «djins», au femmes de chanter, ... et aux anciens «d'arbitrer».

En fait, la spécificité des traditions africaines est telle que les manifestations ludiques n'étaient jamais en rupture avec la stratification sociale de base. ceci, pour assurer partout l'harmonie, tout en sauvant et en exhortant même la diversité. Pour le cas de la lutte, cela est surtout marqué par: l'obéissance à la loi du rythme, la fidélité à la philosophie africaine de l'espace et du temps et une grande richesse technique.

#### **Obéissances à la loi du rythme**

Dans la pensée africaine, d'une manière générale, la nature est rythme; l'univers lui-même étant un système rythmique très harmonisé. Dès lors, à chaque contexte (réalité), à chaque groupe humain, correspondrait un genre rythmique particulier<sup>17</sup>.

Le rythme chez l'africain est d'une grande richesse émotive ce qui a fait dire au Président SENGHOR, qu'il «suscite et conduit notre émotion jusqu'à l'idée par les moyens les plus simples, les plus directs, les plus définitifs».(DJITTE, 1982.).

Lorsque ce rythme est danse, il permet au lutteur, entre autre, «de lutter contre la trouille, car elle ( ndlr: la danse) le libère , lui chauffe les muscles, le gonfle physiquement».. (DJITTE, 1982.). Elle lui permet également de «se mettre en accord avec les esprits». (DJITTE, 1982.).

Quant au chant qui s'y mêle, le plus souvent, sa mission est d'exhorter la manne des ancêtres, la fierté du lutteur à travers son lignage. Et théodore NDIAYE de conclure: « il est histoire , référence, encouragement, enseignement, conseil et redynamisation; parlant directement au lutteur, mais aussi à tous les participants.» (NDIAYE,1980.)

Cependant, il arrive des fois que ce chant initial s'inscrive sur un tempo saccadé et laudatif, entonné de préférence par le lutteur lui-même. C'est le «Bakk»<sup>18</sup>, qui plus qu'une simple devise, est aussi un «Mouslay» une protection contre les mauvais «esprits». Par exemple, il n'est pas rare d'entendre un lutteur Sénégalais dire ces mots: (Salali Mouhamed, Walali Mouhamed....) (qui est une formulation inversée du Coran.) , en guise de préambule à son «Bakk».

Mais le «Bakk» obéit presque toujours au rythme, ou «Djiin»<sup>19</sup> des tam-tams. C'est un univers d'harmonie où, faudrait-il le rappeler, les tam-tams des griots jouent, à vrai dire, un rôle de «catapulseur».

### **Fidélité à la «philosophie» africaine de l'espace et du temps.**

---

<sup>17</sup>Nous parlons, ici, Le président I. S.SENGHOR.

<sup>18</sup> Voir lexique.

<sup>19</sup> Djiin: voir notre lexique.

Dans la lutte , comme d'ailleurs dans toutes les cérémonies «à l'africaine», l'espace est «collectivisé». l'autorité suprême y revient à la communauté tout entière, du moins à ses représentants les plus avertis; c'est à dire les anciens, plus proches des ancêtres. L'espace n'appartient à personne, mais aux ancêtres. Ainsi cette «philosophie» consacre l'existence d'un univers bipolaire, partagé entre les être visibles et les être invisibles. Dès lors l'occupation de l'espace doit bénéficier de la bénédiction des «esprits»: car, ceux-ci «suivant les heures de la journée, adoptent des positions et des orientations diverses par rapport aux quatre points cardinaux.» (DJITTE 1980.).

A propos du temps, il se perd dans l'éternel; se différenciant pour ainsi dire, du temps judéo-chrétien qui est linéaire, donc irréversible. L'africain croit à la réversibilité, à travers la «réincarnation.» C'est pourquoi, nous rappelle Mandy DJITTE: «... la notion du temps des hommes de ces différentes ethnies s'apparente plutôt à la notion circulaire, au temps sempiternel; les séances de luttes sont saisonnières, cycliques, et la durée d'une séance ou d'un combat n'est pas strictement limitée dans le temps et même dans l'espace». (DJITTE, 1980.)

Comme pour confirmer cela, Picrochole notait déjà, que c'était une lutte qui pouvait durer cinq à six nuits.(PICROCHOLE,1896.b.)

### **Richesse technique.**

Nous l'avions dit tantôt l'organisation socio-économique en Afrique oriente et conditionne un mode de vie spécifique qui dicte, à son tour, ce que M. MAUSS<sup>20</sup> appelle une technique (particulière) d'usage du corps. Ainsi, chaque groupe ethnique aurait son mode spécial d'utilisation du corps. Ce qui explique entre autres, la richesse des techniques de lutte, vue la diversité et le brassage inter-ethnique, à travers le continent.

---

<sup>20</sup> MAUSS, Marcel.. cf les techniques du corps. In sociologie et anthropologie, Paris. PU. 1966. Il aurait été le premier à avoir utilisé le terme d'*habitus* à propos du sport, comme « façons dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps ».

En définitive, il nous est permis de noter que dans la société traditionnelle la lutte avait à la fois une valeur pédagogique et symbolique, culturelle et spirituelle. Seulement au contact avec la colonisation, elle sera l'objet d'une véritable révolution.

## **V).LA RENAISSANCE DE LA LUTTE SENEGALAISE ET LES DIFFICULTES D'UNE PROMOTION SPORTIVE.**

En réalité, à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle déjà, le Sénégal s'est plus ou moins modernisé. Le système colonial venait de le propulser dans le courant économique mondial. Du coup, ses anciennes structures organisationnelles sont déstabilisées, provoquant des déséquilibres et des comportements nouveaux.

La société toute entière est alors en mutation, l'économie urbaine fortement industrialisée et profondément capitaliste se substitue à une économie rurale de subsistance, quelque peu traditionaliste et, désormais, négligée.

Ce fut un moment propice pour la découverte du sport moderne, en tant que produit de l'esprit capitaliste fidèle à la concurrence et à la performance. Occasion que ne pouvait manquer le pouvoir colonial pour imposer, à ces «peuples sans passé», ses propres activités ludoculturelles, dévalorisant ainsi nos activités sportives<sup>21</sup> authentiques.

---

<sup>21</sup>Voire notre lexique, pour ce que nous entendons à travers ces mots.

Face à cet «impérialisme sportif.» un bon nombre de disciplines a cédé, n'ayant pu trouver un moyen d'adaptation approprié. La lutte, quant à elle, a pu servir de rempart en demeurant plus que jamais présente dans la pratique des sénégalais; à tel point qu'elle inspirât certains esprits capitalistes qui lui insufflèrent alors une tournure vraiment nouvelle.

#### A) L'ACTE DE «RENAISSANCE».

C'est dans ce contexte global, susmentionné, qu'en 1926, un homme d'affaire Français, du nom de Maurice JACQUIN<sup>22</sup>, eut l'idée-opportuniste du reste - de «Récupérer» ce sport traditionnel, en organisant en ville des séances payantes.

Cette fructueuse initiative est très vite copiée par une vague de «néo-capitaliste» qui y voient une activité très attirante, du fait de sa rentabilité. Et, un peu partout, on verra des «arènes» où vont se dérouler ces joutes qui «tiennent à la fois du divertissement, du Folklore, du rite religieux (par la présence des marabouts), de la poésie...»(DECRAENE,1992)

La lutte sénégalaise venait de subir là une véritable révolution que nous nommerons, peut-être à juste titre, acte de sa «Renaissance».

Alors, en 1959, s'apparentant peu ou prou aux sports modernes, elle se fit «hyper-institutionnalisée», pour reprendre PARLEBAS . s'affiliant à une fédération autonome<sup>23</sup>, chargée de sa gestion, à travers le «lamb».

---

<sup>22</sup>cf.L'oeuvre de **Philippe DECRAENE**: *Le Sénégal*. P.U.F, collection Q.S.J

<sup>23</sup>Il s'agit de la fédération sénégalaise de lutte amateur et disciplines assimilées(F.S.L.A.D.A.), créée au cours de cette même année 1959.

Le «lamb» jadis pratiqué, principalement au Cayor et au Baol, fait donc résurgence. Mais, il est vrai, avec beaucoup de «retouches»: Non seulement, il se passe exclusivement en plein jour mais encore les coups de poing sont admis et contrairement au «M'babatt» le combat devait obligatoirement se terminer par un tomber»(GAYE, 1980)

La lutte Sénégalaise allait donc aborder un tournant décisif dans son histoire, en s'imposant comme le véritable sport authentique du terroir. C'est pourquoi, au cours de cette même année 1959, Charles BEART<sup>24</sup>, devait témoigner: «... Le seul survivant des jeux anciens sera probablement comme je le disais tout à l'heure, la lutte parce qu'elle s'est, un peu plus, un peu moins selon les lieux- commercialisée. Une séance de lutte ressemble de plus en plus à un match de catch. Même aliénation du spectateur qui triomphe par délégation. Même culte du Champion. L'on parle même de combinaisons. » (BEART,1959).

Mais, à vrai dire, la lutte sénégalaise en tant que sport est un concept plus ou moins controversé, ou simplement nuancé auprès de certains spécialistes.

## B) «SPORTIVITE» DE LA LUTTE SENEGALAISE: MYTHE OU REALITE.

De prime abord, le titre de ce paragraphe pourrait paraître étonnant; car jusqu'ici nous n'avons cessé de parler d'activité sportive et même de sport., en faisant allusion, bien entendu, à la lutte sénégalaise. Seulement, comme nous l'avons souligné tantôt, cette position ne représente en fait que celle que nous partageons. Cependant, telle que susmentionnée, elle est souvent contestée.

En effet, pour bon nombre de spécialistes du sport, c'est uniquement par abus que la lutte africaine d'une manière générale, ou encore la lutte sénégalaise en particulier, pourrait bénéficier de l'appellation: Sport. Néanmoins, en guise de sursis, ils lui accordent d'être en

---

<sup>24</sup>BEART,Charles. Ex-inspecteur de l'enseignement au service de l' A.O.F. Parmi ses oeuvres nous comptons: Aspect social des jeux de l'Ouest Africain.

voie de «Sportivisation ». Dès lors, la lutte sénégalaise ne serait rien moins qu'un jeu traditionnel, peut-être à caractère sportif - et à peine lui reconnaît-on ce caractère. A ce niveau, la justification donne lieu à deux courants principaux:

- **Le courant nationaliste**; pour qui, le sport est un concept purement étranger, traduisant les réalités socioculturelles du monde occidental. Il a été imposé aux peuples africains estimés «sans passé culturel», par la puissance coloniale dans le souci de confirmer «la gloire de la mère-Patrie, pour contribuer à la diffusion du rayonnement culturel de celle-ci» (GANGA,1979).

Pour ce courant, nos jeux traditionnels ont des valeurs intrinsèques très positives, qu'il faudrait plutôt mettre en exergue au lieu de se battre inutilement pour un concept étranger.

- **Le courant «puriste»**; pour qui, la lutte sénégalaise n'a pas encore acquis le niveau d'organisation interne (codification de règles de jeu stables) requis pour mériter l'attribut de sport. Qui plus est, le champ juridico- institutionnel même qui le régit reste encore submergé par un superflu magico-réligieux superficiel et instable. Une instabilité délirante qui oriente malheureusement tout univers spatio-temporel de la lutte Sénégalaise. Et l'exemple qui est le plus souvent donné est la difficulté à laquelle les organisateurs sont constamment confrontés pour circonscrire un espace et un temps précis, vu l'hostilité naturelle qu'oppose le milieu de la lutte . En effet même si le problème de l'espace est de plus en plus maîtrisé, aujourd'hui, avec l'installation des barrières et des sacs comme «ceinture de sécurité», il n'empêche qu'à l'intérieur même de ce nouveau cadre défini, chaque lutteur observe dès fois une conception personnelle de l'espace. Par exemple, lorsque deux lutteurs veulent faire face à la même direction, suite aux recommandations des marabouts<sup>25</sup>. Pareillement pour le problème du temps; le lutteur préférant, en général, payer une amende plutôt que de «se plier» à une heure non conforme aux délibérations mystiques de son camp. Il est aussi reproché à la lutte

---

<sup>25</sup>Ils'agit des féticheurs en général, qui après avoir consulté l'Invisible(i.e.Dieu ou les sorciers, selon les croyances), donne des recommandations très strictes quant au comportement du lutteur.

Sénégalaise l'absence d'une véritable modernisation de ses structures: «organisationnelles», «symbolique», et surtout «technologique». En guise d'exemple, il est fait cas de l'inexistence d'un cadre naturel de référence approprié et spécifique (Les « grands combats» se déroulant dans des stades de Football). L'insuffisance des arènes et leur incapacité à accueillir les «grands combats», de même que l'irrégularité et la non-décentralisation des compétitions, sont jugées limitatives pour la diffusion puis la «démocratisation» de la discipline. Ce qui aboutit donc, suivant la logique de ce courant, à une disqualification de la lutte Sénégalaise en tant que sport.

Pour notre part, au travers d'une dialectique plus ou moins conciliante, nous voudrions bien échapper à toute querelle conceptuelle inutile. D'abord, s'agissant du courant nationaliste, le principe est louable certes, mais nous pensons qu'il faut pouvoir dépasser les formes, si seulement nous voulons atteindre le développement approprié, au prix d'une mentalité «décomplexée». En réalité, la querelle étymologique ne mène finalement à rien; et ne dit-on pas, d'ailleurs, qu'un mot n'a de sens que dans son contexte.

Le libéralisme, par exemple, fût-il un concept étranger ne cesserait d'affecter, de près ou de loin, notre développement économique. L'essentiel n'étant point dans l'origine des mots mais dans le sens ou la portée que nos comportements et ou de nos idées.

Pour ce qui est du sport, et répondant à l'inquiétude globalement avancée à ce niveau, nous dirons que ce n'est point le concept lui-même qui pourrait être source «d'aliénation corporelle», mais plutôt son orientation extravertie, à travers des pratiques tout à fait étrangers. et tout compte fait, le sport est devenu une donnée scientifique, donc incontournable pour tout peuple qui voudrait élever sa culture à l'échelle de la civilisation universelle vers laquelle nous tendons, de manière inéluctable. celle du «Donner et du recevoir», tel que stipulé par Léopold SENGHOR.

Ensuite, concernant le courant «puriste», nous aurions bien aimé partagé sa rigueur préventive; seulement nous estimons qu'elle a des relents plutôt idéologiques qu'épistémologiques - En effet, elle semble traduire, inconsciemment peut-être, une certaine idéologie qui persisterait à vouloir faire de l'Afrique ce continent «sans passé culturel» authentique, aux peuples naïfs et «éternels joueurs», à l'image des «primitifs». N'est-ce pas ce qui a motivé cette propension malicieuse à réduire nos activités sportives authentiques à de simples «jeux de divertissement». Même si le terme «Sport» est d'origine récente et lié à un certain contexte, il faut avouer qu'il n'a pas surgi ex-nihilo. Participant de l'héritage ludomoteur de «l'humanité», il aurait tiré son sens initial du mot anglais «Sport» qui signifie: jeu, divertissement. Et à en croire J. ULMAN, le jeu «correspond à un besoin que l'enfant et l'adulte, éprouvent spontanément et qui présente des formes différentes selon les époques et les catégories sociales.»(ULMAN, 1992.). Il est donc clair que le sport n'est que la forme réactualisée et modernisée du jeu initial: en ce sens il prendra forcément des acceptions différentes selon les contextes socioculturels. Autrement dit, il devra être conçu en tant que «concept à large spectre sémantique et... fait social aux facettes multiples».(LEBLANC,1981.).

Dès lors, toute vision unilatérale n'est que déjà superflue, parce trop restrictive quant à sa signification sociale profonde. Ainsi on ne devrait point regarder la lutte Sénégalaise, en tant que sport, à travers des «lunettes» empruntées à l'occident.

Toutefois, même au feu de son authenticité, elle ne cesse de répondre à une organisation cohérente et adéquate, ou bien encore, selon les mots de Loy, à ce qui caractérise tout sport. «un mode distinct et bien établi de structure culturelle et de structure sociale combinées en un même complexe.»(ALDERMAN,19). Et faudrait-il le souligner, ce complexe reflète d'une manière ou d'une autre, les valeurs socioculturelles propres au sport considéré.

En réalité, notre sport national puise tout son symbolisme et son sens de l'organisation dans la richesse culturelle du pays.

Ainsi, par exemple l'instabilité spatio-temporelle tantôt décriée devrait se comprendre, non pas en tant que défaut dans l'organisation, mais plutôt comme traduisant toute une «philosophie» socio- culturelle du temps et de l'espace. Une «philosophie» dominée par le Mystique, qui s'oppose presque à la Rationalité occidentale.

Cependant, tout compte fait, nous ne saurions nier les limites actuelles de la lutte sénégalaise, comme sport moderne. Ceci est, au fait, inhérent à l'évolution interne de toute structure devant sans cesse s'adapter à un monde en «perpétuel devenir». Notre point de vue est que le problème de la lutte est profondément socioculturel: nous l'avons dit tantôt.

Et tel est l'objet de notre recherche que nous nous proposons d'exposer dans la partie qui suit, à travers la présentation de la méthode utilisée et des données recueillies.

# **CHAPITRE II**

## **METHODOLOGIE**

A l'orée de toute étude scientifique se pose la nécessité de déterminer, d'emblée, le cadre opérationnel de la démarche. Autrement dit, cela consiste à définir l'objet de recherche, de même que l'ensemble des procédés pour y accéder : en un mot il s'agit d'établir une méthode adéquate.

Ainsi, toute recherche fait appel à des choix méthodologiques spécifiques, liés non seulement à l'objet d'étude, mais aussi et surtout à la nature de la recherche elle-même.

Pour notre part, vue la spécificité du cadre général de notre étude, et compte tenu des limites déjà perçues (nous y reviendrons), nous avons entrepris une démarche qui associe d'une part, la recherche bibliographique et l'observation directe, et d'autre part, la mise en oeuvre d'une enquête au moyen d'un questionnaire et d'un entretien direct, en insistant sur l'intérêt primordial que nous accordons à ce dernier. Ces différents instruments, suivant leur degré de pertinence nous auront permis d'avoir accès à notre population- cible essentiellement composé d'acteurs à différents niveaux de la lutte.

## A) LES OUTILS D'INVESTIGATION

Toute recherche se fonde sur une observation attentive du phénomène étudié. Notre situation particulière dans la lutte en tant que pratiquant membre de la sélection nationale de lutte olympique, nous offre un poste privilégié pour l'observation de ce milieu. Nous avons mis à profit cette position pour mener une observation directe à partir de nos hypothèses.

D'autre part la nécessité d'une approche théorique de notre thème nous a conduit à entreprendre une recherche bibliographique dans plusieurs directions. Mais, il faut souligner

que cette démarche s'est avérée fastidieuse du fait de la quasi inexistence de documents traitant spécifiquement de l'histoire de la lutte au Sénégal. Ainsi, pour contourner ce problème nous nous sommes rabattus sur des témoignages d'anciens colons missionnaires à propos du Sénégal, à travers les centres de documentation de l'I.F.A.N. et des Archives nationales.

Nous nous sommes aussi orientés vers la bibliothèque centrale de l'Université, pour accéder à des travaux de recherche ayant trait à notre problématique.

C'est sur la base de ce travail préalable que nous avons mis en oeuvre des enquêtes.

## B) LES ENQUÊTES

Deux instruments ont été utilisés : le questionnaire et l'entretien.

### 1) Le questionnaire

pour ce genre d'étude, destinée au grand public, nous l'avons jugé plus indiqué pour recueillir le maximum d'informations. Avant sa distribution définitive, il a subi un examen préalable pour tester sa « validité », autrement dit, vérifier sa conformité avec nos attentes. Ainsi dix-sept (17) questionnaires ont été d'abord distribués selon le dispatching suivant :

- Lutteurs : Cinq (05)
- Encadreurs : Trois (03)
- Amateurs-spectateurs : neuf (09)

Ce premier test nous aura permis de noter une certaine réticence des Sénégalais vis à vis des questionnaires ; notamment avec des questions presque « tabous » comme l'âge, ou la situation familiale à certains égards. Aussi, nous avons pu remarquer que nos compatriotes

aimaient plutôt répondre oralement qu'à l'écrit quoiqu'ils se lassent très vite de ce qu'ils considèrent généralement comme une «interrogatoire».

C'est ainsi que prenant compte de toutes ces considérations entre autres bien entendu, nous avons d'abord réduit le nombre de questions de trente six (36) au départ à vingt-huit (28) seulement en dernier lieu<sup>26</sup>. Des lors, certaines questions qui se recoupaient ont été regroupées, en privilégiant surtout le degré de pertinence par rapport à notre hypothèse de recherche. Ensuite, pour la nature des réponses, nous en avons changé certaines dont la forme «ouverte» (réponse à développement) se heurtait à certains préjugés, justifiant les réticences susmentionnées. C'est le cas de la variable âge : au départ nécessitant une réponse «ouverte», avec détermination de l'âge exact, nous en avons finalement fait une question à réponse «fermée» avec possibilité de se situer seulement par rapport à des fourchettes. Par exemple, au lieu de donner son âge exact qui est supposons 25 ans, un sujet cochera simplement la case :18-25 ans [X]

Cela nous a permis aussi de résoudre un autre problème rencontré chez nos interlocuteurs analphabètes, incapables pour la plupart, de donner leur âge exact.

Cependant, vues les limites qualitatives auxquelles se heurte cette méthode du questionnaire, en sciences sociales, elle n'a été utilisée qu'à titre indicatif, de par la quantité d'informations qu'elle est à même de fournir.

Ainsi elle servira plutôt de méthode complémentaire à celle de l'entretien

## **2) L'entretien**

Ne pouvant accéder au grand public, nous avons fait un tri qualitatif très sélectif. Nous avons alors privilégié l'importance de place occupée dans l'organisation et l'évolution de la lutte sénégalaise.

---

<sup>26</sup>Voire annexes.

Pour la réalisation de l'entretien, nous étions munis d'un guide d'entretien et d'une écriture pour prendre des informations supplémentaires ; d'un chronomètre pour vérifier la durée des séances ; et d'un magnétophone d'enregistrement.

Le choix de l'entretien comme méthode principale, obéit à notre volonté de rendre plus valable nos données. En effet, avec l'entretien, on peut s'assurer que les questions sont bien comprises par leur destinataires.

Car nous partageons l'idée selon laquelle, «d'interview est la technique la plus efficace pour la découverte d'information sur des thèmes complexes et chargés émotionnellement et pour l'analyse des sentiments qui pourraient être responsables d'une opinion qui a été exprimée ». (SELLTIZ & ALL, 1977)

En définitive, pour mieux nous orienter par rapport à nos préoccupations de recherche, nous nous sommes basés sur des «indicateurs» dressés au préalable et inspirés par les différentes variables de notre hypothèse initiale\*.

### C) ELABORATION DU QUESTIONNAIRE ET DU GUIDE D'ENTRETIEN

Afin de mieux définir notre champ d'intervention, nous avons d'abord tenté de dégager une série d'hypothèses secondaires issues de notre première hypothèse. Ainsi nous avons postulé que :

- Il existerait une forte corrélation entre le degré d'urbanisation et l'appréciation portée à la lutte.

-Les influences culturelles diverses reçues et subies, par l'intermédiaires des institutions officielles, valorisent un rapport au corps autre que celui qu'impose la pratique de

la lutte , sénégalaise : Les individus scolarisés, par exemple, ayant plutôt tendance à se détourner de la pratique de la lutte, comme discipline sportive.

-Les formes nouvelles de production économique issues de la colonisation, déstabilisent progressivement les habitudes à l'égard des pratiques corporelles traditionnelles, d'une manière générale.

-L'organisation actuelle de la lutte favorise plutôt un mode «capitaliste» de production de spectacle, qu'une véritable promotion sportive de la discipline.

### 1) Les indicateurs du questionnaire

Indicateurs-socio-démographiques.	Indicateurs socio économiques	Indicateurs socioculturels	Pratiques sportives
Age	Pouvoir d'achat	culture générale	Expériences -sportive
Situation familiale	Statut professionnel	Niveau scolaire	Préférences sportives
Origine	Mode de consommation	Loisirs, Affinités	Pratiques sportives des parents
Lieu de résidence		Modeles.references,...	Niveau de pratique
		Goûts:alimentaire, vestimentaire,...	

### 2) Le Guide d'entretien

Il a été construit suivant quatre modalités de base établies à partir des hypothèses secondaires précédemment citées. Chaque modalité définit un centre d'intérêt auquel devra correspondre la réponse de l'interviewé. Toutefois, il est possible qu'à l'intérieur d'une modalité donnée il y ait d'autres questions supplémentaires mais à conditions qu'elles

occasionnels », désignés, dans le questionnaire , par le terme **spectateur** ; ensuite les spectateurs réguliers communément appelés «amateurs», qui conservent dans le questionnaire l'appellation **amateur**.

- Enfin, tous les agents actifs s'intéressant de près ou de loin à l'organisation de la lutte : il s'agit des « managers», des techniciens, des journalistes, des promoteurs de lamb, etc...

### **L'échantillonnage :**

L'inexistence d'études statistiques officielles a fait que la représentativité de notre population d'enquête a été évaluée à partir d'un échantillonnage simple guidé par une stratégie appropriée. En fait, cette stratégie a consisté à n'inclure dans notre échantillon que des personnes s'intéressant un tant soit peu à la lutte. Nous partons ainsi du constat sur le terrain lors du pré-test, selon lequel on ne peut pas parler de quelque chose dont on n'a aucune idée.. Car la plupart des gens qu'on a rencontrés et qui ne s'intéressaient pas du tout à la lutte, on été incapables de répondre à nos questions, n'y ayant «aucune idée».

Ainsi, sur la base de la connaissance de la discipline, nous avons été amenés à subdiviser notre population d'enquête en fonction des différentes composantes de l'objet de notre recherche? Mais rappelons seulement que la distribution à l'intérieur de cette subdivision, est plutôt approximative répondant à nos objectifs ciblés et déterminés à partir de notre problématique de recherche.

Concernant la distribution des questionnaires, elle s'est faite selon l'ordre suivant :

- Lutteurs (Pratiquants) quarante six questionnaires (46).
- Amateurs : (spectateurs réguliers) : trente-quatre (34)
- Spectateurs (spectateurs occasionnels) : quarante trois questionnaires (43)

- Encadreur (techniciens, organisateurs, managers, etc...) Vingt-sept (27)

Par ailleurs, suivant le modèle de l'interview, nous nous sommes entretenu avec trente (30) protagonistes ou «voix autorisées de la lutte sénégalaise. Il s'agit de lutteurs de renom (au nombre de 10) à l'image de «nouveau tigre de Fasse», d'encadreur patentés (au nombre de 3) comme le Directeur technique National (DTN) de lutte, d'organisateur administratifs (au nombre de 3) à l'instar du président de l'actuel CNG, ainsi que des promoteurs et autres amateurs avérés (au nombre de 4).

Cependant, il faudrait souligner que, pour vérifier la pertinence de notre hypothèse générale, l'étude de la catégorie des amateurs et des spectateurs, s'est faite au travers d'une stratification à deux niveaux : d'une part à travers la population des zones dites fortement urbanisées, et d'autre part à travers la population des quartiers dits «populaires».

#### E) LA COLLECTE DES DONNEES.

Dans l'administration des questionnaires, tout comme pour les séances d'entretien, à nos sujets d'étude, nous avons toujours été présent pour diriger et contrôler afin de veiller davantage à la crédibilité des données à collecter.

Mais en dehors de cette prévention d'ordre épistémologique, il faut dire que cette démarche nous a paru fort judicieuse du fait que la plupart de nos sujets sont analphabètes, principalement les lutteurs et les «amateurs».

Dés lors, tous les questionnaires ont été distribués et récupérés par nous-même. Cette méthode peu ordinaire et, somme toute, embarrassante a eu quand-même l'avantage de transformer presque toute administration de questionnaire sinon en un véritable du moins en

un mini- entretien. Ce qui a été d'un impact qualitatif réel quant à la nature des réponses collectées, plus ou moins développées selon les sujets et les types de question. Par exemple, la question n° 16 intitulée : Opinion, a le plus souvent donné lieu à un véritable entretien, permettant à nos sujets de parler librement des «hauts et des bas» de l'état actuel de la lutte sénégalaise de la valeur qu'ils lui accordent ...

Par ailleurs, il conviendrait seulement de rappeler que si la tâche a été, par bien des côtés, très ardue, c'est dû principalement à la nature du milieu encore sous le joug de certains complexes. En effet, l'intellectuel y est le plus souvent vu comme un prétentieux qui, à l'image de son parrain : Le «Toubab», « ne cherche qu'à exploiter les forces et les connaissances de ceux qui n'ont pas fait les banes»\*\*. Des préjugés de la sorte ont été, pour la plupart, à l'origine d'un sentiment global de méfiance de la part de nos différents interlocuteurs, surtout chez les lutteurs, et dans une moindre mesure, chez les amateurs. Mais heureusement, nous n'avons pas eu beaucoup de difficultés à surmonter ces incompréhensions, vue notre connaissance du milieu, étant nous-même membre de l'équipe nationale de lutte olympique.

## F) LE TRAITEMENT DES DONNEES.

Il a consisté à convertir et/ou à réduire les informations issues de notre recherche, en une forme permettant une compilation statistique, mais aussi un emmagasinage ; nous donnant ainsi les possibilités de leur meilleure exploitation. Pour y parvenir nous avons procédé de du façons spécifiques liées aux types de réponses recueillies, et des questionnaires et des entretiens Ainsi pour les entretiens, l'opération a consisté d'abord à transcrire tous nos produits à l'écrit, avec souvent l'obligation de traduire du Wolof au Français. Ensuite nous

avons procédé au décodage et à la catégorisation des différentes informations, suivant le code de nos « indicateurs » déjà établis, et tels que susmentionnés.

Pour les questionnaires, l'essentiel du travail a été fait par l'ordinateur, à travers le dépouillement assuré par le logiciel sphinx<sup>27</sup> qui a aussi permis de les confectionner. L'opération a consisté d'abord au dépouillement automatique élémentaire, qui permet la sortie de résultats bruts. Ensuite, il y a la seconde phase qui revenait à faire le tri croisé de ces premiers résultats. Ce dernier travail s'est fait sur notre commande, en fonction des variables que nous voulions interpréter, et toujours en liaison avec l'objectif de notre recherche.

---

<sup>27</sup> Sphinx est un logiciel spécifiquement conçu pour l'élaboration et le traitement des questionnaires d'enquêtes.

**CHAPITRE III :**

**PRESENTATION DES  
RESULTATS DE L'ENQUETE**

Ce chapitre de notre travail entend présenter dans ces grandes lignes, les résultats de notre enquête. Nous livrerons d'abord les données issues de notre questionnaire et ensuite celles des entretiens.

## **I) PRESENTATION ET COMMENTAIRE DES RESULTATS DU QUESTIONNAIRE**

Une fois les données collectées et traitées, et en vue d'une interprétation pertinente par rapport à notre objet de recherche, nous avons aussitôt entamé le processus de l'analyse statistiques de nos résultats. Ainsi, partant toujours de nos hypothèses de départ, et des «indicateurs» déjà mentionnés, nous avons procédé à la catégorisation\* des données brutes fournies à l'issue du dépouillement élémentaire. C'est alors après, que nous avons enchainé avec une série de compilations corrélatives, dans l'optique d'établir les premiers rapports en fonctions des modalités choisis : socio-démographique ; socio-culturelles ; soeio-économique ; sportive.

A) PRESENTATION DES CORRELATIONS ETABLIES :

1) Modalité socio-démographique.

Tableau de corrélation n°1 : Statut-Age

	18-25 ans	26-30 ans	31-50 ans	+ de 50 ans	Total
<b>Encadreur</b> s	4%	33%	48%	15%	100%
<b>Pratiquant</b> s	37%	43%	20%	0	100%
<b>Amateur</b> s	18%	42%	36%	3%	100%
<b>Spectateur</b> s	23%	51%	23%	2%	100%
<b>Total</b>	23%	44%	30%	4%	100%

Précision : Valeurs relatives ; % en lignes établis sur 149 citations (questionnaires)

Tableau de corrélation n°2 : statut- vécu

	Non reponse	- de 17 ans	17-25ans	26-35 ans	+ de 35ans	total
<b>Encadreur</b> s	11%	26%	22%	22%	19%	100%
<b>Pratiquant</b> s	11%	50%	30%	9%	0	100%
<b>Amateur</b> s	27%	36%	21%	12%	3%	100%
<b>Spectateur</b> s	23%	33%	30%	7%	7%	100%
<b>Total</b>	18%	38%	27%	11%	6%	100%

Précision : La variable vécu correspond à la question n°4 de notre questionnaire, destinée aux non originaires de Dakar. La réponse (en colonne dans le tableau) indique le temps passé dans le lieu d'origine avant de venir à Dakar.

Tableau de corrélation n° 3 : Statut - Parents

	<b>Père</b>	<b>Frère</b>	<b>Cousin</b>	<b>Aïeul</b>	<b>Aucun</b>	<b>Total</b>
<b>Encadreur</b>	13%	8%	29%	32%	18%	100%
<b>Pratiquant</b>	14%	21%	17%	21%	27%	100%
<b>Amateur</b>	11%	13%	21%	8%	47%	100%
<b>Spectateur</b>	4%	9%	4%	13%	69%	100%
<b>total</b>	11%	14%	17%	19%	40%	100%

Précision : la variable parent désigne les sujets dont les parents ont déjà pratiqué

la lutte.

Tableau de corrélation n°4 : Statut- Situation familiale.

	<b>Marié + enf</b>	<b>Marié 0 enf</b>	<b>Célibat + enf</b>	<b>Célibat 0 enf</b>	<b>Total</b>
Encadreur	59%	4%	4%	33%	100%
Pratiquant	24%	2%	13%	61%	100%
Amateur	42%	3%	3%	52%	100%
Spectateur	14%	12%	16%	58%	100%
Total	32%	5%	10%	53%	100%

Précision : Valeurs relatives : pourcentages en lignes, établis sur 149 citations.

## 2) Modalités socio-culturelles

Tableau de corrélation n° 5:Etude-Nature - Assoc.

	NR	Culturel.	Rélig.	Polit.	Sport.	Commu.	Au tre	Total
<b>Non Scod</b>	1	2	10	2	6	4	2	27
<b>Primaire</b>	7	3	5	3	1	0	5	24
<b>Secondaire</b>	7	14	11	12	23	2	4	73
<b>Universitaire</b>	2	21	8	6	34	10	8	89
<b>Total</b>	17	40	34	23	64	16	19	213

Précision :Nr signific- non réponse, Nature- Assoc signifie la nature de l'association à laquelle le sujet est affilié.

Vue la nature de la question : à choix multiple ; l'ordinateur fournit ici les données en valeur réelle (chiffre entier)

Tableau de corrélation n° 6 Etude- Signification.

	N. R.	Tradition	Culture	Sport	Folklore	Total
<b>Non scolaire</b>	0	8	17	15	0	40
<b>Primaire</b>	0	10	13	17	0	40
<b>Secondaire</b>	0	22	22	29	4	77
<b>Universitaire</b>	1	30	30	40	11	107
<b>Total</b>	1	65	82	101	15	264

Précision : La variable signification détermine la signification de la lutte pour les sujets interrogés. Ils avaient ainsi à choisir jusqu'à trois (3) valeurs au maximum.

. Les données qui sont fournies ici sont en valeurs absolues. Même remarque pour le tableau précédent.

Tableau de corrélation n° 7 : Etude-opinion.

	<b>N. R.</b>	<b>Vivement</b>	<b>Exceptionnellement</b>	<b>Pas du Tout</b>	<b>Total</b>
<b>Non scolaire</b>	0	91%	9%	0	100%
<b>Primaire</b>	4%	78%	13%	4%	100%
<b>Secondaire</b>	0	58%	27%	15%	100%
<b>Universitaire</b>	4%	47%	29%	20%	100%
<b>Total</b>	2%	62%	23%	13%	100%

Précision : La variable opinion répond à la question n°16 : Encourageriez-vous un proche à pratiquer la lutte. Les données sont en valeur relative.

Tableau de corrélation n° 8 Etude- Emissions préférées.

	<b>Sport de chez nous</b>	<b>Télé Sport</b>	<b>Journal Télévisé</b>	<b>Films</b>	<b>Documentaire</b>	<b>Variétés</b>	<b>Total</b>
<b>Non Scolaire</b>	20	16	6	5	0	7	54
<b>Primaire</b>	20	12	11	7	1	6	57
<b>Secondaire</b>	35	33	38	5	5	18	134
<b>Universitaire</b>	35	34	48	16	9	20	162
<b>Total</b>	110	95	103	33	15	51	407

Précision : Choix multiple, données fournies en valeur absolue.

- Tableau de corrélation n°9 Etude- Loisirs

	Ciné	Grand-place	Lecture	Manif. Récré	Musiq	Faire Thé	Voir Sport	illage	Danse	Total
<b>Non Scolaire</b>	7	16	1	4	6	4	2	0	0	40
<b>Primaire</b>	2	9	1	4	11	8	1	3	3	42
<b>Second</b>	3	7	16	5	24	21	7	10	4	97
<b>Universit</b>	10	8	21	5	34	17	11	8	6	120
<b>Total</b>	22	40	39	18	75	50	21	21	13	229

Précision : La variable Loisir correspond à une question à choix multiples, d'où les données sont fournies en valeur absolue.

### 3) Modalités socio-économiques

Tableau de corrélation n° 10 : Statut - Situation professionnelle.

	Sans Emploi	Retraité	Paramilitaire	En activié prof.	Total
<b>Encadreur</b>	30%	4%	4%	63%	100
<b>Pratiquants</b>	67%	0	4%	28%	100
<b>Amateurs</b>	27%	0	0%	73%	100
<b>Spectateurs</b>	40%	0	12%	49%	100
<b>Total</b>	44%	1%	5%	50%	100

Précision. choix unique : valeurs relatives en %.

Tableau de corrélation n° 11 : Statut - Profession.

	Chauf	Mec/ouv	Empl	Com,	Etd/Eléy	Agr/pêch	Fct°n	Menui	Aucune
<b>Encad</b>	0%	0%	7%	7%	22%	4%	30%	4%	19
<b>Pratiq</b>	2%	10%	6%	2%	37%	2%	2%	7%	26
<b>Amat</b>	6%	19%	6%	13%	13%	0%	22%	6%	13
<b>Spect</b>	2%	2%	14%	9%	19%	0%	19%	0%	33
<b>Total</b>	3%	7%	9%	7%	24%	1%	16%	4%	24

Précision : choix multiple. Valeurs relatives en %

Tableau de corrélation n° 12 : Statut - Métier.

	Agri	Méca	Ouv	Com	Ens,	Tech	Adm,	Aucun
<b>Encad</b>	11%	4%	4%	7%	52%	4%	7%	4%
<b>Pratiq</b>	6%	9%	18%	7%	30%	2%	2%	13%
<b>Amat</b>	15%	6%	21%	0%	24%	9%	6%	6%
<b>Spect</b>	7%	5%	7%	9%	9%	28%	5%	12%
<b>Total</b>	10%	6%	13%	6%	27%	11%	5%	12%

Précision : Ibidem.

Tableau de corrélation n° 13 : Etude-Métier.

	<b>Agri/Pêch</b>	<b>Mécani</b>	<b>Ouv</b>	<b>Commer</b>	<b>Enseig</b>	<b>Technic</b>	<b>Administ</b>	<b>Aucun</b>
<b>N. scolaire</b>	31%	13%	8%	9%	0	0	0	39%
<b>Primaires</b>	9%	26%	39%	13%	0	4%	0	4%
<b>Second</b>	10%	0%	17%	8%	17%	25%	6%	8%
<b>Universi</b>	0%	0%	0%	0	58%	7%	7%	7%
<b>Total</b>	10%	6%	13%	6%	27%	11%	5%	12%

Précisions : Choix unique .. Valeurs relatives en %

#### 4) Modalités de la pratique sportive

Tableau de corrélation n°14 : Statut-expérience.

	<b>N. R.</b>	<b>Non jamais</b>	<b>- de 12 ans</b>	<b>12 / 18 ans</b>	<b>19 / 20 ans</b>	<b>Total</b>
<b>Encadreur</b>	0	15%	41%	15%	30%	100%
<b>Pratiquants</b>	0	4%	50%	22%	24%	100%
<b>Amateurs</b>	3%	55%	24%	3%	15%	100%
<b>Spectateurs</b>	0	53%	37%	2%	7%	100%
<b>Total</b>	1%	32%	39%	11%	18%	100%

Précisions : Valeurs relatives : Pourcentages en lignes établis sur 149 citations (questionnaires)

a variable expérience correspond à la question n° 13 du questionnaire (voir annexe).

Tableau de corrélation n°15 : Statut -Assiduité

	<b>N. R.</b>	<b>Très souvent</b>	<b>Occasionnellement-</b>	<b>Jamais</b>	<b>Total</b>
<b>Encadreur</b>	0	67%	26%	7%	100%
<b>Pratiquants</b>	0	65%	22%	13%	100%
<b>Amateurs</b>	3%	42%	39%	15%	100%
<b>Spectateurs</b>	0	5%	37%	28%	100%
<b>Total</b>	1%	43%	40%	17%	100%

Précisions : Valeurs relatives : Pourcentages en lignes à partir de 149 questionnaires. La variable Assiduité correspond à la question n° 18. (Voir Annexe).

Tableau de corrélation n° 16 : Etude-Spécialité.

	<b>Avec Frappe</b>	<b>Sans Frappe</b>	<b>Olympique</b>	<b>Total</b>
<b>Non Scolaire</b>	18	21	15	54
<b>Primaire</b>	18	16	9	43
<b>Secondaire</b>	24	30	17	71
<b>Universitaire</b>	25	38	31	94
<b>Total</b>	85	105	72	262

Précision : Valeur absolue des données. Question à choix multiple. La variable spécialité correspond à la question n° 14. (Voir Annexe- questionnaire)

Tableau de corrélation n° 17 : Etude - Atoûts

	<b>Force</b>	<b>Intelligence</b>	<b>Vitesse</b>	<b>Expérience</b>	<b>Mystique</b>	<b>Courage</b>	<b>Total</b>
<b>Non Scolaire</b>	17	13	0	2	0	15	47
<b>Primaire</b>	19	13	3	4	0	8	47
<b>Secondaire</b>	31	31	7	13	1	13	96
<b>Universitaire</b>	36	47	9	6	1	11	110
<b>Total</b>	103	104	19	25	2	47	300

Précision : Valeur absolue des données. Question à choix multiple la variable Atoûts

- Renvoie à la question n° 27

Tableau de corrélation n° 18. Etude -Préférences.

	<b>F.B.</b>	<b>B.B.</b>	<b>H.B.</b>	<b>Lut.</b>	<b>Boxe</b>	<b>Ju d</b>	<b>Kar</b>	<b>Nat</b>	<b>V.B</b>	<b>Rég</b>	<b>Hip</b>	<b>Rug</b>	<b>Athl.</b>	<b>Tot</b>
<b>N. scol</b>	16	6	0	20	17	5	5	0	2	3	1	0	6	81
<b>Prim</b>	12	10	0	22	19	6	7	3	0	1	1	1	6	88
<b>Second</b>	43	31	7	43	12	10	9	13	3	4	1	2	11	189
<b>Univers</b>	46	38	8	39	13	13	15	10	8	1	1	4	20	216
<b>Total</b>	117	85	15	124	61	34	36	26	13	9	4	7	43	574

Précision : Valeurs absolues des données. La variable préférence renvoie à la question n° 28

(voir annexe -questionnaire)..

## B) PRESENTATION DES TABLEAUX RECAPITULATIFS

Mettant à l'écart certains détails et essayant de répondre plus directement à notre hypothèse de départ, nous proposons les tableaux récapitulatifs suivants. Notons cependant qu'ils ont été établis, en regard aux différentes modalités choisies, avec comme variables indépendantes : Le statut et le niveau scolaire.

### 1) Modalité socio-démographique.

-Présentation du tableau récapitulatif : Variable indépendante : statut

	Age		Vécu	Parents	Situation Familiale	
	18 / 30 ans	+ de 30ans	hors Dakar	luteurs	Mariés	Célibat
<b>Encad</b>	37 %	63 %	89 %	82 %	63 %	37 %
<b>Pratiq</b>	80 %	20 %	89 %	63 %	26 %	74 %
<b>Amat</b>	60 %	40 %	63 %	53 %	45 %	55 %
<b>Speet</b>	74 %	26 %	67 %	31 %	26 %	74 %
<b>Tot Pop</b>	67 %	33 %	82 %	60 %	37 %	63 %

### Commentaire du Tableau.

Par rapport à la variable dépendante Age

Globalement, il apparaît que la population étudiée est très jeune, soit 67% (18-30 ans) Cette proportion est relativement élevée chez les pratiquants à raison de 80 % Alors que pour les plus âgés (plus de 50 ans), les encadreur et les amateurs se font surtout remarqués.

Par rapport à la variable dépendante Vécu

La plupart de nos sujets interrogés ne sont pas originaires de Dakarr, soit 82 %.Ce constat est très manifeste chez les pratiquants et le encadreur : Chacune des deux catégories comptant, dans son effectif 89 % de sujets non originaires de Dakar.

Par rapport à la variable dépendante Parents.

La majeure partie de ceux que nous avons interrogés ont connu la lutte dans leur entourage avec 60% qui ont des parents lutteurs. Surtout pour les encadreur 82 % et les lutteurs (63 %)

Par rapport à la Situation Familiale.

Nous comptons beaucoup plus de célibataires(63 %) que de mariés (37 %). avec comme point culminant, le taux chez les pratiquants et les spectateurs (74 % pour chaque catégorie). Tandis que les taux de mariage les plus élevés sont notés chez les amateurs (45 %) et surtout chez les encadreur (63%)

**2) Modalité socio-culturelle.**

Présentation du tableau récapitulatif Variable indépendante : Etude.

	Nature Assoc		Signification		Opinion	Emissions		Loisirs	
	++	+	++	+	vivement	++	+	++	+
<b>N.Scol</b>	relig	sporti	culture	sport	91%	S.C.N	T.S	G.P	
<b>Prim.</b>	relig	politiq	sport	culture	78%	S.C.N	T.S	mus	

(suite. Tableau)

<b>Second</b>	sporti	cult	sport	culture	58%	J.T	S.C.N		
<b>Univer.</b>	sporti	cult	sport	culture	47%	J.T	S.C.N		
<b>Total</b>					62%				

Légende :

Nature-Assoc : La nature de l'association dont on est membre.

Signification : Signification de la lutte.

Vivement : renvoie à la question : Encouragerez-vous un proche à pratiquer la lutte.

++ : Fréquence de réponses très importante.

+ : Fréquence de réponses seulement importante.

Rélig : Religieuse.

Sporti : Sportive.

Cult : Culturelle.

SCN : «sports de chez nous»

JT ;Journal Télévisé

TS : Télé sport

GP :Grand-place

Mus : Musique.

Ciné : cinéma

Lect : Lecture

**Commentaire du tableau en fonction des différentes variables dépendantes**

Vie associative.

Notre population a beaucoup plus d'affinités pour les associations sportives. Cependant chez les niveaux non scolaires et primaires, le genre religieux est très présent, alors que la tendance politique peu fréquente.

### Signification.

D'une manière générale, et avec constance, la lutte est considérée à la fois comme sport et culture.

### Opinion

L'avis est globalement favorable, voire même très favorable chez les sujets de niveaux non- scolaire et primaire avec respectivement 91% et 78 %.

### Emissions.

«sports de chez nous» se trouve être l'émission la plus suivie par notre échantillon, avec une omniprésence à tous les niveaux d'études. Seulement la plus grande fidélité est notée au bas de l'échelle avec les «non scolaires» et les «primaires»

### Loisirs

Nos sujets convoitent généralement la musique et les grand-places, comme activités de loisir. Sinon, la lecture, par exemple, n'intéresse que les universitaires.

## **3) Modalité socio-économique.**

Présentation du Tableau récapitulatif : Variable indépendante : Statut.

	Situation Profes.	Metier de formation		Profession actuelle	
		Sans Empl.	C.S.P.1	C.S.P.2	C.S.P.1
<b>Encad.</b>	30%	30%	59%	22%	30%
<b>Pratq.</b>	67%	42%	32%	29%	2%

(suite à la page suivante)

<b>Amat</b>	27%	51%	30%	50%	22%
<b>Spect</b>	40%	56%	14%	27%	19%
<b>Total</b>	44%	46%	32%	31%	16%

NB. Pour cette modalité, la compilation définitive ci-dessus omet volontiers le tableau de corrélation n° 13. vu ses incidences que nous jugeons mineures.

Légende :

CSP : catégorie socio-professionnelle - CSP1 - désigne les travailleurs non-cadres, c'est à dire : ouvriers, paysans, artisans, employés etc...

CSP2 : désigne les travailleurs cadres, c'est à dire salariés titrés.

Précision : Pour la variable métier, nous avons volontairement omis, dans la compilation, de compter avec la colonne étudiant/élève, car nous la jugeons en définitive peu stable en tant que véritable métier.

### **commentaire du Tableau suivant les différentes variables dépendantes.**

#### Situation professionnelle.

La plupart des pratiquants sont sans emploi, soit 67 % : Tandis que d'une manière générale notre population étudiée est à un peu près de la moitié sans emploi (44 %)

#### Métier de Formation.

La plus grande proportion de notre échantillon a reçu en formation, un métier de non-cadre ; notamment chez les amateurs et les spectateurs avec respectivement 51 % et 56 % de leur effectif. Seule la catégorie des Encadreurs compte en son sein des cadres pour 59 % de son effectif.

#### Profession actuelle.

Le tableau offre presque la même configuration que pour les métiers de formation avec des CSP1 de loin plus importants (31% c/16%) . Mais on note surtout la quasi inexistence de profession CSP2 chez les pratiquants (2 %)

#### 4) Modalité sportive.

Présentation du tableau récapitulatif n°1 : Variable indépendante : Statut

	EXPERIENCE			ASSIDUITE		
	Non jamais	à - 12 ans	à + de 12ans	Régulière	Occasionnel.	Jamais
<b>Encad.</b>	15 %	41 %	44 %	67 %	26 %	7 %
<b>Pratiq</b>	0 %	52 %	48 %	65 %	22 %	13 %
<b>Amat</b>	55 %	24 %	18 %	42 %	39 %	15 %
<b>Spect</b>	53 %	37 %	9 %	5 %	67 %	28 %
<b>Tot. pop</b>	32 %	39 %	29 %	43 %	40 %	17 %

**Commentaire du Tableau suivant les différentes variables dépendantes.**

.Expérience.

D'emblée, nous pouvons noter que la plupart de nos sujets ont déjà pratiqué la lutte, soit 68 % (39%+29%) . Egalement plus de la moitié des pratiquants interrogés l'ont pratiquée très tôt à moins de 12 ans (52%), tandis que les amateurs comme les spectateurs, pour un peu plus de la moitié de l'effectif, n'ont jamais pratiqué. (55% et 53%).

### Assiduité

La quasi-totalité de notre population assiste, d'une façon plus ou moins régulière, aux combats de lutte avec près de 83% de l'effectif global. Cette assiduité est plus régulière chez les encadreurs et les pratiquants ; avec respectivement 67% et 65 %.

Tandis que chez les spectateurs, 67 % affirment qu'ils n'y vont que très rarement d'ailleurs concernant l'effectif global, la plupart de ceux qui n'y vont jamais sont des spectateurs avec 28% des interrogés.

### Présentation du tableau récapitulatif n°2 Variable indépendante : Statut.

	Spécialité		Atouts		Préférences	
	L. Sénégal	L. Olymp	++	+	++	+
<b>Non scol</b>	72 %	28 %	Force	Courage	Lutte	Boxe
<b>Primaire</b>	79 %	21 %	Force	Intelligence	Lutte	Boxe
<b>Secondaire</b>	76 %	24 %	Force/Intel		Foot-ball	Lutte
<b>Universit</b>	67 %	33 %	Intellig	Force.	Foot-ball	Lutte
<b>Total Pop</b>	74 %	26 %				

Légende :

(++),(+)= cf.op.cit.

a/b (force /intelligence) :réalisent le même score.

Précision : Pour la variable Spécialité : les pourcentags fournis en ligne expriment la valeur relative pour l'ensemble des choix formulés à chaque niveau.

## **II) PRESENTATION ET COMMENTAIRE DES RESULTATS DE L'ENTRETIEN**

Comme nous l'avons déjà annoncé dans le chapitre précédent, en plus des questionnaires, nous avons interviewé trente protagonistes de la lutte sénégalaise. L'évaluation, sinon le décodage, des différentes interventions au travers, bien entendu, de la grille de lecture qu'on s'était déjà fixée (modalités), nous a permis d'aboutir aux conclusions qui sont l'objet de cette partie. Mais auparavant, nous présenterons d'abord le résultat du dépouillement des questions «ouvertes» formulées dans le questionnaire. En effet, vu leur nature qui s'apparente plutôt à celle de l'entretien, nous trouvons leur traitement plus pertinent ici plutôt que dans la partie précédente

### **A) DEPOUILLEMENT DES QUESTIONS «OUVERTES»:**

Les différentes variables des questions n° 3, 4, 22 et 23 ont été mises en corrélation avec la variable indépendante: STATUT. Ainsi nous avons le tableau suivant:

	Origine		Résidence actuelle		Mode d'habillement		Plats préférés	
	C. U.	C. R.	Q. R.	Q. P.	T. Afr.	T. Eur	P. A.	P. E.
<b>Encad</b>	25%	75%	60%	40%	65%	35%	95%	5%
<b>Prat</b>	16%	84%	21%	79%	42%	58%	100%	0
<b>Amat</b>	41%	59%	43%	57%	58%	42%	100%	0
<b>Spect</b>	82%	18%	51%	49%	53%	47%	100%	0
<b>Total</b>	43%	57%	40%	60%	51%	49%	99%	1%

Précision : Pour traiter ces différentes variables, nous avons procédé pour chacune d'elle à une classification bipolaire. Cette démarche nous a paru assez pertinente pour parvenir, malgré la diversité, à des cadres unitaires répondant à notre problématique : Les modes de vie traditionnelles face aux modes de vie modernes. Par exemple, pour exploiter la variable résidence, nous sommes parti d'une classification à deux niveaux : d'une part nous avons catégorisé un certain nombre de quartiers qui, relativement au style de vie qui y prédomine, sont appelés «quartiers populaires» (QP). D'autre part, et parallèlement à cette catégorie, nous avons dégagé un certain nombre de caractéristiques, symboles de modernité, pour désigner l'autre type de quartier dit «résidentiel»

Légende :

CU = centres urbains

CR =centres ruraux

QR = quartiers résidentiels

QP = quartiers Populaires

T.Afr = tenues africaines

T.Eur = tenues européennes

P.A = Plats africains

P.E = Plats étrangers (européens...)

### **Commentaire du Tableau ci-dessus**

#### Lieu d'origine.

Plus de la moitié de notre population sont originaire des centres ruraux, soit 57 % de l'ensemble des sujets interrogés. Les pratiquants sont les plus en vue avec presque la totalité de leur effectif : 84 %.

Quant aux spectateurs, ils sont généralement constitués d'urbains, soit 82 %

#### Résidence.

Nos sujets interrogés résident le plus souvent dans les quartiers populaires (QP) avec 60 % de l'effectif global. Cette observation est très nette chez les pratiquants qui donnent 79 % de leur effectif.

#### Mode d'habillement.

La balance est plus ou moins équilibrée entre les tenues traditionnelles (51 % des sujets interrogés) et les tenues européennes (49 % des sujets interrogés) ; soit une légère domination du style africain.

#### Plats préférés.

La fidélité aux plats africains est quasi-absolue, avec 99 % de l'effectif global. La petite discordance (1%) est notée au niveau des encadreur.

### **Commentaire des résultats issus des explications données dans Q16 (voir annexe)**

#### «Vivement» : Pourquoi ?

Les 62 % de notre effectif (voir tableau recapitulatif n° 2 ) qui ont répondu « vivement » ont avancé diverses explications : Ainsi 37 % d'entre eux-ci affirment que c'est pour des raisons

financières ; 31 % disent pour des raisons physiques et sportives ; 17 %; pour des raisons culturelles ; alors que 15 % avancent que c'est surtout pour des raisons morales et éducatives.

#### «exceptionnellement» : Pourquoi ?

La plupart de ceux qui ont répondu exceptionnellement », partagent les raisons précédemment cités. Mais la seule réserve c'est qu'il considère la lutte, comme une activité trop dangereuse, donc à risque.

#### «pas du tout» : pourquoi ?

Les 48 % pour qui il est hors de question d'encourager un proche à pratiquer la lutte fustigent globalement la violence de la lutte, mais aussi le manque ou le peu d'élégance de la discipline, lié à un caractère dégradant pour la personnalité. A ce niveau , les spectateurs réalisent le score le plus élevé avec 12 voix sur les 28 qui ont pensé ainsi. Ils sont suivis par les encadreurs. Cependant certains tout en persistant dans leur refus, disent ne pas trouver de raisons pour se justifier.

## B) PRESENTATION ET COMMENTAIRE DES RESULTATS DE L'ENTRETIEN.

### **Première modalité : Intérêt personnel.**

Sur les trente (30) personnes que nous avons interrogés, les vingt-trois (23) ne sont pas originaires de Dakar, soit 77 % de l'effectif. Et parmi ceux ci, seuls 38 % sont issus des centres urbains.

En effet, la plupart de nos sujets interviewés lient l'intérêt porté à la lutte sénégalaise, à un environnement social très favorable dès le jeune âge. Ainsi 97 % affirment avoir déjà pratiqué la lutte, d'abord étant enfants. Pour nos sujets issus des centres ruraux, il s'agit d'une activité d'exaltation des valeurs ethno-culturelles, alors c'est presque une nécessité de l'all pratiquer. Tandis que pour ceux des centres urbains, l'appartenance à une famille de lutteurs ou

d'amateurs de lutte justifie le plus souvent l'intérêt . Mais il faudrait rappeler qu'ici, les notions de «combats» (**fighting**) de «guerrier», ou de « courage» («goor-Fit»), sont beaucoup plus mises en exergue. Contrairement aux centres ruraux où l'on privilégie surtout les raisons liées à l'expression des valeurs culturelles d'origine.

Vingt sujets (20) interrogés, notamment les lutteurs, considèrent la lutte comme une activité professionnelle, c'est à dire un «gagne pain» . D'ailleurs sept lutteurs sur dix (7/10) affirme ne rien faire d'autre comme activité professionnelle que la lutte. Cet intérêt économique est le plus souvent corroboré par un certain «capital social» (connaissances humaines) que l'on gagnerait à travers la lutte. Cependant que la plupart des encadreurs et des amateurs déclarent n'y gagner rien sinon une satisfaction morale liée à l'identification socio-culturelle.

### **Deuxième modalité : Impact socio-culturel de la lutte dans la mentalité sénégalaise.**

Sur les trente (30) sujets interviewés, les vingt-neuf (29) affirment unanimement que la lutte est mal perçue dans la mentalité des sénégalais en général. Les raisons avancées sont : des complexes culturels issus de la colonisation, mais aussi de l'envahissement des valeurs culturelles occidentales à travers les médias ; une politique sportive quasi-inexistante pour la lutte : et la concurrence menée par les sports étrangers jugés plus modernes. Toutefois en dehors de ces causes externes il y a les causes internes dont : l'analphabétisme des lutteurs, peu conscients de leur rôles et de leur importance, leur manque d'organisation ; et le diktat des superstitions. Pour la majorité de nos sujets, la conjonction de tous ces facteurs a pour corollaire une dévalorisation de la discipline voire une image plus ou moins négative. Pour d'autres, par contre , il faut chercher les raisons dans cette tendance actuelle des lutteurs à vouloir imiter, coûte que coûte, les autres sportifs. Ainsi la plupart d'entre eux ne sont plus capables de faire de bons « bakk » ou esquisser de véritables pas de danse à l'image de leurs «illustres devanciers » ; autant de facteurs qui émerveillaient autrefois.

### **-Troisième modalité : Promotion sportive...**

Dans l'unanimité, nos interlocuteurs reconnaissent que le premier obstacle demeure une politique sportive inadaptée. Par exemple, les encadreurs déplorent généralement l'inexistence d'un programme scolaire, réellement appliqué, pour la lutte sénégalaise ; l'inexistence d'un cadre infrastructurel adéquat et la rareté de techniciens vraiment dévoués.

Allant plus loin, les lutteurs que nous avons interrogés considèrent que tant qu'ils seront écartés, pris comme « des meubles », pour toute question sur la lutte, rien ne se réglera définitivement. Pour eux, il y a trop de gens autour de la lutte et vivant d'elle, sans vraiment la servir. Mais pour résoudre ce « fléau », la plupart pensent que les lutteurs devraient d'abord s'organiser autour de structures assez solides pour défendre leurs intérêts.

En fin, vingt cinq sujets interrogés sur trente (25/30), pensent que la promotion sportive de la lutte devrait nécessairement passer par une plus grande régularité des compétitions.

### **-Quatrième modalité : Analyse-perspective.**

Pour l'ensemble des lutteurs que nous avons interviewés, l'avenir de la lutte leur incombe ; seulement il faudrait qu'on apprenne à les respecter, à commencer par les intellectuels.

Pour les encadreurs, le problème de la lutte est dans les mentalités, aussi bien des lutteurs que des sénégalais d'une manière générale.

Et concernant les amateurs et autres spectateurs, il faut sauver la discipline en la rendant plus moderne, plus accessible et plus régulière sur le plan de l'organisation des combats.

Cependant, tous convergent pour reconnaître que l'état devrait obligatoirement prendre ses responsabilités, afin que la lutte puisse venir au bout de la concurrence menée par les autres sports.

**CHAPITRE IV :**

**ANALYSES ET DISCUSSIONS  
DES RESULTATS**

### **A) Approche des indicateurs socio-démographiques.**

Lorsque l'on regarde de très près les résultats de notre étude, ainsi que les quelques analyses qui en découlent, on s'aperçoit très vite d'une certaine affinité entre l'intérêt porté à la lutte, et l'appartenance à un milieu plus ou moins rural. Ce qui se justifierait à travers les indicateurs du milieu d'origine et le plus souvent, du lieu d'habitation.

Ainsi, suivant le degré d'implication vis à vis de la lutte, le taux de ruralité \* de notre population serait plus ou moins important. Dès lors, pour les originaires des centres ruraux, nous comptons : 84 % des pratiquants, 75 % des encadrateurs, 9 % des amateurs, et seulement 18 % des spectateurs dont l'intérêt pour la lutte est fort négligeable.

Un tel constat nous conforte déjà dans notre position de départ selon laquelle les styles de vie cultivés en milieu urbain ne prédisposent guère à la pratique de la lutte.

Par ailleurs, la prise en compte des données relatives aux variables **résidence** et **vécu**, c'est à dire au lieu d'habitation et à la durée de séjour à Dakar, enrichit cette observation. D'autant plus que par là, l'affinité pour la lutte est appréciée sous l'angle de l'influence potentielle du milieu socioculturel d'appartenance. A ce niveau les chiffres sont éloquentes, aussi bien pour la variable **origine** (sus mentionnée) que pour la variable **résidence**. S'agissant de cette dernière, nous avons remarqué que 60 % de notre effectif global sont originaires des quartiers dits populaires (Q.P). Proportion qui semble évoluer cumulativement avec l'affinité pour la discipline. Ce qui donne comme résidents de ces quartiers populaires : 79 % des pratiquants, 47 % des amateurs et 40 % des encadrateurs. Rappelons que pour les pratiquants, cette proportion pourrait être plus grande si on enlevait les étudiants de l'INSEPS (au nombre de dix) qui, du fait des cours de lutte qu'ils reçoivent, ont tous coché **pratiquant**. Pour dire que la lutte, dans son recrutement, « cible » plus particulièrement un espace socio-

démographique bien spécifique : Les zones (quartiers) dites populaires ou à forte configuration rurale.

Cependant, l'impact de l'exode rural est ici ressorti, comme pour justifier la place et l'évolution de la lutte en milieu urbain. Ainsi, nous sommes tenté de dire que l'évolution actuelle de la lutte serait plutôt le produit d'un exode rural massif que d'un intérêt brusque de la part des urbains. Ce qui confirmerait alors ce que nous disions au départ : « l'univers des pratiquants de la lutte au Sénégal serait un monde clos quasi exclusivement réservé aux ruraux et aux population proches ».

En effet, pour une population relativement jeune (67 % ayant moins de 30 ans), le taux de ruralité est très significative. Ce qui confirme, par delà les déterminants socio-démographiques, que l'affinité pour la lutte est fortement dépendante d'un « vécu » (expérience) préalable de la discipline. « Vécu » que, malheureusement, en milieu urbain, l'influence de facteurs culturels divers, parmi lesquels: l'école - prototype du système colonial -, entraveraient sérieusement. Or, faudrait-il le rappeler, la jeunesse de nos sujets témoigne de leur appartenance à cette société post-coloniale ; sous hautes influences culturelles. Faut-il voir alors, cette résistance aux valeurs étrangères comme un paradoxe ou, au contraire, comme une simple indisponibilité culturelle ? Nous partageons la dernière proposition, vue la nature de cette communauté des « amis de la lutte ». C'est un milieu relativement stable, au point de vue social, à caractère généralement « introdéterminé\* » du fait de la pression interne permanente qui pèse sur les différents membre. Ainsi, même jeunes, la plupart des pratiquants que nous avons interrogés, ont une situation matrimoniale assez stabilisée : mariage légal, célibat normal (sans enfant...) Tous ces facteurs concourent pour avouer un constat : La très grande fidélité du milieu de la lutte pour les valeurs traditionnelles.

\* Nous empruntons ce terme à Max Weber

Toutefois, il serait trop simpliste, de notre part, d'aboutir d'ores et déjà à des conclusions hâtives. Car, lors même que ces facteurs explicatifs seraient pertinents, ils ne cesseraient d'être sujets à caution, s'ils ne sont pas mis en articulation avec d'autres réalités dépendantes : Les indicateurs socioculturels par exemple.

## B) APPROCHE DES INDICATEURS SOCIOCULTURELS.

En termes marxistes, la culture n'est que l'expression ou le produit des modes d'existence spécifiques à la société dans sa globalité. Et par mode d'existence, il faudrait entendre les moyens de production et les types de rapports établis par cette société non seulement pour transformer son milieu, mais aussi pour s'auto-transformer. Ceci pour dire que cette partie que nous abordons est foncièrement dépendante de la précédente ; Seulement pour les besoins de la méthodologie, nous les avons séparées. Cette remarque étant tout aussi valable pour les autres parties que nous aborderons.

Dés lors, et pour revenir à notre sujet, nous constaterons que l'attachement aux pratiques corporelles traditionnelles dont la lutte ; serait plutôt tributaire d'une certaine « couverture » ethno-culturelle dont bénéficient la plupart de nos sujets à l'encontre des tendances acculturantes de la ville. D'après notre enquête, les adeptes de la lutte se recrutent généralement « au bas de l'échelle sociale ».

Ce qui est corroboré par un niveau scolaire relativement bas ; un niveau d'information très faible avec une culture générale très limitée. Ce qui expliquerait une passivité sociale assez marquée, avec une vie associative globalement peu ouverte à l'initiative personnelle. Une vie associative - quasi-totalement investie par le domaine religieux. Par exemple, rares sont les pratiquants impliqués de manière active dans une associative sportive. Ce qui semble justifier, qu'ils soient plus au moins éloignés de la

discipline, au point de vue théorique, n'étant pas suffisamment préparés pour défendre vraiment sa cause.

Pour notre part, nous pensons que cette situation explique, entre autre, que le milieu de la lutte soit un milieu peu revendicatif, où les antagonismes sont, non pas conçus en termes dialectiques, mais plutôt dans une logique conflictuelle. Une réalité qui encouragerait de multiples préjugés, le plus souvent accompagnés de superstitions multiformes. C'est que, en fait, c'est un milieu aux mœurs profondément ancrées dans les croyances traditionnelles. D'où une certaine attitude de révolte globalement manifestée, au niveau de la plupart de nos interlocuteurs pratiquants à l'endroit d'une élite intellectuelle (prétentieuse), qui aurait l'intention « d'organiser » quoi que ce soit faisant fi de ces croyances.

Par ailleurs, une telle attitude pourrait témoigner d'un manque d'ouverture préjudiciable pour tout processus de modernisation. Alors, nous comprenons mieux les complexes multiples liés à l'appellation « Mbër », et qui partagent l'image globalement admise de la lutte entre l'expression d'un spectacle culturel enrichissant et celle d'une force pure. « brutale » et « dégradante ». Une telle réalité engendrerait un véritable paradoxe, celui dont nous parlions déjà au début de cette étude? Ce que le président du CNG exprime en ces termes : « Et voilà le vrai paradoxe de ce que nous sommes. Nous sommes prêts tous les dimanches à aller au stades, dépenser tout ce que nous avons pour voir un combat de lutte, mais jamais prêt à descendre dans l'arène ».\*

Dés lors, il nous semble plus compréhensible le décalage très net entre le public des pratiquants et celui des spectateurs. Nous reviendrons sur ce décalage dans notre approche de la modalité socio-sportive. Mais pour l'instant, nous pensons qu'il aurait plutôt pour origine une certaine rupture culturelle (d'où le décalage) entre deux catégories sociales aux modes de rapport au corps plus ou moins différenciés. Ainsi, d'une part nous avons la plupart des

sénégalais, notamment les urbains et les seolarisés, qui aiment la lutte ;en témoigne le taux de suivi de l'émission télévisée « Sport de chez nous ».\*\* Mais hélas ! cette frange très importante » ne peut pas pratiquer » la lutte: ce qui ne signifie pas qu'elle ne veut pas, mais qu'elle est confrontée à des résistances d'ordre culturels, le plus souvent acquises inconsciemment. Une telle situation plonge la plupart des sujets interrogés dans un sentiment global d'embivalence qui les dépasse, et les laisse sans justification.

D'autre part, nous avons le cercle « fermé » des pratiquants, encore sous l'emprise des croyances traditionnelles, et qui se caractérise généralement par une trop légère propension au changement.

Ce schéma déchiré qui nous décrit l'univers de la lutte d'une manière générale, est, nous semble-t-il, le facteur le plus déterminant de la dépréciation de la pratique. Cependant, il faudrait se garder de toute explication exclusiviste, vu le caractère multidimensionnel de notre phénomène d'étude. Car, alors que les facteurs socioculturels sont déterminants, quelle serait la place des facteurs socio-économiques ?

### **C) Approche des indicateurs socio-économiques.**

La lutte sénégalaise mobilise généralement la classe ouvrière urbaine beaucoup plus assimilable, dans le contexte rurale, à la classe paysanne . Ce constat nous amène à y voir une distribution socio-professionnelle très restrictive de notre sport dit pourtant national. A tel point que nous sommes conduit à nous poser cette question : La lutte sénégalaise serait-elle une pratique « castée » ?

Les résultats de nos enquêtes semblent nous répondre positivement, justifiant alors une de nos hypothèses initiales : Les formes nouvelles de production économique, issues de la colonisation, déstabilisent progressivement les habitudes et les attitudes à l'égard des pratiques corporelles traditionnelles, d'une manière générale. Et à ce niveau, les réponses

obtenues nous permettent de rejoindre le théorie de l'habitus de Pierre Bourdieu, pour qui : » On ne peut, sans s'exposer à de graves erreurs étudier les pratiques sportives (...), sans les resituer dans l'univers des pratiques qui en sont solidaires parce qu'elles ont pour principe le système des goûts et de préférence qu'est l'habitus de classe ».

Par ailleurs, l'étude de la situation professionnelle des pratiquants en général, conduit à une alternative principale : Soit la lutte est une profession, soit il n'y a pratiquement que les « sans-boulot » (ceux qui n'ont rien à faire) pour s'y adonner. Car les résultats sont très significatifs : 67 % des lutteurs seraient sans emploi.

De notre avis, il faudrait, certes avec beaucoup de nuances, tendre plutôt pour la première éventualité, toutefois sans perdre de vue la seconde qui serait non négligeable dans une perspective beaucoup plus approfondie.

La raison fondamentale qui nous guiderait vers cette position, est que la plupart des pratiquants interrogés (65 %) reconnaissent ouvertement que la lutte est leur profession. Pour preuve, les heures qu'ils lui consacrent quotidiennement en attestent largement. Nous y reviendrons dans la partie suivante.

Mais, auparavant l'on constatera qu'une telle situation des acteurs principaux de notre « sport national » au bas de l'échelle socio-professionnelle, disqualifie déjà la lutte sénégalaise d'une plus large diffusion sociale. Car il ne faudrait surtout pas perdre de vue la « logique des classes » qui fait que, quand bien même la discipline serait aimée, les sujets sont « obligés », d'une manière consciente ou non, de fonctionner à l'intérieur des barrières inter-classes. Une autre manière, alors, d'expliquer le décalage existant entre le public des pratiquants et celui des spectateurs. D'autre part, une autre lecture est possible ; c'est de voir dans cette catégorisation à partir des données socio-économiques, un mobile explicatif supplémentaire du traditionalisme persistant de la plupart des lutteurs. Parce que, pour

reprendre des termes marxistes, les types de rapports qu'ils entretiennent avec leurs moyens de production sont toujours restés à l'étape rudimentaire.

Donc, cette analyse des comportements à travers les mobiles socio-économiques, devrait plutôt s'appuyer sur les modes de représentation de nos sujets, en tant qu'agents sociaux. S'il en est ainsi, nous dit Y. LE POGAM\*, c'est que les activités sportives et leur choix sont guidés par des représentations dépendant de la situation sociale objective des sujets suivant leur classe.

A ce niveau, l'approche des modalités soci-sportives aidera certainement à faciliter notre compréhension.

#### **D) Approche des modalités de la pratique sportive.**

L'analyse des modalités de la pratique sportive nous aura permis, entre autre de pouvoir vérifier notre mobile principal de recherche : «s'intéresse à la lutte».

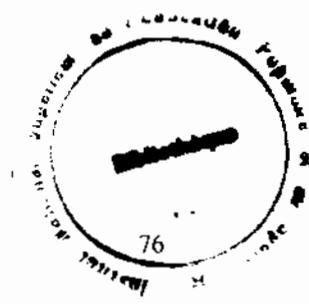
En effet, près de 65 % de notre population octroient à la lutte la première place parmi les sports de leur choix. Toutefois, on pourra remarquer que la tendance est à la baisse au fur et à mesure que le niveau scolaire s'élève. D'où la lutte serait plutôt l'affaire des non « évolués ». A travers la perception des qualités techniques (les atouts) les plus nécessaires du lutteur, nous avons pu constater une certaine différenciation, que nous avons mise au compte des différences d'appréciation des techniques du corps, suivant le niveau culturel des sujets.

Ainsi, plus le niveau scolaire est bas plus on positive des valeurs comme la force et le courage, qui plus que de simples atouts pour le lutteur, sont profondément dépendantes des valeurs culturelles idéales du milieu social d'appartenance.

Certes, une telle remarque pourrait conduire à plusieurs hypothèses, qu'il serait très fastidieux de développer ici ;Mais elle nous permettra tout de même d'y trouver un mobile explicatif de ce que nous disions tantôt de la connotation péjorative de la perception du Mbër

par les autres. Car s'il est vrai qu'au niveau du Mbër et de tous ceux qui pensent comme lui, les atouts globalement alloués au lutteur, n'ont d'autres équivalences que des valeurs très positive dans leur contexte social ; il n'empêche que pour « l'évolué ». Une telle perception ne peut être que rétrograde et dégradante. De notre avis, cette situation est renforcée par le fait que la lutte ne soit pas enseignée à l'école. Car il faut reconnaître que l'école a comme atout principal de pouvoir, à bien des égards, relativiser et euphémiser certaines perceptions ; même des plus figées et des plus rudes. Ce qui explique le succès relatif des autres sports de combats qui partagent pourtant avec la lutte les mêmes justificatifs : exaltation de la force et du courage. D'autre part et contrairement à ce que beaucoup pensent, nos «mbërs» s'entraînent de manière fort intensive et régulière: en moyenne 10 à 12 fois par semaine. Est-ce un professionnalisme ? En tout cas la plupart considère la lutte comme leur activité principale: leur «gagne-pain».

Cependant, tout compte fait, si notre démarche s'est voulue jusqu'ici compréhensive, c'est seulement dans le souci de rendre plus claire, dans un premier temps, notre lecture de la situation. Ce qui n'empêche, dans le cadre d'une analyse- perspective, qu'on en ait une approche très critique.



## E. APPROCHE CRITIQUE DE LA SITUATION.

Compte tenu de notre préoccupation initiale, qui se veut surtout très critique à l'endroit du thème générale d'étude, nous ne saurions simplement nous satisfaire d'un discours laudatif et consolateur. Car, par delà toute réflexion «traditionnaliste» et «passéiste», nous pensons que reconnaître à la lutte sénégalaise ses valeurs historiques, c'est lui restituer sa vraie place en lui accordant les arguments, mais aussi les moyens nécessaires à sa survie. En effet, il nous semble que la déperdition progressive de certaines valeurs culturelles liées à la pratique de la lutte, est bien le fruit d'un long processus socioculturel, redevable surtout à une politique sportive très mal adaptée. Et nous avons l'impression que depuis le cadre idéologique, à travers l'école, jusqu'au cadre infrastructurel rien n'a été fait pour «valoriser» notre sport national.

### 1) Le Forfait de L'école.

D'abord, notons avec S.MOLLO, que le propre de l'école c'est d'être « une expression privilégiée de la société qui lui confie le soin de transmettre aux enfants des valeurs culturelles, morales, sociales qu'elle juge indispensables à la formation d'un adulte et à son intégration dans son milieu». (MOLLO, 1969) Ceci, pour dire que l'école a un rôle incontournable à jouer, pour tout processus de revalorisation de notre «sport national». Qui plus est, remarquons avec le sociologue Pierre BOURDIEU, qu'en matière de sport, le système scolaire est un grand facteur d'entrée en pratique, la plus part des gens qui pratiquent l'ayant débuté en milieu scolaire (BOURDIEU.). Dès lors, il semble évident qu'un système scolaire adapté au contexte socioculturel global du Sénégal produira, peu ou prou, des sportifs bien intégrés dans leurs réalités authentiques.

Or, si d'une manière générale, certains textes officiels de notre système éducatif, par exemple la loi d'orientation 71-36, en s'inspirant des réalités du continent, vise l'épanouissement des valeurs culturelles africaines, il n'empêche, remarque Gora MBODJI, que l'éducation physique est restée à l'écart de ce vent « d'africanisation ».

En effet, « les instructions officielles qui sont une application de la loi d'orientation, utilisent des pratiques totalement étrangères: Le sport emprunté à l'occident. Même les activités africaines codifiées sous forme sportives tels que la lutte Sénégalaise ou le Kupé sont exclus des instructions officielles.» (MBODJ, 1981).

On assiste alors à une situation dramatique, dont Gora MBODJI s'inquiète vraiment, sachant que « toute éducation qui nie les pratiques culturelles du peuple dont elle est originaire est aliénante et source de dépersonnalisation » (MBODJ, Idem). D'autant plus qu'à travers ces pratiques c'est tout l'environnement socioculturel sénégalais qui s'exprime chez l'enfant. Alors qu'à travers « les activités sportives importées » c'est tout l'univers socioculturel de l'enfant qui est « déstabilisé », avec la désorientation de ses techniques spécifiques et modes d'usage du corps. De même que la référence spatio-temporelle authentique perd son cadre naturel.

Malheureusement, ce sont ces « sports importés » qui sont valorisés par notre système scolaire. Cependant, faut-il le préciser, c'est moins leur exclusion systématique qui est revendiquée ici, que la jonction de « l'action pédagogique de l'éducation corporelle au contexte culturel, afin de la rendre plus efficace, plus attrayante parce que plus imprégnante ... » (DJITTE, 1982).

Aujourd'hui, il est simplement regrettable qu'au Sénégal le programme scolaire des activités physique et sportives ne puisse parvenir à systématiser l'enseignement de la lutte sénégalaise. Au niveau de L'UASSU, par exemple, c'est exceptionnellement qu'elle est au

programme des compétitions. D'ailleurs, programmée, elle est le plus souvent confrontée à une certaine «hostilité» ou méfiance, de la part des parents comme des enfants. Ce qui semble être lié à une certaine «méconnaissance» de la discipline, surtout en milieu urbain fortement sous «influences occidentales», avec un taux de scolarisation plus intense. Cette «méconnaissance» est due, pour la plupart, à un manque d'expérience pratique vis à vis de la discipline. Des études récentes l'ont témoigné: 61,57 %, environ des élèves et des parents méconnaissent, tant du point de vue théorique que pratique la « lutte traditionnelle» sénégalaise. Mais, précisons le, il n'y a pas que l'école à l'origine de cette «méconnaissance».

## **2) Un Cadre infrastructurel déficient**

Il est surtout marqué par une insuffisance d'arènes fonctionnelles. Les quelques rares existant sont «démodées»; ne collant plus aux réalités du sport moderne. Notre avis est que ces arènes auraient constitué le cadre naturel de la lutte sénégalaise. Aussi bien pour l'entraînement et autre préparation que pour la promotion des spectacles, tout court.

Par ailleurs, il y a le fait que la lutte sénégalaise semble être marginalisée par la politique sportive de l'Etat sénégalais.

En effet, à l'opposé du football par exemple, l'instance dirigeante qui gère la lutte sénégalaise (le Comité National de Gestion (C.N.G ) à l'heure actuelle), ne bénéficie d'aucune subvention de la part de l'Etat. Ce qui justifierait une certaine léthargie dans l'organisation ou la réorganisation de la discipline, avec beaucoup de projets dormant dans les tiroirs. Parmi - ceux-ci, notons celui portant sur l'institution d'un championnat régulier de lutte sénégalaise (au moins en lutte sans frappe); afin de parvenir à rehausser l'image et la valeur de certains trophées officiels, à l'image du Drapeau du Chef de l'Etat.

Par ailleurs, cette politique sportive inadéquate quant aux aspirations de la lutte sénégalaise, se manifeste à travers l'inexistence d'un cadre infrastructurel un tant soit peu

opérationnel. Bref, tout est fait comme si l'on voulait, d'une certaine manière, rayer la pratique de la lutte de la «praxis»<sup>28</sup> des sénégalais. Et comme preuve, nous soulignerons le fait que dans aucun des centres régionaux ou départementaux de promotion des jeunes (entendez CEDEPS, foyers de jeunes...), il n'a été prévu des arènes pouvant servir d'écoles préparatoires aux jeunes sénégalais qui voudraient s'y initier. Pourtant, il est cependant très rare d'aller dans un de ces centres sans trouver un terrain de basket ou de football, ou encore une salle pour les arts martiaux; autant de sports venus d'ailleurs. Certes, l'on nous rétorquera alors, que pour faire de la lutte, le sable mou des terrains vagues suffit. Mais notre conviction reste que pour un souci à la fois pédagogique et «promotionnel», construire des arènes spécifiques serait plus incitateur. De surcroît, il n'est même pas évident que sur un terrain vague, l'enfant pense d'emblée à la lutte. D'ailleurs, le plus souvent, lorsqu'il s'y livre, il est très vite interpellé par des adultes lui signifiant que c'est une activité dangereuse. Par exemple il n'est pas rare d'entendre de la part d'un adulte s'adressant à enfants « Bëré baaxul »<sup>29</sup>.

Il faut ajouter à cela, la concurrence actuelle des autres sports, plus connus et plus appréciés parce que symbole de distinction et moyen de promotion sociale, et bénéficiant en plus de vedettes adulées, et de référence mondiale grâce au support médiatique.

Tout ceci donc pour dire que dans le contexte moderne, nous devrions nous battre à créer un cadre adéquat pour promouvoir notre sport national.

---

<sup>28</sup> Nous entendons par ce terme l'ensemble des activités et des comportements spécifiques à une société donnée..

<sup>29</sup> Littéralement, il n'est pas bon de lutter.

## **CONCLUSION GENERALE.**

Au terme de notre analyse, la relecture du passé sportif de notre pays nous aura permis de re-situer la place véritable de la lutte dans la société sénégalaise traditionnelle ; à savoir une activité de distraction certes, mais hautement culturelle, codifiées par des normes sociales appropriées et reconnues. Ainsi y jouait-elle un rôle très actif, notamment aux plans pédagogique et social.

Egalement cette incursion dans l'histoire nous aura-t-elle permis de déceler les rapports directs existant entre l'évolution de la lutte sénégalaise et celle des réalités socio politiques et économiques de l'époque.

Enfin, au travers d'une réflexion et d'une analyse serrée de la problématique posée par les difficultés liées à une promotion sportive de notre «sport national», nous avons pu comprendre qu'à la base, il y avait un véritable combat politique à mener, pour ne pas dire idéologique.

En réalité, face à la concurrence de plus en plus agressive de la part des sports importés, il urge que nos décideurs réagissent, afin de sauver notre «sport national».

Certes le problème de la lutte est très complexe, mais il nous semble que le fond demeure profondément culturel.

En effet, l'approche des résultats de notre enquête nous laisse voir par exemple, que le décalage existant entre le grand public des spectateurs et le cercle très limité des pratiquants, cache un tiraillement culturel dont la plupart de nos concitoyens seraient victimes; notamment les urbains. Les plus exposés s'avèrent être les scolarisés. Ce qui nous a fait alors comprendre le rôle déterminant de l'école pour tout processus de redynamisation.

Mais ce qui est encore plus intéressant, c'était pour nous de découvrir que la dépréciation de la lutte sénégalaise dans la perception des sénégalais n'était point voulue, mais qu'elle leur est imposée par la conjonction de plusieurs facteurs, peu manifestes, a priori.

Ainsi la plupart de nos sujets pensent qu'une image plus ou moins négative du «Mbër» en tant que sportif les a pénétré, sans pour autant qu'il leur soit donné le moyens de réagir. C'est à

l'image de ce respectable dirigeant qui, bien que nourrissant beaucoup de passion pour la discipline, sent pourtant que lui-même aurait quelque part un blocage vis à vis des «lamb»; un blocage qui le dépasse vraiment.

Pour notre part, nous pensons que pour résoudre ce dilemme, il faudrait :

d'abord que la pratique de la lutte sénégalaise fasse partie de notre environnement socio-éducatif de base. Pour cela, il est plus que jamais nécessaire qu'elle intègre, non plus en théorie seulement, mais dans la réalité des faits l'enseignement des sports à l'école. Parce qu'à ce niveau, toute disqualification n'est que déjà dévalorisation de la discipline - Alors seulement pourrions-nous vaincre l'immuabilité du recrutement social des lutteurs qui a plutôt tendance à cloisonner la pratique pour en faire une discipline presque «castée». Il faudrait qu'à travers l'école, la lutte en tant que «sport national» puisse être connue de la plupart des jeunes sénégalais, afin que demain ils puissent tout aussi se reconnaître dans la discipline.

Car, faudrait-il le souligner, à la manière de Pociello : «La relative stagnation de la lutte peut s'expliquer par l'immuabilité de son noyau de pratiquants... La lutte a connu fort peu de conflits au niveau de la conception de la pratique, et ses structures officielles ont toujours échappé aux bouleversements, car elles ne semblent pas avoir jamais été un enjeu de lutte entre différents groupes sociaux». Par rapport à cette perception, générale il est vrai, le contexte sénégalais nous édifie à plus d'un titre. En effet, le milieu de la lutte d'une manière générale est investi au Sénégal, seulement par une certaine catégorie sociale. Et la résultante de cet uniformisme est une léthargie manifeste de la discipline : point de mécénat, peu de bénévolat, peu d'initiatives privées et absence quasi-totale de confrontations dialectiques; autant de facteurs qui auraient pu relancer les enjeux multiples que recèle l'activité.

\* Ensuite, au niveau infrastructurel, il faudrait qu'on puisse parvenir à élargir le cadre d'évolution de la lutte. Une réalité qui aura comme corollaires plusieurs facteurs dont :

- Une plus grande promotion de la discipline

- Une plus grande régularité des compétitions.
- Une propension accrue à la pratique de la lutte de la part des jeunes.
- Une résistance accrue face à la concurrence des autres sports grâce à une image de plus en plus positive du lutteur

- Un décloisonnement social de la discipline, au travers d'une distribution sociale moins «discriminatoire».

- L'exhortation du mécénat au service de la lutte, grâce à un «marché» devenu grand du fait de l'importance de la demande.

Bref, une telle démarche aura pour conséquence «d'assainir» la discipline, pour en faire un véritable «sport national», que tout sénégalais pourrait pratiquer sans complexe.

En définitive, il convient de retenir que notre étude a été surtout motivée par l'inquiétude qui nous gagne de plus en plus quant à la déperdition progressive de nos valeurs traditionnelles.

En effet, aux prises avec des agressions culturelles diverses, le jeunes sénégalais a aujourd'hui, plutôt tendance à copier les valeurs étrangères qu'à s'enraciner. Partout, le modèle américain a gagné du terrain, dans la musique dans l'habillement, dans le parler,... et dans le sport.

Pour ainsi dire il est en train de submerger notre personnalité culturelle, sous le prétexte d'une certaine mouvance «évolutionniste». A ce rythme, si nous n'y prenons pas garde, nous irons irrémédiablement vers notre perte. Et c'est ce qu'il faut éviter. Notre propos s'inscrivait dans cette perspective à travers le canevas du sport. Notre conviction est que la lutte pourrait jouer ce rôle. Mais à condition que nous lui accordons tout le crédit nécessaire à cette ambition ; ce en quoi l'Etat aura la plus grande part de responsabilité.

# **BIBLIOGRAPHIE**

- ALDERMAN, R. B.** *Manuel de psychologie du sport*, Paris, Vigot, 1987, p 81
- BEART, C.** «Aspect social des Jeux de l'Ouest Africain », *Académie des Sciences d'Outre-Mer*, Paris, 1959, pp 1 - 17.
- BIDIAR, I.** *La lutte traditionnelle avec rappe à Dakar : Quelle perspective ?*. mémoire de maîtrise STAPS, INSEPS. Dakar. 1990.
- BOURDIEU, P.** «E.P.S. interroge un sociologue». *Revue F.P.S.* n°177, Sept-Oct. 1982, pp 3-8
- BOURDIEU, P.** «Pratiques sportives et pratiques sociales». Introduction au VII<sup>e</sup> congrès de l'H.I.S.P.A., Paris, INSEP, 1978.
- CABRAL, A.** *L'Arme de la théorie*, Paris, Maspéro, 1975, 340 p.
- CAMARA, M.** *Contribution à l'étude du phénomène sportif au Sénégal: Championnat Populaire*. mémoire pour l'Inspectorat d'Education Populaire, INEP, Marly-Le-Roy, 1977.
- CHAKHNAZAROV, M. A.** *Le sport en Afrique*, Paris, Présence Africaine, 1970.
- DECRAENE, P.** *Le Sénégal*, Paris, P.U.F. Q.S.J. 1959, p 109.
- DIALLO, A. O.** *La lutte traditionnelle sans frappe (essai d'identification de quelques problèmes liés à son développement en milieu urbain)*, mémoire de Maîtrise STAPS, INSEPS, Dakar, 1986.
- DIANDY C.** *La conjoncture sportive au Sénégal: essai d'analyse et perspective d'un enracinement*, mémoire en vue de l'obtention du Certificat Supérieur d'Animation Culturelle, Dakar, 1981.
- DIOP A. B.** *La société Wolof: tradition et changement. système d'inégalités et de domination*, Paris, Karthala, 1981, p 127.
- DIOUF M.** *Le kajoor au XIX<sup>e</sup> siècle. Pouvoir Ceddo et conquête coloniale*, Paris, Karthala, 1990, 325 p.
- DJITTE., M.** «Les pratiques corpelles traditionnelles au Sénégal», Actes du colloque de Sally Portudal, revue *Ethiopiennes*, Dakar, 1982, pp 175 - 190.
- GANGA, J. C;** *Combat pour un Sport Africain*. Paris Harmattan. 1979, 271 p
- GAYE S.** *Pour une introduction de la lutte à l'Ecole*. mémoire de Maîtrise STAPS, INSEPS, Dakar, 1980.
- GUISSE, Y., M.** *Philosophie culture et devenir social en Afrique Noire*, N.E.A, 1979, P 128.
- HUIZINGUA, J.** *Homo Ludens essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951, 340 p.

- IRLINGER, P; LOUVEAU C. ET ALL** *Méthodologie de l'enquête*, Paris, collection recherche, INSEP, 1989, p 7
- JASPERS, K.** *Introduction à la philosophie*, Paris. Plon, 1950.
- KALALOBE, I.** *La vocaton africaine du Sport*, Présence Africaine, XLI, 2° trimestre, 1962, p 34.
- LE POGAM, Y.** «Classes sociales et différenciation des pratiques sportives», *Travaux et recherches en E.P.S* n°5. INSEP, 1979, pp 49 - 53.
- LEBLANC, P.** «Différenciation sociale des pratiques sportives: analyse d'une enquête auprès de population de salariés», Actes du colloque de l'A.S.A.N.I.M.A.T, «popularisation des A.P.S», Bombanes 1981
- MBODJ G.** *Place des activités ludomotrices de tradition dans l'éducation des conduites motrices à l'école élémentaire sénégalaise*. Thèse de doctorat de 3° cycle en Sciences de l'Education, Université de Toulouse Le Mirail, 1981.
- MOLLO, S.** *L'Ecole dans la société. Sciences de l'Education*, Paris, Dunod, 1969, p 6
- NDIAYE, T.** «Réflexion sur la lutte traditionnelle sérère», Actes du *colloque sur la lutte Sérère*, Dakar, INSEPS, 1980.
- NDOUR C. T.** *La lutte Olympique au Sénégal: Les problèmes liés à son développement*, mémoire de Maîtrise STAPS, INSEPS, Dakar. 1990.
- PETROV, R.** *Lutte libre et lutte gréco*, ed de la F.I.I.A. 1984, p 17.
- PICROCHOLE.** *Le Sénégal drôlatique*, Paris inprimerie Paul Dupont. 1896, 325 p.
- POCIELLO, C.** *Sports et société: Approche socio-culturelle des pratiques*, Paris, Vigot, 1981, p 29.
- SAINT MARTIN, Y.** *Le Sénégal sous le second Empire*, Paris, Karthala, 1989, p 33-34.
- SELLTIZ, C.; WRIGHTSMAN, I. S ET ALL** , *Les méthodes de recherches en Sciences sociales*, Montréal, 1977, p 3.
- THIBAUT, J.** «La réflexion historique et les A.P.S», *Annales de l'Ecole Normale Supérieure d'E.P.S*, n° 2, Décembre 1979.
- ULMAN, J.** «Remarques sur les rapports historiques de l'E.P et du Sport», *Revue E.P.S* n° 238,1992, pp 10 - 16.

# ANNEXES

## QUESTIONNAIRE (I)

Ce présent travail s'inscrit dans le cadre d'une étude de Mémoire de Maîtrise en sciences et techniques des activités physiques et sportives. (STAPS). Nous vous invitons à une étroite collaboration afin de mieux servir le sport de notre pays. Le cadre de l'enquête vous garantit tout l'anonymat et toute la discrétion requise.

Veuillez cocher vos réponses dans les cases correspondantes.

### 1) Indiquez votre statut.

Encadreur ( ) Praticant ( ) Amateur ( ) Spectateur ( ).

### 2) Quel âge avez -vous ?

.....

### 3) Lieu d'origine.

.....

### 4) Combien d'années y avez -vous vécu ?

.....

### 5) Lieu de résidence actuelle (précisez la ville et le quartier.)

.....

### 6) Langue maternelle ?

Wolof ( ) Sérère ( ) Pular ( ) Diola ( ) Soninké ( ) Mandingue ( ) Autre ( ).

### 7) Autres langues parlées.

Wolof ( ) Sérère ( ) Pular ( ) Diola ( ) Soninké ( ) Mandingue ( ) Anglais ( ) Français ( ) Autres ( ).

### 8) Niveau Scolaire ?

Non scolarisé ( ) Primaire ( ) Secondaire ( ) Universitaire ( )

### 9) Quel est votre métier de formation?

Agriculteur ( ) Artisan ( ) Pêcheur ( ) Mécanicien ( ) Ouvrier ( ) chauffeur ( ) Paramilitaire ( ) Commerçant ( ) Enseignement ( ) Technicien ( ) Administratif ( ) aucun ( ) Autres ( ).

### 10) Quelle est votre profession actuelle.

Chauffeur ( ) Mécanicien ( ) Planton ( ) Agent de sécurité ( ) Artisan ( ) Ouvrier ( ) Employé ( ) Commerçant ( ) Journalier ( ) Paramilitaire ( ) Autre ( ) aucune ( ).

**11) Situation Familiale.**

Marié (e) avec enfant ( ) Marié (e) sans enfant ( ) Célibataire avec enfant ( ) Célibataire sans enfant ( ) Autre ( ) ;

**12) Avez -vous déjà pratiqué la lutte ? si oui depuis quand ?\***

Non jamais ( ) a moins de 12 ans ( ) entre 12-18 ans ( ) Entre 19-27 ans ( ) .

**13) Quele (s) forme (s) de lutte pratiquez-vous ?**

Lutte avec frappe ( ) Lutte sans frappe ( ) Lutte olympique (Gréco) ( ) Néant ( ) .

**14) Pratiquez-vous toujours la lutte ?**

Non ( ) Irrégulièrement ( ) Régulièrement ( ) .

**15) La lutte répond-elle à vos attentes ?**

Totalement ( ) Partiellement, Pas du tout ( ) /

**16) Avez-vous des parents lutteurs ?**

Père (s) ( ) Frère (s) ( ) Cousin (s) ( ) Aïeuls ( ) Aucun ( ) .

**17 Combien jugez-vous les revenus de la lutte ?**

**18) Assistez-vous à des séances de lutte ?**

Très souvent ( ) Occasionnellement ( ) Jamais ( )

**20) Parmi ces moyens, citez-en deux par lesquels principalement vous suivez la lutte**

Radio ( ) Télé ( ) Presse écrite ( ) Opinion publique ( ) Néant ( )

**21) regardez-vous la télé ?**

Très rarement ( ) Occasionnement ( ) Chaque jour ( )

**22) Cochez vos trois émissions préférés parmi celles-ci**

Sport de chez nous ( ) Télé sport ( ) Journal Télévisé ( ) Documentaire ( ) Films ( )  
Variétés musicales ( ) .

**23) Combien de fois vous entraînez-vous par semaine ?**

3 à 4 fois ( ) 6 à 7 fois ( ) 10 à 12 fois ( ) .

**24) Fréquentez-vous une salle de sport (muscultation, entraînement)**

Régulièrement ( ) Irrégulièrement ( ) pas du tout ( ) .

**25) Que faites vous surtout pendant vos heurs de loisir ?**

Boire du thé ( ) Allez au cinéma ( ) Jeu de dames ( ) à belote ( ) Lecture ( ) Allez dansez  
( k) Musique ( ) A la plage ( ) voir sports ( )

**26) Dites vos plats préférés.**

.....

**27) Votre tenue de Cérémonie préférés**

.....

**28) Vous prenez vos repas :**

A table ( ) Autour du bol ( ) Chez soi ( ) Au restaurant ( ).

**29) Avez-vous une vie associative ?**

Régulièrement ( ) Irrégulièrement ( ) Pas du tout ( )

**30) Dans quelles associations militez vous :**

.....

**31) Pour vous la lutte est :**

Tradition ( ) Culture ( ) Sport ( ) Folklore ( )

**32) En dehors du sport vous intéressez vous ce qui se passe ailleurs hors du pays ?**

oui ( ) relativement ( ) Non ( )

**33) Pourquoi ?**

.....

**34) Dans vos relations avec les sportifs ne comptez vous que des lutteurs ?**

Oui ( ) Non ( )

**35) Cochez deux qualités nécessaires pour un lutteur**

Force ( ) Intelligence ( ) Vitesse ( ) Expérience ( ) Mystique ( ). Courage ( ).

**36) Parmi ces sports citez en quatre par ordre de préférence**

Football ( ) Basket ( ) Handball ( ) box ( ) Judo ( ) Karaté ( ) Natation ( ) Volleyball  
( ) Régate ( ) Hippisme ( ) Rugby ( ).

A..... B.....

C..... D.....

## QUESTIONNAIRE 2

Ce présent travail s'inscrit dans le cadre d'une étude Universitaire de recherche. Avec toute la discrétion requise, nous vous saurons gré de votre étroite collaboration afin de mieux servir le sport de notre pays.

Veillez cocher vos réponses dans les cases correspondantes.

1) Indiquez votre statut

Encadreur ( ) Praticant ( ) Amateur ( ) Spectateur ( )

2) Quel âge avez-vous ?

18-25 ans ( ) 26-30 ans ( ) 31-50 ans ( ) Plus de 50 ans ( )

3) Lieu d'origine ( précisez la ville et le quartier)

.....

4) Combien d'années y avez-vous vécu ?

Moins de 17 ans ( ) 17-25 ans ( ) 26-35 ans ( ) Plus de 35 ans ( )

5) Lieu de résidence actuelle (précisez le quartier)

.....

6) Langue maternelle

Wolof ( ) Sérère ( ) Pular ( ) Diola ( ) Soninké ( ) Mandingue ( ) Autre ( ).

7) Autres langues parlées

Wolof ( ) Sérère ( ) Pular ( ) Diola ( ) Soninké ( ) Mandinguc ( ) Anglais ( ) Français ( ) Aucune ( ) Autre ( ).

8) Niveau scolaire

Non scolarisé ( ) Primaire ( ) Secondaire ( ) Universitaire ( )

9) Quel est votre métier de Formation

Agriculteur ( ) Artisan ( ) Pêcheur ( ) Mécanicien ( ) Ouvrier ( ) Chauffeur ( )  
Commerçant ( ) Enseignant ( ) Technicien ( ) Administratif ( ) Menuisier ( ) Aucun ( )  
Autre ( )

10) Quelle est votre situation professionnelle actuelle ?

Sans emploi ( ) Retraité ( ) paramilitaire ( ) En activité professionnelle ( ).

11) Quelle est votre profession actuelle ?

Chauffeur ( ) Mécanicien ( ) Planton ( ) Artisan ( ) Ouvrier ( ) Employé ( ) Commerçant ( ) Journalier ( ) Etudiant/Elève ( ) Agriculteur ( ) Pêcheur ( ) Fonctionnaire ( ) Menuisier ( ) Autre ( ) Aucune ( ).

12) Situation Familiale

Marié avec enfant ( ) Marié sans enfant ( ) Célibataire avec enfant ( ) Célibataire sans enfant ( ) Autre ( )

13) Avez-vous déjà pratiqué la lutte ? si oui cela remonte à quand ?

Non jamais ( ) a moins de 12 ans Entre 12-18 ans ( ) Entre 19-27 ans ( )

14) Vous intéressez-vous à quelle(s) forme(s) de lutte olympique (gréco) ( )

15) Pratiquez-vous toujours la lutte ?

Non ( ) Irrégulièrement ( ) Régulièrement ( )

16) Encouragez-vous un proche à pratiquer la lutte ?

Vivement ( ) Exceptionnellement ( pas du tout ( )

Pourquoi ?.....

17) Avez-vous des parents lutteurs ?

Père ( ) Frère ( ) Cousin ( ) Aïeuls ( ) Aucun ( )

18) Assistez-vous aux combats de lutte ?

Très souvent ( ) Occasionnellement ( ) Jamais ( )

19) Cochez trois émissions que vous suivez le plus à la télé, parmi celles-ci ?

« Sport de chez nous » ( ) Télé-sport ( ) Journal Télévisé ( ) Film ( ) Documentaire ( ) Variétés musicales ( )

20) Dans la semaine, vous entraînez-vous :

Jamais ( ) Rarement ( ) 3 à 4 fois ( ) 10 à 12 fois ( )

21) Que faites-vous surtout pendant vos heures de loisir ?

Aller au cinéma ( ) Grand-plaee ( ) Lecture ( ) Assister aux manifestations récréatives ( ) Ecouter de la musique ( ) Faire du thé ( ) Voir d'autres sports ( ) Aller à la plage ( ) Aller danser ( )

22) Dites vos plats préférés.

.....

23) Votre tenue de cérémonie préférée

.....

24) Avez-vous une vie associative ?

Régulièrement ( ) Irrégulièrement ( ) Pas du tout ( )

25) Quelle est la nature de votre (ou de vos) association(s) ?

Culturelle ( ) Religieuse ( ) Politique ( ) Sportive ( ) Communautaire ( ) Autre ( )

26) Pour vous la lutte est :

Tradition ( ) Culture ( ) Sport ( ) Folklore

27) Cochez deux qualités nécessaires pour un lutteur

Force ( ) Intelligence ( ) Vitesse ( ) Expérience ( ) Mystique ( )

Courage ( )

28) Parmi ces sports citez-en quatre par ordre de préférence

Football - Basketball - Hand-ball - Lutte - Boxe - Judo - Karaté - Natation - Volley-ball  
Régate - Hippiisme - Rugby - Athlétisme.

A..... B.....

C..... D.....

## ANNEXE

Entretien avec\*...

Cheikh Mbaba

---

Présentation : Né Oumar NGOM, Cheikh Mbaba est originaire de Dioubel à Lambay, précisément à 'rew Mag. Membre de l'écurie de Fass, il fut médaillé en Bronze aux championnats d'Afrique de lutte olympique de 1992. En Afrique du Sud. Il est actuellement considéré comme le lieutenant de Tapha GUEYE, avec qui il partage la même écurie.

Intérêt personnel pour la lutte...

1) Comment êtes-vous arrivé dans la lutte ?

Cela remonte à mon enfance, lorsque j'allais souvent regardé des séances de lam dans les M'bappatts (il s'agissait surtout de la lutte avec frappe) Il m'arrivait de participer à des « duel » avec certains «petits eopins », avec comme récompense 50f . Ensuite j'ai commencé à lutter dans les M'apatts, malgré les réticences de mes parents (mon père surtout). Ainsi, je profitais de toute occasion pour faire « un saut » dans un de ces mbapaths, afin de « me faire valoir »- notamment alors que je menais le bétail.

Dès mon arrivée à Dakar, en 1981, j'ai pu rencontré au stade Iba Mar DIOP, les Ambroise SARR, Catty, Pape DIOP, Double Less, qui m'influencèrent, surtout à débiter les entraînements de lutte olympique. Le début n'a pas été difficile pour moi, vu mes qualités naturelles de lutteur ; c'est pourquoi trois mois seulement après mon arrivée à dakar, je fus sacré champion du Sénégal en lutte Olympique. Après mon arrivée à Dakkar, je fus sacré champion du Sénégal en lutte Olympique. après ces premiers pas, j'ai voulu tout de suite intégrer le lamb, notamment la lutte avec frappe, mais Catty, en tant que Grand Frère mme conseilla d'attendre encore un peu. Seulement, avec mon insistance, après deux mois d'attente uniquement, je puis commencer la lutte avec frappe ; d'abord dans les 3<sup>o</sup>combat.

2) Votre intérêt personnel pour la lutte ?

Vous savez, la lutte est très intéressante au Sénégal, elle peut beaucoup apporter au lutteur. Notamment les « connaissances », c'est à dire le capital social ; et le soutien économique et moral. Car, elle nous permet, nous autres qui n'avons pas fait l'école, d'échapper au chômage et à toute sorte de vice.

II Impact socio-culturel de la lutte dans la mentalité Sénégalaise.

Q3 Quelle appréciation faites-vous actuellement de la place de la lutte au Sénégal ?

Quelle image la lutte offre-t-elle à vos concitoyens ?

En réalité, au Sénégal, les gens ne respectent pas le lutteur qui est souvent mal vu. On le prend généralement pour un « fou ». En guise d'exemple : Les jeunes filles ont toujours le complexe de « sortir » avec un lutteur. Et pourtant, Dieu sait que le « Mbër » est plus intelligent que quiconque d'entre-eux. Car, il entreprend toute action avec beaucoup d'intelligence.

Q4. Mais, ne pensez-vous pas que c'est votre comportement qui en est surtout la cause ?

- Comment-ça ? Ah non ! Pas du tout ! les lutteurs se comportent toujours comme il faut, mais au niveau des encadreurs de lutte comme au niveau du public, le problème est plutôt d'origine culturelle. Car si nous prenons le cas des lutteurs sumo du Japon, lorsqu'on les rencontre dans la ville, on se prosterne devant eux ; ils sont très respectés, parce que les Japonais respectent leur culture. Or les Sénégalais, notamment ceux qui ont fréquenté l'école du blanc, sont de « grand complexés » à l'endroit de leur propre culture.

D'ailleurs la lutte n'est même pas enseignée dans vos écoles, cela signifie simplement qu'on refuse de lui restituer sa valeur éducative d'autrefois. En outre, à travers ces écoles, parait-il, vous faites tout pour promouvoir tous les sports des « Touhabs », au détriment de notre propre sport qui est la lutte.

III Promotion sportive de la discipline...

Q5. Justement, vous avez parlé, de sports, est-ce que la lutte sénégalaise en est vraiment un ?

Bien sûr que Oui ? Le lamb est un sport. Dans le passé, nos ancêtres le faisaient régulièrement du village en village à tour de rôle, par l'organisation de Mbapath. C'était une activité saisonnière, telle la saison de foot-ball par exemple, qui coïncidait avec la période des récoltes. Elle se situait entre la fin des récoltes jusqu'aux prochaines pluies.

En effet, de nos jours, la lutte ne bénéficie pas d'une véritable promotion sportive de la part de nos responsables administratifs et politiques. C'est pourquoi elle tarde à intégrer les fêtes sportives sur la scène internationale, aux jeux olympiques par exemple. Et pourtant le lamb est plus riche que la boxe par exemple, car en plus des coups de poings qu'elle emprunte à celle-ci, elle est aussi lutte au corps à corps rapproché.

Q6. Mais n'est-elle pas dénaturée par ces coups de poing qu'elle emprunterait de la boxe ?

Ah non ! loin s'en faut ! le coup de poing n'intervient généralement que pour créer la faille chez l'adversaire, et entrer ainsi dans ses gorges pour le projeter. Et qui plus est, il enrichit le spectacle, car le public aime vraiment la hagarre. Mais il convient de rappeler que ce n'est point la modernité qui a créé le coup de poing, il a existé depuis des temps reculés,

dans notre passé culturel. Cependant, il faut reconnaître que sans la frappe, d'autres races de lutturus auraient trouvé le grand bonheur. Mais, toute compte fait, que voulez-vous.

Bref, pour me résumer, je dirais que la lutte est un sport à part entière, étant une activité physique où l'on cherche sans cesse à mieux faire, donc à travers le culte de la performance, avec une organisation interne très spécifique..

. Sur ces tons, nous allions nous quitter, mais à cet instant, eheikh Mbaba, sur un air plaisant quand-même nous lança quelques flèches : « Toutes ces histoires, Boy ! nous comprenons Nous en avons déjà vu. Vous autres, vous ne venez chez nous que lorsque vous avez besoin de nous. Maintenant que je vous ai déversé mes connaissances, vous pouvez aller les exploiter... » (rire...)

FIN Interview réalisé en Wolof.

Entretien Avec...

Le Président du CNG

Médecin de Formation. Mr Alioune SARR, est nommé à la tête du CNG de lutte depuis 1994, par le ministre de la Jeunesse et des sports, Monsieur Ousmane PAYE - longtemps au service de la médecine du sport, avec à la charge, les équipes nationales du Sénégal, Docteur Alioune SARR s'est toujours intéressé à la lutte.

l Interêt Personnel pour la lutte

Q1 - Monsieur le Président, qu'est-ce qui est à l'origine de votre penchant pour la lutte ?

Dr.A.S. - Je suis né à Fatick (Kaolack) donc dans le milieu sérère. Je suis de père sérère et de mère Mandingue ; donc vous voyez, j'appartiens à la fois à deux ethnies où la lutte occupe une place privilégiée. Et dès mon très jeune âge la lutte m'a toujours fasciné, et les rares fois - ça c'est des confidences - que j'ai eu maille à partir avec mon père c'est parce que je m'étais échappé pour la lutte. Et je peux dire que depuis 1955, je suis la lutte de très près, mais en tant qu'amateur. Il a fallu, après avoir esquivé plusieurs demandes de participation à des fédérations et à des C.N.G? qu'en 1994 avec l'arrivée au Ministère de la Jeunesse et des Sports d'un de mes amis au lycée je sois sollicité pour occuper ce poste. Mais d'abord parce que j'aime la discipline, je l'ai toujours suivie de façon assez régulière ; notamment la lutte avec frappe et sans frappe, et dans une moindre mesure la lutte olympique. Qui plus est, Médecin de formation, spécialisé dans le sport ; j'ai géré les équipes nationales du Sénégal, toutes disciplines confondues de 1975 à 1981. donc nous avons été à l'origine de la première association de Médecine du sport : Ce qui fait que de près ou de loin, nous avons été imprégné de ce qui touche le sport d'une manière générale. Mais la lutte, vraiment, c'est quelque chose qui me passionne ; C'est sûr, certes, il faut s'ouvrir vers l'extérieur, connaître d'autres réalités, mais il est nécessaire avant tout de s'enraciner. Autrement dit, commençons d'abord par décomplexer ce qui nous appartient. Il est vrai que le colonisateur a tout fait pour réussir à nous ôter ce qui nous appartenait en le minimisant. Sur le plan de la culture c'était une meilleure façon de nous posséder.

Il est grand temps que nous ayons des bases solides pour aller loin. Et comme les Wolofs le disent « ku wace sa and, and boo dem fek fa boroom » (quiconque quitte son propre trône, ne

sera accueilli nulle part ailleurs. Ndlr). Nous ne pouvons redevenir ce que nous sommes, c'est à dire garder notre âme que si nous eroyons d'aboord à nos origines. Or croire à nos origines c'est croire à la lutte et aux autre sports traditionnels.

Q2 - est-ee que vous avez eu vous-même à pratiquer la lutte ?

Dr. A.S. - J'ai eu a pratiquer, mais en eachette. Vous savez, l'organisation de notre société était telle que n'importe qui ne pouvait lutter. Mais déjà, au lycée on organisait souvent des soirées de lutte alors qu'on vivait à l'internat. Je me souviens, une fois, lorsque Mamadou DIOP décroix. (actuel responsable politique) avait fini de faire le vide autour de lui, on était venu me chercher et j'ai eu à le térerasser.

Q3 - Mais d'ou venait cette spécification de la lutte à une catégorie sociale ?

Dr.A.S Je erois que cela dzte de très longtemps, aux origines du Sénégal qui, contrairement à ce que pensent certains, était doté d'une organisation sociale strattifiée et très rigoureusement hierarchisée. Ce qui lui valait toute sa stabilité et sa longevité. Par delà le Sénégla, il faut dire que la cellule africaine était très bien structurée. Pour cequi me concerne, du côté de ma mère j'étais issu d'une famille de marabouts et de chefs de village, et du côté de mon père j'appartenais à une famille de Djaraf. Or ces familles, par la grace de Dieu, ne devais s'adonner à certaines pratiques en public. dont la lutte. Cependant retenez que ce qui était valable dans mon village ne l'était pas toujours partout ailleurs au Sénégal. En guise d'exemple, aujourd'hui Falang Abdourahmane NDIAYE qui était un grand championn de lutte, est pourtatnt élu chef dans son village.

II Impact Socio-culturel...

Q3 - Monsieur le président, l'intégration au milicu de la lutte aura-t-elle été facile pour vous, en tant qu'intellectuel.

Dr.A.S. Je l'ai intégré trop facilement même. N'empêche, dans mon entourage on s'étonnait beaucoup de me voir opter plutôt pour la lutte : « qu'allez-vous faire dans ce milicu », me disaient mes amis. Mais, quand à moi, jc n'ai jamais traouvé que ce milieu était inférieur, n'ayant jamais eu de complexes à cet égard.

Q5 - Mais, à quoi est dû ce complexe?

Dr.A.S. - Cela est dû surtout à tout notre environnement socio-culturel. Il ya encore un proverbe Wolof qui dit que : « Lu Jigeen seyëdi seyëdi, mënë jur dof wala Mbër » (rien n'est plur facile que de mettre au monde un fou ou un lutteur fût -on mauvaise épouse). Et voilà le vrai paradoxe de ce que nnous sommes. Nous sommes prêts tous les dimmanches à aller au stade, dépenser tout ce que nous abvons pour voir un combat de lutte, mais jamais prêts à des cendre dans l'arène. Il y a là un problème fondamental que moi président du C.N.G, je ne

saurait résoudre seul, mais je coix ça devvait être un sujet de reflexion. Tenez-vous bien, moi par exemple je suis le président du CNG de lutte, mais j'avoue à l'heure actuelle que je serais très réticent à voir mon fils descndre dans l'arène. Cela me dépasse, c'est culturel. C'est peut-être dû à mon héritage socio-culturel dont je vous parlais tantôt. Donc bien que je vous ai dit que je suis pas complexé, il faut reconnaître que quelque part, j'ai un blocage. Ce blocage est généralisé dans notre pays, et avec l'arrivé de la colonisation on n'a fait que minimiser nos valeurs traditionnelles. Regardez ce qui se passe dans la région de Dakar, pourtant on y comptait beaucoup de champions de lutte ; mais aujourd'hui avec le développement de la pêche et de l'instruction, on y retrouve plus presque aucun champion vraiment de souche.

III Promotion Sportive...

Q 6 - Parallelement à ce phénomène, y a t-il une politique sportive adéquate de l'Etat ?

Dr.A.S. - Je pense que le constat est là. Seulement, la politique telle qu'elle qu'elle fonctionne est un mystère pour moi. Sinon en tant que mode de gestion de la cité, elle est l'affaire de tout le monde, je ne saurais donc m'en détourner. En effet les décisions politiques, c'est une autre réalité, n'empêche le constat est là, un champion du monde de lutte à moins d'impact que l'équipe nationale de Football championne d'Afrique. Quand bien même ils ont la même particularité, celle de défendre l'honneur de la partie. Je ne fais pas d'analyse. En tout cas, je constate que quelque part, peut-être dans le sub-conscient de nos décideurs, il y a un pas à faire encore. Qui doit le faire ? Est ce les décideurs. ou les formateurs d'E.P.S. que vous êtes ? vous, les professeurs d'éducation physique que vous êtes, n'avez-vous pas une responsabilité là-dans ? c'est encore un sujet de réflexion, on ne peut pas tout de suite trancher. Faudrait-il revenir à nous-mêmes par nos valeurs traditionnelles pour éviter moralement une certaine politique de la main tendue ? En tout cas moi c'est ma conviction.

Q7 Et la Formation des cadres ?

Dr.A.S; Vous savez, depuis que nous sommes à la tête du C.N.G., nous oeuvrons en ce sens. Faites le constat, autrefois c'était plutôt folklorique, une certaine catégorie sociale se cachait lorsqu'elle y allait. Maintenant tout le monde y va, même les intellectuels, sans se cacher, qui en chemise, qui en cravate, etc... C'est quelque chose de gagner. Il faut parvenir aujourd'hui à donner à la lutte les moyens de sa promotion ; donner aux lutteurs le cadre idéal pour qu'ils ne soient plus des complexés vis à vis des autres sportif. Il nous faut pousser les décideurs à mieux nous considérer, en commençant nous-même à agir dans le bon sens. Car, le constat est là, la lutte n'est pas au même pied d'égalité que le foot-ball ou le basket ball, par exemple.

Q8 - Et le cadre infrasturel....?

Dr.A.S. y a beaucoup à faire, il faut que la lutte retrouve un cadre naturel d'évolution. Il faut rendre fonctionnelles les arènes en place, ou en créer d'autres. Mais toujours pour cela, il faut que tous les optionnaires de lutte que votre institut (INSEPS Ndlr) forme, puissent retourner à la lutte.. C'est vrai il faudrait aussi que la lutte puisse les « intéresser », d'une certaine manière. La lutte doit donc parvenir à nourrir son homme. C'est pourquoi, ma conviction est que il faut revaloriser, en donnant à la lutte des structures adéquates. aujourd'hui, les autres sports sont entrain de mourir à petit feu, la lutte quant à elle, bénéficie de l'enfouement populaire : il faut en profiter. C'est dire ainsi, la moderniser afin de la faire mieux accepter par la génération actuelle. Mais il faut la moderniser tout en lui préservant son cachet culturel qui fait, et son charme et son authenticité.

Q9 - La lutte Sénégalaise est-elle un sport ?

Dr.A.S. : Evidemment que oui. Dire que la lutte n'est pas un sport, ce serait méconnaître pourquoi on luttait. On a toujours lutté au Sénégal, et c'était un cadre où le jeune exprimait et son intelligence et sa puissance physique. Et le sport, c'est quoi ? c'est l'amélioration des qualités humaines d'un individu à travers son corps. D'ailleurs, les latins disaient « men san in corpore sano » (un esprit sain dans un corps sain.) Le lutteur est un athlète ; seulement il y a une différence entre le lutteur urbain et le lutteur villageois. Le premier s'entraîne de plus en plus régulièrement. Donc les qualités naturelles ne suffisent plus, et il faut dire que l'artisan est en train de devenir meilleur que l'artiste. Il faut donc que l'artisan travaille davantage, et de façon rationnelle pour atteindre un certain niveau. L'avantage de la lutte c'est d'être à la fois sport et manifestation culturelle. Maintenant il faudrait bien que l'on sente sur la définition à donner au terme de sport. Elle est très variable.

Q10 - Quels sont principaux obstacles auxquels vous heurtez, pour redresser la lutte ?

Dr.A.S. - D'abord la nature humaine. J'entends par là que nous sommes dans un milieu très disparate, où l'on trouve plusieurs couches de la société, à des niveaux de raisonnement très différents. Ce qui pose déjà problème. Le second obstacle, c'est les moyens financiers, une discipline sportive coûte. Ensuite il y a les ressources humaines pures ; C'est à dire trouver assez d'hommes dévoués à la cause sportive et uniquement à la cause sportive.

Q11 - Et les lutteurs dans tout cela ne sont-ils pas écartés.

Dr.A.S. Pas du tout. Seulement toute structure pour qu'elle progresse doit s'organiser. Et le président SENGHOR disait : sans méthode et organisation on ne peut pas progresser. Les lutteurs, leur tâche actuelle c'est de lutter, bien que nous les consultons à chaque fois que c'est nécessaire. A chacun son rôle, et tout ira alors très bien. En somme il faut que chacun

se sente très bien là où il est, et qu'il s'occupe de sa tâche honnêtement. Sans envier le travail des autres.

-- FIN --

Entretien avec...

LE D.T.N.

---

.Cheikh. Tidiane NDOUR est le directeur technique national actuel de la lutte au Sénégal en même temps, il est professeur de lutte à l'INSEPS Originaire de la Région de Fatick, il aurait grandi entre Thiès, Dakar et Casamance. nous confie-t-il.

---

I Intérêt Personnel pour la lutte..;

Q1- Qu'est ce qui vous a amené à vous orienter à la lutte ?

C.T.ND - A mon entrée à l'INSEPS, et en cours de Formation je devais faire un choix. Mais un choix est toujours lié à plusieurs critères. J'ai eu quelque reticences au départ, car j'ai été d'abord tenté par la gymnastique. Seulement après une réflexion plus approfondie, vu le manque de cadre ou technicien sportif, j'ai opté pour la lutte. J'ai trouvé grave que cette discipline sportive déclarée sport national soit aussi dépourvue qu niveau de l'encadrement technique attitré. d'autant plus qu'encore. elle demeure l'activité sportive la plus pratiquée à l'intérieur du Sénégal. Par ailleurs, il faut dire, ce qui m'a surtout influencé pour la lutte c'est l'appréciation socio-culturelle que j'en est toujours eu : une image de vigueur, de courage et de vitalité.

Q2 - Vous Voulez parler de votre culture Sérère ?

C.T.ND. - En fait, vous savez, je n'ai pas grandi en milieu sérère, d'ailleurs j'ai pu fréquenté la ville d'origine de mes parents qui est Fatick. J'ai grandi entre Dakar et Ziguinchor, c'est pourquoi durant mon enfance j'ai pas eu l'occasion de voir souvent des séances de lutte, sauf à la Télé et à la radio. Cependant, la lutte a toujours gardé au sein de ma Famille une image positive

Q3 - Aujourd'hui comment pourrait-on situer votre motivation professionnelle.

C.T.ND. - Je suis toujours aussi enthousiaste qu'au début, seulement je n'ignore point que c'est un milieu difficile tant du point de vue de la mentalité qui y règne (hostilité au changement et à la modernité ) que du point de vue simplement structural, par le manque de cadres professionnels s'investissant vraiment avec beaucoup de bonne volonté et de courage.

II Promotion sportive...

Q4 - La lutte Sénégalaise, est-elle un sport, au vrai sens du terme selon vous ,?

C.T.ND. Si l'on part de la définition habituellement admise du sport qui valorise les critères de l'institutionnalisation du sport, donc de son internationalisation, il y a deux approches

## ANNEXE

Entretien avec...

Dakar le 31 Mai 1996

Moustapha GUEYE

Lieu : Arène Emile BADIANE

---

### I) Interêt Personnel pour la lutte

Q1 - « Mbër », \* pouvez-vous nous dire ce qui vous a surtout motivé pour la lutte ?

M.G - Bon, d'abord il faut dire que je suis né dans une famille de lutteurs ; mon frère aîné était un grand champion (ils'agit de Mbaye [le tigre de Fass]). Donc j'avais plus de chance de faire de la lutte qu'autre chose ; parce que je suis resté jusqu'à l'âge de vingt ans pour m'investir sérieusement dans la lutte. Mais surtout aussi grace à l'encouragement de mon entourage, en particulier mes frères. qui nne doutait plus de mes qualités.

### II Promotion sportive...

Q2 - Pensez-vous! vous savez autoant que moi cequi se passe dans ce pays, les autorités minimisent beraucoup la lutte. Aujourd'hui toutes les pratiques sportives sont enseignées à l'école, sauf la lutte. du moins la lutte sénégalaise. Tu peux prendre les « profs de gym » je crois que vous en faites partie -, ils enseignent n'importe quoi à nos jeunes frères, à nos enfants, mais jamais ce qui nous appartient, ce qu'on a vraiment sucer avec le lait maternel: nos « traditions ». Et pourtant, la luutte est notre sport national. On ne fait rien pour la faire découvrir aux enfants afin qu'ils puissent micux l'apprécier et la pratiquer. Les décideurs devraient s'atteler à moderniscr la lutte sénégalise , pour l'actualiser et la promouvoir d'avantage ; car c'est notre fierté, et c'est à nous qu'il revient le devoir de l'embellir et de « chanter ses louanges ». Aujourd'hui la lutte est la disciplinc la plus populaire au Sénégal, mais hélas c'est elle qu'on respcte le mons. Tencz-vous bien, moi par exemple j'ai eu un combat qui a fait l'objet d'un film - documentaire réalisé par les hommes de « Canal plus ». Ces derniers ont séjourné pendant un mois et demi dans notre pays, logés dans un hotel bien huppé, avec tout ce qu'il y a là, comme frais. Ils ont fait le reportage de tous mes préparatifs-moyennant des briques, bien entendu ! - ainsi que le combat et tout ce qui en ai suivi ou précédé. Mais dites moi, vous au apprenez bien des choses, le Toubab a t-il jamais investi son argent dans le vide. Mais non ! c'est parce qu'il y a là quelque chose d'intéressant, quelque

C.T.ND. C'est absolument vrai . Mais regardez ce qui se passe au Japon, il sont très fières de leur sumo et de leur Judo. Certes, il n'y aucune commune mesure entre l'économie japonaise et la notre, mais il faut le dire nous sommes vraiment victimes de la colonisation. Et il y a quelqu'un qui disait qu'à côté de la colonisation économique, il y a une colonisation corporelle. C'est normal. vous pouvez le constater de vous-même : une nouvelle orientation économique vous impose toujours de nouveaux comportements , depuis l'habillement jusqu'à la manière de parler, en passant par les différentes activités convoilées. En somme, en vous imposant une manière d'habiter votre corps, le colonisateur vous éloigne tout aussi de votre culture et de vos pratiques traditionnelles. La preuve, avant la colonisation, toutes les activités traditionnelles pré-sportives bénéficiaient d'un engouement populaire extraordinaire. Mais maintenant, si les sénégalais sentent en général, qu'ils se dévalorisent en luttant, c'est vraiment désolant.

Q8 Mais dans tout ça, la Politique sportive de l'Etat a -t-elle joué son rôle ?

C.T.ND., qui ne sont pas convaincus de la promotion de nos pratiques traditionnelles. Ils sont tout aussi victimes que la majorité des Sénégalais, d'un certain nombre de complexes culturels, vraiment dévalorisant.

IV Perspective - Analyse...

Q9- Maintenant, comment voyez-vous l'avenir de la lutte sénégalaise ?

C.T.ND. - A mon avis, pour qu'elle puisse vraiment sortir de l'ornière, il faut au préalable qu'il existe une volonté politique réelle à son endroit. Le courage et le bénévolat d'une certaine minorité ne suffit plus, pour faire survivre la lutte. Regardez aujourd'hui, même le Taïkwondo qui vient d'arriver au Sénégal, a pu s'imposer au plan olympique. Alors que la lutte africaine par exemple, n'a même pas été choisie comme discipline de démonstration lors des Jeux africains de Harare (1995).

Q10- La pratique de la lutte n'est pas très bien diffusée à travers toutes les couches-sociales.

Est-ce lié à une absence de démocratisation ou Non ?

C.T.ND. Je ne sais pas, ce que vous entendez par « démocratisation », mais il n'en demeure pas moins que la discipline est là. Ceux qui aiment et qui vivent avec, la pratique régulièrement, par contre ceux qui n'en sont pas fières ne s'en prendront qu'à eux-mêmes. Malheureusement, le constat est aussi là, ceux qui aiment vraiment, constituent en général la couche défavorisée de la population. Je ne voudrais pas faire d'analyse. Pourquoi les autres couches de la population, aurait du gêne à la pratiquer. ça, je pense que c'est une bonne question qu'il faudra poser.

L'entretien a eu lieu à L'INSEPS au bureau du D.T.N..

## ANNEXE

Entretien avec...

Dakar le 31 Mai 1996

Moustapha GUEYE

Lieu : Arène Emile BADIANE

---

### I) Interêt Personnel pour la lutte

Q1 - « Mbër ».\* pouvez-vous nous dire ce qui vous a surtout motivé pour la lutte ?

M.G - Bon, d'abord il faut dire que je suis né dans une famille de lutteurs ; mon frère aîné était un grand champion (ils'agit de Mbaye [le tigre de Fass]). Donc j'avais plus de chance de faire de la lutte qu'autre chose ; parce que je suis resté jusqu'à l'âge de vingt ans pour m'investir sérieusement dans la lutte. Mais surtout aussi grace à l'encouragement de mon entourage, en particulier mes frères, qui nne doutait plus de mes qualités.

### II Promotion sportive...

Q2 - Pensez-vous! vous savez autoant que moi cequi se passe dans ce pays, les autorités minimisent beraucoup la lutte. Aujourd'hui toutes les pratiques sportives sont enseignées à l'école, sauf la lutte, du moins la lutte sénégalaise. Tu peux prendre les « profs de gym » je crois que vous en faites partie -, ils enseignent n'importe quoi à nos jeunes frères, à nos enfants, mais jamais ce qui nous appartient, ce qu'on a vraiment sucer avec le lait maternel: nos « traditions ». Et pourtant, la luutte est notre sport national. On ne fait rien pour la faire découvrir aux enfants afin qu'ils puissent micux l'appéeier et la pratiquer. Les décideurs devraient s'atteler à moderniser la lutte sénégalise , pour l'actualiser et la promouvoir d'avantage ; car c'est notre fierté, et c'est à nous qu'il revient le devoir de l'embellir et de « chanter ses louanges ». Aujourd'hui la lutte est la discipline la plus populaire au Sénégal, mais hélas c'est elle qu'on respecte le mons. Tenez-vous bien, moi par exemple j'ai eu un combat qui a fait l'objet d'un film - documentaire réalisé par les hommes de « Canal plus ». Ces derniers ont séjourné pendant un mois et demi dans notre pays, logés dans un hotel bien huppé, avec tout ce qu'il y a là, comme frais. Ils ont fait le reportage de tous mes préparatifs-moyennant des briques, bien entendu ! - ainsi que le combat et tout ee qui en ai suivi ou précédé. Mais dites moi, vous aui apprenez bien des choses, le Toubab a t-il jamais investi son argent dans le vide. Mais non ! c'est parce qu'il y a là quelque chose d'intéressant, quelque

chose de riche, qui l'attire et l'émerveille. Ils y ont investi des millions parce qu'ils sont sûrs d'en récolter davantage. Donc vraiment, je lance un appel à toutes les autorités pour qu'elles aident la lutte à mieux se promouvoir, et même à se vendre sur le plan international.

Q3 - Mais « Mbër ». ne pensez-vous pas aussi que les lutteurs devraient parvenir à s'imposer un style vraiment positif, pour enfin forcer la main aux autres ?

M.G. Je suis d'accord avec vous. Moi, je pense que l'objet de tout sport c'est avant tout d'éduquer l'individu. C'est vrai que la lutte est un sport un peu brutal, c'est pas du tout tolérable pour une maman de voir à la télé son fils échanger des coups de poing. Mais vous savez la boxe est encore plus dure avec ses douze « Round » ; mais tout dépend des acteurs, ils doivent apprendre à forcer le respect, grâce à leurs comportements de tous les jours. Par exemple, moi je veille toujours à soigner mon attitude vis à vis de mon public, car que je le veilles ou non, je suis un modèle pour beaucoup de jeunes gens. Donc dans la rue, à travers les médias, partout, je dois véhiculer un message éducatif, une image positive de ce que je fais. Ainsi, je n'accepterai jamais de porter, en dehors du « boulot des tenues déchiquetées ou bien en lambeau. Non non! Tapha GUEYE ne doit pas dévaloriser son « gagne-pain ». Mais combien de jeunes enfants ne voudraient devenir un Tapha GUEYE? Ils sont bien nombreux, seulement il faut leur baliser le chemin.

Q4- Et le plus souvent, ces enfants n'ont pas accès aux combats, parce que les billets sont chers ; qu'en pensez-vous ?

M.G. - Comme je vous l'ai dit tantôt, tout ça n'est que question d'organisation. S'il y avait des écoles de lutte par exemple, on aurait fait comme au Foot-ball en invitant à chaque combat des écoles de lutte. Ainsi, elles pourront faire des démonstrations et suivre les différents combats. Alors les enfants se familiariseront avec tout le rituel et le cérémonial qui accompagnent la lutte sénégalaise. Et en ce moment là, les enfants amèneront leurs parents à militer pour la lutte, de par le attachement à la discipline, cependant, tout compte fait, il faudrait que le C.NG. oblige les promoteurs à créer des billets pour enfant, car les enfants sont l'avenir ; donc toute promotion doit commencer par eux.

Q5 - Que pensez-vous de l'organisation au niveau des lutteurs ?

M.G. Elle est encore trop archaïque, d'une manière générale, je le reconnais. En réalité, la lutte sénégalaise draine aujourd'hui une somme financière très importante, de telle sorte qu'on a à faire pour la moderniser. En tout cas, moi en ce qui me concerne j'ai mon staff au complet : deux managers, sportif et commercial ; un avocat, des conseillers etc... Je n'ai jamais fait un combat sans pour autant m'intéresser des différents sponsors présents durant le combat. Ce qui est sûr, cela n'existe pas chez les autres lutteurs, c'est pas normal. En général

on ne connaît qu'un seul type de manager, celui qui négocie les contrats. Ce qui est grave, c'est que celui-ci ne se préoccupe pas outre-mesure du lutteur, ni pour sa préparation ni pour l'état de sa santé. Tout ce qui l'intéresse sont ses 10 % retirés sur le montant global de chaque combat négocié pour « son lutteur ». Traditionnellement, ce sont des vieux, férus des grands-placés qui ignorent pratiquement tout du cadre de vie de leur « poulain ». Et malgré cela, ils veulent conserver ces privilèges en fermant leur cercle. Or le « management » découle plutôt de la libre-entreprise, c'est le lutteur qui seul, est habilité à choisir celui qui le convient. Toujours, les mêmes têtes les mêmes visages, cela suffit maintenant ! Il faut que les lutteurs prennent la base, comme partout ailleurs, on a vu faire. Les footballeurs ont pris le football, les judoka, le jodo. Autour des lutteurs maintenant de se préoccuper de leur destinée. Moi, Tapha GUEYE, je ne voudrais pas un jour arrêter le « combat » et croiser les bras. Non non ! au contraire ! j'aimerais servir la discipline, et par-delà le sport sénégalais pour l'honneur de ma patrie. Ce sera alors seulement que je pourrais me considérer comme victorieux. Aujourd'hui les combats que je gagne les dimanches, il faut les mettre sur le compte du sport et non de Tapha GUEYE. Tapha GUEYE ne se réalisera vraiment, que lorsqu'on lui confiera ces nobles responsabilités de gérer quelque chose qu'il a toujours senti et vécu.

Q6 - Mais existe-t-il une organisation adéquate qui vous permettra de vous préparer à cela ?

M.G. - Vous savez, la majeure partie des lutteurs sont illettrés et il faudrait d'abord les « rééduquer » par rapport à un certain nombre de principes. Les temps ont changé, les données aussi, les mentalités doivent alors suivre. Aujourd'hui beaucoup ne savent pas lire un contrat, déterminer les termes qui les lient à leur « promoteur ». C'est grave, et c'est ce qui est à l'origine de pas mal de problèmes dans le « lamb ». Par exemple, le plus souvent, ils ne comprennent pas que s'ils ont signé dans le contrat de débiter le combat à dix-huit heures (18h), ils doivent le faire obligatoirement, sous peine de sanctions. Contre quoi le marabout qui donne les directives ne pourrait rien faire. Les lutteurs doivent se professionnaliser, éviter surtout de « naviguer » dans trop de superstitions. Heureusement qu'aujourd'hui certains l'ont compris et commencent à s'organiser autour de structures bien solides. La tradition, c'est bien beau, c'est notre culture, il faut la préserver c'est la source vitale de notre patrimoine, mais tout en évitant le superflu. Regardez-moi, par exemple, lorsque j'entre dans le lamb je deviens un « fou » : on m'asperge de lait et de safarra (sorte d'eau bénite) qui préserve contre le mauvais sort, je m'entoure de cornes de boeufs et de n'importe quoi ; mais cela n'est que l'expression culturelle du lamb, le rituel nécessaire à sa survie. Il y en a beaucoup qui, si on enlevait ce rituel là ne viendrait plus au lamb. Cependant en dehors du « lamb », tu ne me croiseras jamais pour me traiter de fou, parce que c'est mon comportement

qui ne le permettra pas. J'essaie d'imposer un caractère, une personnalité très positive. Bref, chaque écurie devait avoir une structure bien organisée qui soit à la base pour éveiller la conscience des lutteurs. La survie de la discipline en dépendant.

---

#####

---

\* Sur ces propos, nous devons libérer le champion qui devait continuer ses entraînements.

\*Interview Réalisée en Wolof

## ANNEXE

Entretien avec

Zale LO

---

Saliou LO, de son vrai nom, Zal est l'actuel détenteur du drapeau du chef de l'Etat (année 1996). Originaire de Rew-Mao à Lambay (DIOURBEL), il a aussi fait ses premiers pas dans la lutte olympique, avec à son actif la quatrième place aux championnats d'Afrique d'Egypte 1993. Le drapeau... est son premier grand succès

---

### l Interêt Personnel

Q1 - Zale Lô, vous êtes un grand champion. Pouvez-vous nous parler de votre arrivée dans le « lamb »

Z.LO. c'est vrai que j'ai toujours lutté au village, lorsque j'étais tout petit. Mais je ne suis réellement entré dans le « lamb » que quand je suis venu à Dakar, notamment à Fass en 1992. Au début, je suis resté quand-même un bon moment sans avoir de combat. Il faut dire que je n'étais pas aussi bien préparé pour le « lamb » que maintenant. Mais peu de temps après, j'allais entamer ma carrière dans l'arène ; d'abord en « premiers » et « deuxième » combat », puis en « grands-combats ». Pour les grands combats », je n'en ai déjà eu que trois, dont j'ai gagné le deux et perdu un . Ensuite j'ai continué à bien m'entraîner, car il restait beaucoup à faire. et c'est ainsi que j'ai pu remporter le drapeau du chef de l'Etat. Mais depuis je n'ai pu « combattre » pour problème de « manager ».

Q2 - Pour vous, le lamb marche-t-il comme vous l'avez souhaité ?

Z.LO. - enfin ! Je pourrais dire que si on remonte un peu en arrière, c'était trop déséquilibré au niveau des « combats » ciblés. Je veux dire qu'on privilégiait plutôt les « grands combats » des tenors que ceux des « secondes zones ». Mais heureusement aujourd'hui, on organise

beaucoup plus de combats de « secondes zones » avec les « espoirs ». Cci est une bonne chose pour la survie du lamb, puisque la chance est donnée à tout le monde pour accéder à l'élite.

II Promotion sportive.

Q3 - La lutte sort-elle vainqueur de la concurrence avec les autres sports?

Z.LO. Vous savez, la lutte n'occupe pas encore aujourd'hui sa vraie place, vu le peu d'importance que les décideurs lui accordent. par rapport aux autres sports. Or, la lutte est le sport le plus populaire au Sénégal. Un combat de lutte vaut, en général mille francs (1000f) le billet, et pourtant c'est toujours plein. Tandis qu'au foot-ball, par exemple rien que pour un prix d'entrée de trois-cent francs (300f), on ne parvient pas à attirer le grand public. cela est très révélateur. En fait nous devons encourager le lamb, puisque c'est une discipline qui marche fort, et qui plus est, c'est notre culture.

Q4 - Zâle, le « lamb » mobilise beaucoup d'argent, en général. Mais le lutteur est-il riche ?

Z.LO. - ça dépend des lutteurs. Chacun cultive sa propre cote, à travers son palmarès personnel. Et c'est ainsi que chaque lutteur est payé en fonction de ce qu'il vaut dans le « lamb ». En un mot, c'est le lutteur lui-même qui détermine d'avance la valeur de son « cachet », par sa valeur personnelle dans l'arène. Par exemple, un Moustapha GUEYE peut valoir trois (3) à cinq (5) millions, tandis que les lutteurs de notre trame valent généralement entre sept cent (700) et un million de Franc CFA (1 000 000 F).

Q5 - Pour toi, quel est le véritable obstacle, quant à la bonne marche du « lamb »

Z.LO. - Il y a beaucoup de choses à la fois. Mais le principal aujourd'hui est surtout d'ordre organisationnel. Par exemple, prenez le cas de « managers », ils forment un cercle très fermé qu'ils interdisent à d'autres catégories d'individus : en particulier les anciens lutteurs. Le cas de l'écurie de Fasse est là : La plupart d'entre nous ont laissé leur manager traditionnel pour rejoindre Catty qui est ancien lutteur et coach de l'écurie. Mais les « managers traditionnels » n'entendent pas que le lutteur puisse choisir librement qui il veut. pour eux il n'y a qu'un seul type de manager, celui qu'ils reconnaissent et qui fait partie de leur « cercle ». Ainsi, ont-ils décidé, «en syndicat», que tous les lutteurs dirigés par Catty et consors ne pourront combattre avec des lutteurs qu'ils dirigent. Le problème c'est qu'ils ne veulent pas que les anciens lutteurs deviennent des managers. C'est par normal. Pour eux le lutteur doit seulement lutter, tant qu'il le pourra, et après sa carrière il n'a qu'à se ranger. Nous, nous ne voyons pas notre intérêt de ce côté là parce que nous comptons un jour faire partie de l'organisation du lamb. Si aujourd'hui, un ancien Foot-balleur par exemple, peut devenir arbitre, entraîneur, dirigeant etc.... pourquoi pas l'ancien lutteur. Voilà pourquoi nous avons

rejoint le camp des « anciens lutteurs-managers ». C'est un vrai combat et l'enjeu en vaut la taille.

Q6 - Etes-vous bien organisés pour mener ce combat ?

Z.L.O. Pas tellement. Puisqu'il y a trop de discordances au niveau des lutteurs. En effet certains ne savent pas juger de leur intérêt. Ils sont guidés par des préjugés trop « sentimentalistes ». Voilà ce qui retarde. Or, à ce niveau tous les lutteurs devaient être solidaires.

III Impact Socio-Culturel...

Q7 - Le traitement dont vous êtes l'objet de la part des managers, ne signifie-t-elle pas que vous êtes peu considérés ?

Z.L.O. C'est absolument vrai. Car, la plupart des sénégalais considère le « Mbër » comme un « fou ». Or cela est loin de correspondre à la réalité. La lutte est un sport comme tous les autres. Moi, je m'entraîne régulièrement au même titre que le foot-balleur, et desfois avec beaucoup plus de rigueur. Lorsque j'ai un combat, sur le plan aussi bien physique que mental, j'ai une préparation spécifique. Alors, où est le problème ? Je pense que c'est surtout dans la tête des gens. Car entre les autres sports et la lutte, il n'y a que peu de choses qui changent : le rituel et l'équipement, par exemple.

Q8 - L'Etat, n'a-t-il pas un rôle à jouer, sur ce plan, en faisant mieux connaître le lamb ?

Z.L.O.. Bien sûr ! L'Etat doit beaucoup aider la lutte sénégalaise. Pour cela, il faut promouvoir la discipline en étendant son organisation à travers tout le Sénégal. Parce qu'il y a beaucoup de grands champions, à l'intérieur des régions et sont encore méconnus du grand-public.

Q9 - Est-ce que l'instauration de la lutte avec frappe n'a pas limité l'organisation de la lutte principalement à Dakar ?

Z.L.O. C'est possible. Mais il faut savoir que la lutte avec frappe, c'est aussi le « lamb ». Elle s'est toujours pratiquée au Sénégal. Donc c'est par ignorance que d'aucuns crient au scandale. Un lutteur bien préparé à la lutte avec frappe ne peut pas se blesser très facilement. L'essentiel, c'est qu'il faut promouvoir toutes les formes de lutte

-- FIN--

Interview Réalisée en Wolof

ANNEXE

Entretien avec...

Le Directeur administratif du C.N.G.

Dakar. Le 05 Juin 1996

Lieu : Stade I.M.DIOP

Bureau C.N.G.

---

MR Ibrahima SARR, est originaire de la Région de Fatick ; il sert la lutte depuis 1983 en tant qu'agent administratif du Ministère de la jeunesse et des sports. La quarantaine dépassée, il aime plutôt s'habiller en Jeans, et écouter de la musique..

---

### I) Interêt Personnel...

Q1 - Qu'est ce qui vous a amené à vous investir particulièrement au niveau de la lutte ?

I.S. - D'abord, il faut dire que je suis sérére, originaire de la Région de Fatick, donc la lutte fait partie de mes références culturelles. Ainsi, dès le plus jeune âge. Je ne ratais jamais les « Mbapaths ». Ensuite, il ya des raisons professionnelles ; agent du Ministère de la Jeunesse et des Sports, sous l'emprise de la routine, j'ai demandé à être réorienté dans un autre secteur. C'est en ce moment là que Feu François BOPP, ministre à l'époque, me proposa le C.N.G. de lutte que j'allais accepter avec beaucoup de plaisir. C'était en 1993.

### II) Impact Socio-Culturel...

Q2 - Quelle image la lutte a-t-elle dans la mentalité des Sénégalais, en général ?

I.S. - Pour moi, c'est une image positive ; surtout à l'intérieur du pays où le champion est presque un roitelet ; Dans la capitale, la promotion socio-sportive de certains grands champions comme Moustapha GUEYE et les idées novatrices véhiculées par de nouveaux champions comme « Taïzan », ont fini d'attirer beaucoup de Sénégalais vers la discipline.

Q3 - Mais cela n'empêche, le phénomène « Mbër » n'est pas toujours bien apprécié ?

I.S. - Ah bon ! vous m'apprenez des choses. En tout cas moi je ne suis pas d'accord : Ça ne me dérangerait pas du tout que mon fils devienne un jour « Mbër » peut-être que c'est parce que j'ai longtemps vécu avec eux.

Q4 - Cependant, ne pensez-vous pas, quand-même que sur le plan de l'impact socio-culturel la lutte est en train de se dénaturer ?

I.S. Boff ! d'une certaine manière peut-être ! là il faut dire que ces associations de lutte, les écuries en particuliers, ne jouent vraiment pas le jeu en insistant davantage sur le côté de l'animation culturelle. à travers les « Bakk », les chants, les danses etc... Parce qu'au niveau de chaque écurie il y a d'anciens grands champions capable d'initier les jeunes à cela. Par exemple, au niveau de l'écurie Pikine, il y a un Falay Baldé, pour les écuries Fass, Mermoz...

il y a un Mame Gorgui NDIAYE, un boy mbambara etc..... et c'étaient tous de grands animateurs. C'est vraiment dramatique de voir nos champions actuels de lutte esquisser de bons pas de danse, ou entonner des bakks très alléchants.

Q5 - Et l'Etat joue-t-elle son rôle dans cette promotion culturelle.

I.S. En tout cas, nous au C.N.G., La situation est telle que nous n'avons pas l'exclusivité de l'organisation des « combats ». Mais nous prévoyons toujours dans les contrats de concession que nous signons, un volet culturel exigé au promoteur. Donc il faut que l'impact folkloriques puisse ressortir, par exemple avec la programmation de Bakks et de danses folkloriques. Cependant, certains promoteurs respectent vraiment ces dispositions, tandis que d'autres, non. Et le dernier exemple c'est le drapeau du chef de l'Etat, où à vrai dire, c'était l'explosion culturelle.

II) Promotion Sportive....

Q6 - Ces écuries dont vous parliez tantôt, bénéficient-elles de subvention de la part de l'Etat ?

I.S. Mais, pour avoir une subvention il faut être reconnu, avoir un récépissé de déclaration. Et sur les douze écuries dont nous avons connaissance, il n'y a que l'écurie de Fass, l'écurie sérère et l'écurie Baol qui sont reconnues par le ministère de l'intérieur. Ces écuries là, si jamais elles demandaient une subvention, l'état ferait quelque chose. Mais elles n'ont jamais demandé. Peut-être maintenant, ce qu'il faudrait dire c'est qu'il n'y a pas une volonté politique réel au niveau de l'Etat pour que la lutte retrouve son lustre d'antan, notamment en subventionnant la structure -mère (le C.N.G.) qui est chargé de gérer la discipline. Parce que la lutte est restée plus de dix ans sans subvention. Seulement, il y a deux ans l'actuel C.N.G. avait pu bénéficier d'une subvention de cinq millions ; mais c'était uniquement pour l'organisation des championnats d'Afrique de lutte traditionnelle. Aujourd'hui, si la lutte avait les moyens que l'on met à la disposition du Football, c'est sûr que nous pourrions réaliser tous nos programmes annuels.

---FIN---

## ANNEXE

### Entretien avec...

Le Président de la Commission arbitrage.

#### I) Intérêt Personnel...

Q1 - Monsieur Moctar DIO?, vous êtes déjà depuis longtemps dans le milieu de la lutte, pouvons nous savoir motivation personnelle.

M.D. - Bon ! il faut dire que je me suis toujours intéressé à la lutte, et cela remonte à mon enfance je fréquentais beaucoup les « lambs » à Saint-louis, alors que je devais avoir entre dix (10) et 12 ans. C'était l'époque des Edouard KEITA et consors. Et la plus grande récompense que mon père pouvait me faire était à l'époque que je l'accompagne au « lamb ». Pour vous dire que j'ai grandi avec et ça m'a toujours plu.

#### II) Impact socio-culturel..

Q2 L'image qu'offre la personnalité du « Mbër » serait généralement négative dans la mentalité des sénégalais. Etes-vous d'accord ?

M.D. - Je vais commencer par vous raconter une anecdote. C'est quand un de nos lutteurs qui avait l'habitude de disputer les deuxièmes et troisièmes combats a eu à rencontrer un vieux, un, ancien amateur de lutte. A la question du vieux amateur sur les raisons de son absence des arènes, le gars (le lutteur) devait répondre que c'est parce qu'il avait rompu avec ce milieu, et qu'il se consacrait maintenant à la Mosquée et à ses prières. Alors le vieux de lui retorquer presque automatiquement : « ah bon ! donc vous êtes « guerri » vous savez c'est un milieu de Fous, une fois qu'on est guéri on le quitte. ». C'est pour vous dire combien l'appréciation de nos compatriotes à l'endroit de leur sport national peut prendre des décalages.

Mais moi, je pense que c'est surtout dû à ce côté culturel qu'on a tendance à oublier, et qui faisait autrefois le charme de la discipline. Je vais donner un exemple très concret que j'ai vécu : Le cas de Feu Cheikh Mbaba (différent de celui de notre entretien Nldr ) que j'ai beaucoup apprécié. Lui, quand il venait à Saint-louis, il avait l'habitude d'élire domicile près de chez-nous . Ce qui était spectaculaire chez lui, c'est que lorsqu'il devait se rendre aux arènes, même pour un « grand combat », il se faisait entouré de pagnes et accompagné de son griot-chanteur , « Gawlo » à l'époque. Les tam-tam suivaient derrière, et le cortège ne faisait alors que s'agrandir et s'enrichir de plus en plus qu'il s'approchait de l'arène. Il ne laissait personne indifférent ; à la limite il captivait tout le monde. Ainsi à l'époque on n'avait même pas besoin de faire tout le tapage médiatique pour la publicité ; Les lutteurs s'avaient

vraiment attirer le public. Aujourd'hui on s'amène à l'arène, qui en voiture, qui en survêtement, qui d'autre en costume-cravate : Le lutteur « moderne » copie beaucoup sur le modèle occidental. On s'équipe comme des footballeurs, comme des basketeurs, comme des boxeurs.... C'est pas normal. tout cela dénature notre sport national qui, Jadis jouissait d'un très grand prestige.

Q3 - Qu'est-ce qui est à l'origine de cette tendance à la dépréciation culturelle ?

M.D: C'est cette dernière génération qui, au lieu de s'enraciner dans nos propres valeurs culturelles, se mettent à les bafouer, à les ignorer.

Q4 - Ne pensez-vous pas que le fait colonial, à travers l'école par exemple, y est pour quelque chose .

M.D. Mais oui ! Pour grand- chose même ! parce que moi, en tout cas quand j'étais tout jeune, jamais je n'ai vu un lutteur se promener dans l'arène avec un survêtement : à vous citer les cas de Antoine NDONG Tori, de Bouri DIOUF, de Edouard KEITA, ainsi de suites. Le survêtement était pour une certaine catégorie d'athlète. Alors que le lutteur a une tenue qui lui est propre, qui reflète ses réalités authentiques celles qu'il vit au sein de sa propre société. Mais l'école colonial ne cesse de développer en nous le mythe de la civilisation occidentale, le complexe de nos propres valeurs.

III) Promotion sportive...

Q5 - Ne pensez-vous pas que les écuries, étant des structures d'appui pour les lutteurs, devraient être subventionnées par l'Etat ?

M.D. D'abord, il faut dire : « charité bien ordonnée commence par soi-même ». Les écuries doivent commencer d'abord par s'organiser avant de réclamer quoi que ce soit. Il y a, à leur niveau, un véritable travail de base à faire pour mériter l'appui des autorités. Des subventions même le CNG n'en a jamais eu, sauf pour le dernier championnat d'Afrique de lutte traditionnelle. C'était un cas exceptionnel.. Aujourd'hui avec l'arrivée des sponsors et autres lobbies financières dans le milieu de la lutte, les écuries consacrent tout leur programme à l'entraînement au coup meurtrier, par la fréquentation abusive des salles de boxe. Dès lors la technique pure est dévalorisée au profit de l'action expéditive. C'est un coup dur pour la survie de la discipline. L'écurie devait être le cadre idéal d'éducation et de formation pour le lutteur. C'est là où il doit apprendre à faire des Bakks, esquisser des pas de danse etc... Donc, je redis ce que j'avais dit tantôt, cet aspect culturel, devait être d'abord revalorisé au sein des écuries. Et d'ailleurs moi, je suis tout à fait contre le principe de ces écuries là. Car elles sont à l'origine de pas mal d'inconvénients dans le « lamb ». Elles constituent une véritable barrière, empêchant des lutteurs d'une même catégorie de s'affronter dans l'arène.

Q6 - Est-ce que la lutte bénéficie d'un cadre structurel et fonctionnel adéquat ?

M.D. Sérieusement, on ne peut pas le dire. Pour réaliser leur programme. Ce qui est encore dramatique c'est que chaque structure qui disparaît, part avec ses hommes, ses programmes ses documents... C'est l'éternel recommencement, on ne peut rien faire sur de l'instable. Ce qu'il faut alors, c'est donner les moyens et laisser aux gens le temps nécessaire pour leur exploitation efficace.

Q7 - Et les techniciens, en avez-vous assez ?

M.D.. Pas du tout. Nous en formons beaucoup, mais ils disparaissent aussitôt qu'ils ont obtenu leur diplôme. Parce qu'il n'y a pas d'argent dans la lutte.

Q8- Est-ce que la lutte sénégalaise est un sport ?

M.D. - Bien sûr ! Moi je crois que pour répondre à cette question il faudrait remonter aux origines de la lutte. Dans le Sénégal ancien, c'était la principale activité des guerriers ; elle était meurtrière, tous les coups étaient permis. Mais au fil des temps, elle s'est progressivement « humanisée » devenant une activité de distraction pour les paysans pendant les périodes de non récolte. Les Rois pouvaient aussi la (« récupérer » pour se distraire, en opposant les plus grands gabarits du terroir. En définitive, il faut dire qu'aujourd'hui, elle est devenue une véritable pratique sportive, puisque partout des championnats sont organisés sur la base de règlements gérés par une fédération.

---FIN---

## ANNEXE

Entretien avec...

Dakar le 29 Mai 1996

Mbaye GUEYE

Lieu : Fass.

### I ) Interêt personnel...

Q1 - Mbaye, vous avez été un grand champion, pouvez-vous nous parler de votre itinéraire personnel et des avantages tirés de la lutte ?

MB.G - Les avantages sont nombreux : il y a le « capital social » à travers la popularité dont je bénéficie et qui m'a valu beaucoup de relations humaines. Cela est très important pour nous autres, l'homme est le remède de l'homme. Egalement il y a la renommée qui est très capitale pour toute personne qui se destine au grand public, c'est pourquoi il faut toujours la soigner. Aussi, il m'a été donné l'occasion à maintes reprises de représenter ma patrie (lutte Olympique) : ce qui est un grand honneur pour tout citoyen. Donc tout n'est pas rose mais Al Hamdoulillah. (Dieu merci).

Quand à ma venue à la lutte, il faut dire que c'est de manière fort naturelle, mon père était lutteur et il nous a toujours émerveillés. Mais lorsque moi j'entrais dans le « lamb » c'était davantage pour démentir des préjugés. En effet beaucoup disaient que Fass était un quartier de bandits. Alors moi j'avais pris la décision de démontrer le contraire.

### II Promotion sportive...

Q2 - Comment voyez-vous actuellement l'évolution du « lamb » ?

MB.G Par rapport à cette question, avouons qu'il n'y a vraiment pas grand changement. Et l'à-dessus, les gens se méprennent, à vrai dire. Peut-être que les promoteurs d'aujourd'hui sont plus riches que ceux d'autrefois ; mais les lutteurs d'aujourd'hui ne sont pas plus riches que leurs devanciers. Aujourd'hui ils perçoivent des cachets de cinq à sept millions; mais par rapport au contexte actuel, y a-t-il réellement évolution. J'ai été le premier à percevoir un cachet de deux millions cinq cent dans le lamb, et je ne suis pas sûr qu'ils valent aujourd'hui moins que ce que perçoivent les tenors actuels. Car n'oublions pas la dévaluation, l'inflation économique etc... Je ne dis pas cela pour me conforter dans un passé supposé glorieux, mais mon avis est que la lutte devrait dépasser aujourd'hui le stade actuel, si vraiment on veut parler d'évolution. Normalement, dit-on, les jeunes doivent être plus éveillés que les anciens mais moi je trouve qu'ils ne l'ont pas pourvu. Autrefois on s'organisait pour

défendre ensemble nos intérêts. Mais les lutteurs d'aujourd'hui sont de grands capitalistes, tout ce qui les préoccupe c'est l'argent ; chacun pour soi dieu pour tous.

Q3 - Pensez-vous que le lamb bénéficie d'une image positive auprès des sénégalais?

MB.G. - C'est ce que je vous disais tantôt, il n'y a pas d'avancement réel dans le « lamb », surtout chez les lutteur? C'est que, en fait, il n'existe pas encore une volonté politique réelle en direction de la lutte. Le lutteur est simplement utilisé jusqu'à la fin de sa carrière, et il est jeté dans les « poubelles » comme un vieux objet hors d'usage. Alors à quoi bon être un ancien sportif, avoir défendu pendant longtemps les honneurs de la patrie, avoir fait le bonheur de plus d'un citoyen ? On ne vous associe plus à ce que vous maîtriser mieux que quiconque. Voilà ce qui détériore l'image de la lutte. Combien d'anciens lutteurs vous voyez aujourd'hui mendier ou errer dans les rues ? On ne saurait. Est-ce normal ? Je vous pose la question, à vous autres qui prétendez définir la science. Et pourtant, par delà même le cadre sportif, vous avez eu à contribuer au développement de la nation. Les autorités vous ont toujours sollicité pour apparaître dans leurs meetings, ou enrichir le décor de leurs assemblées politiques ; mais maintenant vous n'êtes qu'un ancien « Mbër », on n'a plus besoin de vous. Je prend en exemples, le cas des Double Less, Pape DIOP, Robert etc... Aujourd'hui qu'est ce qu'ils sont devenus. Or l'Etat doit préserver, les anciens champions, car ils sont l'image ou le symbole de la réussite de leur discipline. Mais il faut l'avouer, aujourd'hui si vous regardez la fin de carrière d'un lutteur, vous ne serez jamais prêts à laisser votre enfant faire de la lutte. C'est le cas d'un collègue, qui est malheureusement décédé que dieu aie son âme - ; mais avant de mourir, il mendiait. L'Etat devait par exemple aider ces cas pareils. On le fait pour des parlementaires, des politiciens ; alors pourquoi pas aux autres citoyens qui ont rendu service à la nation.

Q4 - Que pensez-vous du rôle de l'école dans la promotion de la lutte à base ?

MB.G. Nous avons été interpellé au Ministère de la Jeunesse et des Sports, au temps de Landing SANE, pour faire un document au sujet de la lutte ; c'était Robert DIOUF et moi. Mais depuis, les documents dorment dans les tiroirs. Il était question d'intégrer la lutte à l'école, comme les autres sports ; mais hélas ! la volonté politique n'a pas suivi. Or tout dépend des autotités, c'est eux qui décident. Qui plus est c'était la meilleure occasion pour revaloriser la discipline, afin qu'elle soit considérée, non plus comme sport de bandits, mais plutôt comme discipline sportive positive et d'une très grande richesse culturelle.

Cependant nous pensons, nous les anciens lutteurs que tout cela sera un jour dépassé ; car nous nous sommes organisés en une association dénommée le « club des managers-anciens

lutteurs. » Nous avons notre vision du « lamb », t nous voudrions donner au « Mbër » sa vraie place et son rôle dans eelui-ei.

Q5 - Beaucoup de personnes pensent que la solution au problème doit venir des lutteurs.

Qu`n pensez-vous ? Les lutteurs sont-ils assez riches pour bien s`organiser ?

MB.G. Je commencerais parr la dernière question: En effet, les lutteurs ne sontpas très riches contrairement à ee qu`on peut penser. Il y a trop de gens qui vivent sur le dos du lutteur : des parasites en quelque sorte. Cette atmosphère doit être révolue, et c`est notre ambition au sein de nnotre association. Nous voudrions reduire le staff du lutteur au striet - minimum, selon un schéma vraiment moderne. Je sui d`accord avec vous, la clef du problème doit venir des lutteurs eux-mêmes : mais ceux qui le disent souvent ne le disnet pas de bonnes foi. Seulement ils avancent cc propos pour fustiger la personnalité du lutteur. Aujourd`hui e`est bien beau tous ces discours, mais le problème estt général, les lutteurs sont vous à l`image de la discipline ; C`est à dire de son niveau d`évolution. Mais la mauvaise foi c`est de ne considerer que l`autre sens : l`évolution actuelle de la lutte est à l`image des lutteurs. A vrai dire, tous les deux ne sont pas faux, mais il faut savoir situer les responsabilités. Nous devons uous poser beaucoup de questions. Car si la lutte est vraiment notre sport national, pourquoi ne bénéficie t-elle pas de l`appui des mécènes, de subentions de lal part de l`état à l`instar des autres disciplines. Dest mmécènes il en existe au sénégale ; cependant ne me parlez pas de ces quelques « promoteurs » prétendus bienfaiteurs de lams ».en réalité, ceux-ci n`y vont que pour leurs propres poches.

Q6 - Existe-t-il une formtation de base au niveau des lutteurs ?

MB.G. Pas du tout. Et c`est notre préoccupation , mais les gens nous font la guerre. Parceque y-en a beaucoup que « l`éveil » du lutteur dérangerait? Ils ne voudrais pas perdre leurs privilèges ; c`est le cas des managers traditionnels qui veulent emprisonner le lutteur dans un cadre très restreint qui les arrange. Or nous, ce qui nous interesse surtout c`est réformer la lutte à travers d`abord une véritable formation à la base. Car c`est inadmissible qu`on puise commencer un sport à un âge très tardif pour prétendre à la performance ; et pourtant c`est ce qui existe dans la luutte. de nos jours, la plupart ceux qui y arrivent étant déjà adultes ne sont interessés que par l`agent qu`ils pourront y amasser ; alors que pour former de véritables amoureux de la discipline, il faudrait commencer dès le âge.

III Impact socio-culturel...

Q7 - Pour vous, la colonisation n`a t-elle pas été à l`origine de la déréciation de notre « sport nationl »?

MB.G. Mais bien sûr! Elle est la cause fondamentale. En apportant ses propres sports le « Toubab » voulait tuer notre « africainité ». Malheureusement il a réussi à sa tâche, la plupart d'entre eux ont le complexe de nos sports traditionnels. D'ailleurs, j'entends même dire que la lutte n'est pas un sport. Et le plus souvent, c'est vous les intellectuels, puisque vous ne maîtrisez vraiment pas votre « histoire authentique ». Pourquoi la lutte Olympique serait considérée tant que sport, alors que la lutte sénégalaise n'est pas reconnue comme tel ? Voyez par exemple le Sumo japonais comment il est en train de s'imposer à travers le monde. C'est qu'en Afrique, plus particulièrement au Sénégal, il n'y a pas une volonté politique réelle, allant dans le sens « d'africaniser » les pratiques sportives. Il faut que nous soyons fiers de nous-mêmes, à travers nos pratiques. Les Français ont leur boxe Française, les américains leur base-ball, les Japonais leur Sumo, ainsi de suite. Alors pourquoi nous refuserons de valoriser notre sport national qui se trouve être la lutte. Mais tout cela est voulu par le colonisateur « Toubab » qui a toujours cherché qu'on l'imité, qu'on se comporte comme lui ; et ça a marché. Ce qui est grave c'est qu'on oublie notre propre culture. Je vais te donner un exemple : à chaque fois que je m'habille comme un blanc, supposons en costume, je suis obligé de marcher comme un blanc, de me comporter comme lui, bref, de faire le « gentleman » quoi ». Voilà comment le blanc a tué progressivement en nous le rituel africain, avec ses pratiques sportives d'un autre genre. Autrefois, la lutte était un sport dans la mesure où il existait de véritables compétitions régies par des règlements connus de tous. Et qui plus est, lorsqu'un roi se déplaçait pour une visite de courtoisie chez un autre roi, il amenait avec lui ses propres lutteurs pour affronter ceux de l'autre roi. Donc ce n'est pas aujourd'hui que les africains ont connu la défense de la patrie à travers le sport. Et encore, le fair-play dont parlent les « toubabs » était très respecté, parce que les lutteurs, malgré la hargne de vaincre pour honorer leur roi, se vouaient un très grand respect mutuel.

Q8 - Que pensez-vous de l'organisation actuelle du « lamb »

MB.G. On tatonne beaucoup, sous le prétexte de moderniser. Nous ne sommes pas contre la modernisation, mais il faut conserver les traditions. Pour cela il faut associer les anciens, ils doivent avoir leur mot à dire. On a maintes fois fait appel à nous, mais c'était uniquement pour utiliser nos connaissances. Aucun ancien lutteur n'a un rôle pratique dans le C.N.G, c'est pas normal. Nous ne sommes là que comme des meubles, ils ne nous donnent des postes où l'on est capable d'agir et de démontrer notre compétence.

- FIN -



L'Interview s'est tenue en Wolof.

# **ANNEXES**

## QUESTIONNAIRE (1)

---

Ce présent travail s'inscrit dans le cadre d'une étude de Mémoire de Maîtrise en sciences et techniques des activités physiques et sportives. (STAPS). Nous vous invitons à une étroite collaboration afin de mieux servir le sport de notre pays. Le cadre de l'enquête vous garantit tout l'anonymat et toute la discrétion requise.

---

**Veillez cocher vos réponses dans les cases correspondantes.**

**1) Indiquez votre statut.**

Encadreur ( ) Praticant ( ) Amateur ( ) Spectateur ( ).

**2) Quel âge avez -vous ?**

.....

**3) Lieu d'origine.**

.....

**4) Combien d'années y avez -vous vécu ?**

.....

**5) Lieu de résidence actuelle (précisez la ville et le quartier. )**

.....

**6) Langue maternelle ?**

Wolof ( ) Sérère ( ) Pular ( ) Diola ( ) Soninké ( ) Mandingue ( ) Autre ( ).

**7) Autres langues parlées.**

Wolof ( ) Sérère ( ) Pulaar ( ) Diola ( ) Soninké ( ) Mandingue ( ) Anglais ( ) Français ( ) Autres ( ).

**8) Niveau Scolaire ?**

Non scolarisé ( ) Primaire ( ) Secondaire ( ) Universitaire ( )

**9) Quel est votre métier de formation?**

Agriculteur ( ) Artisan ( ) Pêcheur ( ) Mécanicien ( ) Ouvrier ( ) chauffeur ( ) Paramilitaire ( ) Commerçant ( ) Enseignement ( ) Technicien ( ) Administratif ( ) aucun ( ) Autres ( ).

**10) Quelle est votre profession actuelle.**

Chauffeur ( ) Mécanicien ( ) Planton ( ) Agent de sécurité ( ) Artisan ( ) Ouvrier ( ) Employé ( ) Commerçant ( ) Journalier ( ) Paramilitaire ( ) Autre ( ) aucune ( ).

**11) Situation Familiale.**

Marié (e) avec enfant ( ) Marié (e) sans enfant ( ) Célibataire avec enfant ( ) Célibataire sans enfant ( ) Autre ( ) ;

**12) Avez -vous déjà pratiqué la lutte ? si oui depuis quand ?\***

Non jamais ( ) à moins de 12 ans ( ) entre 12-18 ans ( ) Entre 19-27 ans ( ) .

**13) Quelle (s) forme (s) de lutte pratiquez-vous ?**

Lutte avec frappe ( ) Lutte sans frappe ( ) Lutte olympique (Gréco) ( ) Néant ( ) .

**14) Pratiquez-vous toujours la lutte ?**

Non ( ) Irrégulièrement ( ) Régulièrement ( ) .

**15) La lutte répond-elle à vos attentes ?**

totalemment ( ) Partiellement. Pas du tout ( )

**16) Avez-vous des parents lutteurs ?**

Père (s) ( ) Frère (s) ( ) Cousin (s) ( ) Aïeuls ( ) Aucun ( ) .

**17) Comment jugez-vous les revenus de la lutte ?**

-----  
**18) Assistez-vous à des séances de lutte ?**

Très souvent ( ) Occasionnellement ( ) Jamais ( )

**20) Parmi ces moyens, citez-en deux par lesquels principalement vous suivez la lutte**

Radio ( ) Télé ( ) Presse écrite ( ) Opinion publique ( ) Néant ( )

**21) regardez-vous la télé ?**

Très rarement ( ) Occasionnellement ( ) Chaque jour ( )

**22) Cochez vos trois émissions préférés parmi celles-ci**

Sport de chez nous ( ) Télé sport ( ) Journal Télévisé ( ) Documentaire ( ) Films ( ) Variétés musicales ( ) .

**23) Combien de fois vous entraînez-vous par semaine ?**

3 à 4 fois ( ) 6 à 7 fois ( ) 10 à 12 fois ( ) .

**24) Fréquentez-vous une salle de sport (muscultation, entraînement)**

Régulièrement ( ) Irrégulièrement ( ) pas du tout ( ) .

**25) Que faites vous surtout pendant vos heures de loisir ?**

Boire du thé ( ) Allez au cinéma ( ) Jeu de dames ( ) belote ( ) Lecture ( ) Allez dansez ( )  
Musique ( ) A la plage ( ) voir sports ( )

**26) Dites vos plats préférés.**

.....

**27) Votre tenue de Cérémonie préférés**

.....

**28) Vous prenez vos repas :**

A table ( ) Autour du bol ( ) Chez soi ( ) Au restaurant ( ).

**29 Avez-vous une vie associative ?**

Régulièrement ( ) Irrégulièrement ( ) Pas du tout ( )

**30) Dans quelles associations militez vous :**

.....

**31) Pour vous la lutte est :**

Tradition ( ) Culture ( ) Sport ( ) Folklore ( )

**32) En dehors du sport vous intéressez-vous<sup>ce</sup> qui se passe ailleurs hors du pays ?**

oui ( ) relativement ( ) Non ( )

**33) Pourquoi ?**

.....

**34) Dans vos relations avec les sportifs ne comptez vous que des lutteurs ?**

Oui ( ) Non ( )

**35) Cochez deux qualités nécessaires pour un lutteur**

Force ( ) Intelligence ( ) Vitesse ( ) Expérience ( ) Mystique ( ). Courage ( ).

**36) Parmi ces sports citez en quatre par ordre de préférence**

Football ( ) Basket ( ) Handball ( ) boxe ( ) Judo ( ) Karaté ( ) Natation ( ) Volley-ball ( )

Régate ( ) Hippisme ( ) Rugby ( ).

A..... B.....

C..... D.....

## QUESTIONNAIRE (2)

---

-  
Ce présent travail s'inscrit dans le cadre d'une étude Universitaire de recherche. Avec toute la discrétion requise, nous vous saurons gré de votre étroite collaboration afin de mieux servir le sport de notre pays.

---

-  
**Veuillez cocher vos réponses dans les cases correspondantes.**

### 1) Indiquez votre statut

Encadreur ( ) Praticant ( ) Amateur ( ) Spectateur ( )

### 2) Quel âge avez-vous ?

18-25 ans ( ) 26-30 ans ( ) 31-50 ans ( ) Plus de 50 ans ( )

### 3) Lieu d'origine ( précisez la ville et le quartier)

.....

### 4) Combien d'années y avez-vous vécu ?

Moins de 17 ans ( ) 17-25 ans ( ) 26-35 ans ( ) Plus de 35 ans ( )

### 5) Lieu de résidence actuelle (précisez le quartier)?

.....

### 6) Langue maternelle?

Wolof ( ) Sérère ( ) Pular ( ) Diola ( ) Soninké ( ) Mandingue ( ) Autre ( )

### 7) Autres langues parlées?

Wolof ( ) Sérère ( ) Pular ( ) Diola ( ) Soninké ( ) Mandingue ( ) Anglais ( ) Français ( )  
) Aueune ( ) Autre ( )

### 8) Niveau scolaire?

Non scolarisé ( ) Primaire ( ) Secondaire ( ) Universitaire ( )

### 9) Quel est votre métier de Formation?

Agriculteur ( ) Artisan ( ) Pécheur ( ) Mécanicien ( ) Ouvrier ( ) chauffeur ( ) Commerçant  
( ) Enseignant ( ) Technicien ( ) Administratif ( ) Menuisier ( ) Aucun ( ) Autre ( )

### 10) Quelle est votre situation professionnelle actuelle ?

Sans emploi ( ) Retraité ( ) paramilitaire ( ) En activité professionnelle ( )

**11) Quelle est votre profession actuelle ?**

Chauffeur ( ) Mécanicien ( ) Planton ( ) Artisan ( ) Ouvrier ( ) Employé ( ) Commerçant ( )  
Journalier ( ) Etudiant/Elève ( ) Agriculteur ( ) Pêcheur ( ) Fonctionnaire ( ) Menuisier ( )  
Autre ( ) Aucune ( ).

**12) Situation Familiale?**

Marié avec enfant ( ) Marié sans enfant ( ) Célibataire avec enfant ( ) Célibataire sans enfant ( )  
) Autre ( )

**13) Avez-vous déjà pratiqué la lutte ? si oui eela remonte à quand ?**

Non jamais ( ) a moins de 12 ans Entre 12-18 ans ( ) Entre 19-27 ans ( )

**14) Vous intéressez vous à quelle (s) forme (s) de lutte.**

Avec frappe ( ) ;sans frappe ( ) ;Lutte olympique (Gréco) ( )

**15 Pratiquez-vous toujours la lutte ?**

Non ( ) Irrégulièrement ( ) Régulièrement ( )

**16) Encouragerez-vous un proche à pratiquer la lutte ?**

Vivement ( ) .Exceptionnellement ( ) .Pas du tout ( )

**Pourquoi ?**.....

**17) Avez-vous des parents lutteurs ?**

Père ( ) Frère ( ) Cousin ( ) Aïeuls ( ) Aucun ( )

**18) Assistez-vous aux combats de lutte ?**

Très souvent ( ) Ocasionnellcment ( ) Jamais ( )

**19) Cochez trois émissions que vous suivez le plus à la télé, parmi eelles-ci ?**

«Sport de chez nous» ( ) Télé-sport ( ) Journal Télévisé ( ) Film ( ) Documentaire ( )  
Variétés musicales ( )

**20) Dans la semaine, vos entraînez-vous :**

Jamais ( ) Rarement ( ) 3 à4 fois ( ) 10 à 12 fois ( )

**21) Que faites vous surtout pendant vos heures de loisir ?**

Aller au cinéma ( ) Grand-place ( ) Lecture ( ) Assister aux manifestations récréatives ( )  
Ecouter de la musique ( ) Faire du thé ( ) Voir d'autres sports ( ) Aller à la plage ( ) Aller  
danser ( ).

**22) Dites vos plats préférés.**

.....

**23) Votre tenue de cérémonie préférés.**

.....  
**24) Avez-vous une vie associative ?**

Régulièrement ( ) Irrégulièrement ( ) Pas du tout ( )

**25 Quelle est la nature de votre (ou de vos) association(s) ?**

Culturelle ( ) Religieuse ( ) Politique ( ) Sportive ( ) Communautaire ( ) Autre ( )

**26) Pour vous la lutte est :**

Tradition ( ) Culture ( ) Sport ( ) Folklore

**27) Cochez deux qualités nécessaires pour un lutteur**

Force ( ) Intelligence ( ) Vitesse ( ) Expérience ( ) Mystique ( )

Courage ( )

**28) Parmi ces sports citez-en quatre par ordre de préférence.**

Football - Basket-ball - Handball - Lutte - Boxe - Judo - Karaté - Natation - Volley-ball - Régate -  
Hippisme - Rugby - Athlétisme.

A..... B.....

C..... D.....

## ANNEXE

### ENTRETIEN AVEC...

Cheikh Mbaba

---

**Présentation** : Né Oumar NGOM. Cheikh Mbaba est originaire de Dioubel à Lambay, précisément à Rew- Mao. Membre de l'écurie de Fass, il fut médaillé d'Argent aux championnats d'Afrique de lutte olympique de 1988, en Tunisie. Il est actuellement considéré comme le lieutenant de Tapha GUEYE, avec qui il partage la même écurie.

---

### Intérêt personnel pour la lutte...

#### 1) Comment êtes-vous arrivé dans la lutte ?

**C.MB** Cela remonte à mon enfance, lorsque j'allais souvent regarder des séances de lamb dans les M'babatts (il s'agissait surtout de la lutte avec frappe) Il m'arrivait de participer à des «duels» avec certain «petits copains», avec comme récompense 50f . Ensuite j'ai commencé à lutter dans les M'babatts, malgré les réticences de mes parents (mon père surtout). Ainsi, je profitais de toute occasion pour faire «un saut» dans un de ces mbapatts, afin de «me faire valoir»- notamment alors que je menais le bétail.

Dès mon arrivée à Dakar, en 1981, j'ai pu rencontrer au stade Iba. Mar DIOP, les Ambroise SARR, Catty, Pape DIOP, Double Less, qui m'influencèrent, surtout à débiter les entraînements de lutte olympique. Le début n'a pas été difficile pour moi, vu mes qualités naturelles de lutteur ; c'est pourquoi trois mois seulement après mon arrivée à Dakar, je fus sacré champion du Sénégal en lutte Olympique. Après mon arrivée à Dakar, je fus sacré champion du Sénégal en lutte Olympique. Dès ces premiers pas, j'ai voulu tout de suite intégrer le lamb, notamment la lutte avec frappe, mais Catty, en tant que Grand Frère me conseilla d'attendre encore un peu. Seulement, avec mon insistance, après deux mois d'attente uniquement, je puis commencer la lutte avec frappe ; d'abord dans les «3°combat».

#### 2) Votre intérêt personnel pour la lutte ?

**C.MB**-Vous savez, la lutte est très intéressante au Sénégal, elle peut beaucoup apporter au lutteur. Notamment les «connaissances», c'est à dire le capital social : et le soutien économique et moral. Car, elle nous permet, nous autres qui n'avons pas fait l'école, d'échapper au chômage et à toute sorte de vices.

## **II Impact socioculturel de la lutte dans la mentalité Sénégalaise.**

**Q3 Quelle appréciation faites-vous actuellement de la place de la lutte au Sénégal ?**

**Quelle image la lutte offre -elle à vos concitoyens ?**

**C.MB-** En réalité, au Sénégal, les gens ne respectent pas le lutteur qui est souvent mal vu. On le prend Généralement pour un «fou». En guise d'exemple : Les jeunes filles ont toujours le complexe de «sortir » avec un lutteur. Et pourtant, Dieu sait que le «Mbër» est plus intelligent que quiconque d'entre-eux. Car, il entreprend toute action avec beaucoup d'intelligence.

**Q4. Mais, ne pensez-vous pas que c'est votre comportement qui en est surtout la cause ?**

**-C.MB-** Comment ça ? Ah non ! Pas du tout ! les lutteurs se comportent toujours comme il faut, mais au niveau des entraîneurs de lutte comme au niveau du public, le problème est plutôt d'origine culturelle. Car si nous prenons le cas des lutteurs Sumo du Japon, lorsqu'on les rencontre dans la ville, on se prosterne devant eux ; ils sont très respectés, parce que les Japonais respectent leur culture. Or les Sénégalais, notamment ceux qui ont fréquenté l'école du blanc, sont de «grand complexés» à l'endroit de leur propre culture.

D'ailleurs la lutte n'est même pas enseignée dans vos écoles, cela signifie simplement qu'on refuse de lui restituer sa valeur éducative d'autrefois. En outre, à travers ces écoles, paraît-il, vous faites tout pour promouvoir tous les sports des «Toubabs», au détriment de notre propre sport qui est la lutte.

## **III Promotion sportive de la discipline...**

**Q5. Justement, vous avez parlé, de sports, est-ce que la lutte sénégalaise en est vraiment un?**

**C.MB-** Bien sûr que Oui ? Le lamb est un sport. Dans le passé, nos ancêtres le faisaient régulièrement de village en village à tour de rôle, par l'organisation de Mbapatt. C'était une activité saisonnière, telle la saison de football par exemple, qui coïncidait avec la période des récoltes. Elle se situait entre la fin des récoltes jusqu'aux prochaines pluies.

En effet, de nos jours, la lutte ne bénéficie pas d'une véritable promotion sportive de la part de nos responsables administratifs et politiques. C'est pourquoi elle tarde à intégrer les joutes sportives sur la scène internationale, aux jeux olympiques par exemple. Et pourtant le lamb est plus riche que la boxe par exemple, car en plus des coups de poings qu'elle emprunte à celle-ci, elle est aussi lutte au corps à corps rapproché.

**Q6. Mais n'est-elle pas dénaturée par ces coups de poing qu'elle emprunterait de la boxe?**

**C.MB** Ah non ! loin s'en faut ! le coup de poing n'intervient généralement que pour créer la faille chez l'adversaire, et entrer ainsi dans ses gardes pour le projeter. Et qui plus est, il enrichit le spectacle, car le public aime vraiment la bagarre. Mais il convient de rappeler que ce n'est point la modernité qui a créé le coup de poing, il a existé depuis des temps reculés, dans notre passé culturel. Cependant, il faut reconnaître que sans la frappe, d'autres races de lutteurs auraient trouvé le grand bonheur. Mais, tout compte fait, que voulez-vous.

Bref, pour me résumer, je dirais que la lutte est un sport à part entière, étant une activité physique où l'on cherche sans cesse à mieux faire, donc à travers le culte de la performance, avec une organisation interne très spécifique..

. Sur ces tons, nous allions nous quitter, mais à cet instant, **Cheikh Mbaba**, sur un air plaisant quand-même nous lança quelques flèches : «Toutes ces histoires, Boy ! nous comprenons Nous en avons déjà vu. Vous autres, vous ne venez chez nous que lorsque vous avez besoin de nous. Maintenant que je vous ai déversé mes connaissances, vous pouvez aller les exploiter...» (rire...)

FIN . Interview réalisée en Wolof.

## ANNEXE

Le 25-05-96 à Dakar

### ENTRETIEN AVEC...

Le Président du C.N.G

---

Médecin de Formation, Mr Alioune Sarr, est nommé à la tête du C.N.G de lutte depuis 1994, par le ministre de la Jeunesse et des sports, Monsieur Ousmane PAYE. Longtemps au service de la médecine du sport, avec à la charge, les équipes nationales du Sénégal. Docteur Alioune SARR s'est toujours intéressé à la lutte.

---

### I Intérêt Personnel pour la lutte...

**Q1 - Monsieur le Président, qu'est-ce qui est à l'origine de votre penchant pour la lutte ?**

**Dr.A.S.** - Je suis né à Fatick (Kaolaek) donc dans le milieu Sérère. Je suis de père Sérère et de mère Mandingue : donc vous voyez, j'appartiens à la fois à deux ethnies où la lutte occupe une place privilégiée. Et dès mon très jeune âge la lutte m'a toujours fasciné, et les rares fois - ça c'est des confidences - que j'ai eu maille à partir avec mon père, c'est parce que je m'étais échappé pour la lutte. Et je peux dire que depuis 1955, je suis la lutte de très près, mais en tant qu'amateur. Il a fallu, après avoir esquivé plusieurs demandes de participation à des fédérations et à des C.N.G. qu'en 1994 avec l'arrivée au Ministère de la Jeunesse et des Sports d'un de mes amis au lycée je sois sollicité pour occuper ce poste. Mais d'abord parce que j'aime la discipline, je l'ai toujours suivie de façon assez régulière ; notamment la lutte avec frappe et sans frappe, et dans une moindre mesure la lutte olympique. Qui plus est, Médecin de formation, spécialisé dans le sport; j'ai géré les équipes nationales du Sénégal, toutes disciplines confondues de 1975 à 1981. donc nous avons été à l'origine de la première association de Médecine du sport: Ce qui fait que de près ou de loin, nous avons été imprégné de ce qui touche le sport d'une manière générale. Mais la lutte, vraiment, c'est quelque chose qui me passionne ; car, certes, il faut s'ouvrir vers l'extérieur, connaître d'autres réalités, mais il est nécessaire avant tout de s'enraciner. Autrement dit, commençons d'abord par décomplexer ce qui nous appartient. Il est vrai que le colonisateur a tout fait pour réussir à nous ôter ce qui nous appartenait en le minimisant. Sur le plan de la culture c'était une meilleure façon de nous posséder.

Il est grand temps que nous ayons des bases solides pour aller loin. Et comme les Wolofs le disent « ku wacc sa and, and boo dem fek fa boroom » (quiconque quitte son propre trône, ne sera

accueilli nulle part ailleurs). Nous ne pouvons redevenir ce que nous sommes, c'est à dire garder notre âme que si nous croyons d'abord à nos origines. Or croire à nos origines c'est croire à la lutte et aux autres sports traditionnels.

**Q2 - Est-ce que vous avez eu vous-même à pratiquer la lutte ?**

**Dr. A.S.** - J'ai eu à pratiquer, mais en cachette. Vous savez, l'organisation de notre société était telle que n'importe qui ne pouvait lutter. Mais déjà, au lycée on organisait souvent des soirées de lutte alors qu'on vivait à l'internat. Je me souviens, une fois, lorsque Mamadou DIOP Decroix. (actuel responsable politique) avait fini de faire le vide autour de lui, on était venu me chercher et j'ai eu à le terrasser.

**Q3 - Mais d'où venait cette spécification de la lutte à une catégorie sociale ?**

**Dr.A.S** Je crois que cela date de très longtemps, aux origines du Sénégal qui, contrairement à ce que pensent certains, était doté d'une organisation sociale stratifiée et très rigoureusement hiérarchisée. Ce qui lui valait toute sa stabilité et sa longévité. Par delà le Sénégal, il faut dire que la cellule africaine était très bien structurée. Pour ce qui me concerne, du côté de ma mère j'étais issu d'une famille de marabouts et de chefs de village, et du côté de mon père j'appartenais à une famille de Djaraf. Or ces familles, par la grâce de Dieu, ne devais s'adonner à certaines pratiques en public, dont la lutte. Cependant retenez que ce qui était valable dans mon village ne l'était pas toujours partout ailleurs au Sénégal. En guise d'exemple, aujourd'hui Falang Abdourahmane NDIAYE qui était un grand champion de lutte, est pourtant élu chef dans son village.

## **II Impact Socioculturel...**

**Q3 - Monsieur le président, l'intégration au milieu de la lutte aura-t-elle été facile pour vous, en tant qu'intellectuel?**

**Dr.A.S.** Je l'ai intégré trop facilement même. N'empêche, dans mon entourage on s'étonnait beaucoup de me voir opter plutôt pour la lutte: «qu'allez-vous faire dans ce milieu», me disaient mes amis. Mais, quand à moi, je n'ai jamais trouvé que ce milieu était inférieur, n'ayant jamais eu de complexes à cet égard.

**Q5 - Mais, à quoi est dû ce complexe?**

**Dr.A.S.** - Cela est dû surtout à tout notre environnement socioculturel. Il y a encore un proverbe Wolof qui dit que : «Lu jigeen seyëdi seyëdi, mënë jur dof wala Mbër» (rien n'est plus facile que de mettre au monde un fou ou un lutteur fut-on mauvaise épouse). Et voilà le vrai paradoxe de ce que nous sommes. Nous sommes prêts tous les dimanches à aller au stade, dépenser tout ce que nous avons pour voir un combat de lutte, mais jamais prêts à descendre dans l'arène. Il y a là un problème fondamental que moi président du C.N.G, je ne saurais résoudre seul, mais je crois, ça

devait être un sujet de réflexion. Tenez-vous bien, moi par exemple je suis le président du CG<sup>\*</sup> de lutte, mais j'avoue à l'heure actuelle que je serais très réticent à voir mon fils descendre dans l'arène. Cela me dépasse, c'est culturel. C'est peut-être dû à mon héritage socioculturel dont je vous parlais tantôt. Donc bien que je vous ai dit que je ne suis pas complexé, il faut reconnaître que quelque part, j'ai un blocage. Ce blocage est généralisé dans notre pays, et avec l'arrivée de la colonisation on n'a fait que minimiser nos valeurs traditionnelles. Regardez ce qui se passe dans la région de Dakar, pourtant on y comptait beaucoup de champions de lutte ; mais aujourd'hui avec le développement de la pêche et de l'instruction, on n'y retrouve plus presque aucun champion vraiment de souche.

### III Promotion Sportive.;

#### Q 6 - Parallèlement à ce phénomène, y a-t-il une politique sportive adéquate de l'Etat ?

Dr.A.S. - Je pense que le constat est là. Seulement, la politique telle qu'elle fonctionne est un mystère pour moi. Sinon en tant que mode de gestion de la cité, elle est l'affaire de tout le monde, je ne saurais donc m'en détourner. En effet les décisions politiques, c'est une autre réalité. n'empêche le constat est là. un champion du monde de lutte a moins d'impact que l'équipe nationale de Football championne d'Afrique. Quand bien même ils ont la même particularité, celle de défendre l'honneur de la patrie. Je ne fais pas d'analyse. En tout cas, je constate que quelque part, peut-être dans le subconscient de nos décideurs, il y a un pas à faire encore. Qui doit le faire ? Est-ce les décideurs, ou les formateurs d'E.P.S. que vous êtes ? Vous, les professeurs d'éducation physique, n'avez-vous pas une responsabilité là-dans ? c'est encore un sujet de réflexion. on ne peut pas tout de suite trancher. Faudrait-il revenir à nous-mêmes par nos valeurs traditionnelles pour éviter moralement une certaine politique de la main tendue ? En tout cas moi c'est ma conviction.

#### Q7 Et la Formation des cadres ?

Dr.A.S; Vous savez, depuis que nous sommes à la tête du C.N.G., nous oeuvrons en ce sens. Faites le constat, autrefois c'était plutôt folklorique, une certaine catégorie sociale se cachait lorsqu'elle y allait. Maintenant tout le monde y va, même les intellectuels, sans se cacher, qui en chemise, qui en cravate, etc... C'est quelque chose de gagner. Il faut parvenir aujourd'hui à donner à la lutte les moyens de sa promotion ; donner aux lutteurs le cadre idéal pour qu'ils ne soient plus des complexés vis à vis des autres sportifs. Il nous faut pousser les décideurs à mieux nous considérer, en commençant nous-mêmes à agir dans le bon sens. Car, le constat est là, la lutte n'est pas au même pied d'égalité que le football ou le basket- ball, par exemple.

#### Q8 - Et le cadre infrastructurel...?

\* erratum: lire C.N.G

**Dr.A.S.** **Y**a beaucoup à faire, il faut que la lutte retrouve un cadre naturel d'évolution. Il faut rendre fonctionnelles les arènes en place, ou en créer d'autres. Mais toujours pour cela, il faut que tous les optionnaires de lutte que votre institut (I.N.S.E.P.S Ndlr) forme, puissent retourner à la lutte.. C'est vrai il faudrait aussi que la lutte puisse les «intéresser», d'une certaine manière. La lutte doit donc parvenir à nourrir son homme. C'est pourquoi, ma conviction est que il faut révaloriser, en donnant à la lutte des structures adéquates. aujourd'hui, les autres sports sont en train de mourir à petit feu, la lutte quant à elle, bénéficie de l'engouement populaire ; il faut en profiter. C'est dire ainsi, la moderniser afin de la faire mieux accepter par la génération actuelle. Mais il faut la moderniser tout en lui préservant son cachet culturel qui fait, et son charme et son authenticité.

#### **Q9 - La lutte Sénégalaise est-elle un sport ?**

**Dr.A.S.** : Evidemment que oui. Dire que la lutte n'est pas un sport, ce serait méconnaître pourquoi on luttait. On a toujours lutté au Sénégal, et c'était un cadre où le jeune exprimait et son intelligence et sa puissance physique. Et le sport, c'est quoi ? c'est l'amélioration des qualités humaines d'un individu à travers son corps. D'ailleurs, les latins disaient «*men sanū in corpore sano*» (un esprit sain dans un corps sain.) Le lutteur est un athlète ; seulement il y a une différence entre le lutteur urbain et le lutteur villageois. Le premier s'entraîne de plus en plus régulièrement. Donc les qualités naturelles ne suffisent plus, et il faut dire que l'artisan est en train de devenir meilleur que l'artiste. Il faut donc que l'artisan travaille davantage, et de façon rationnelle pour atteindre un certain niveau. L'avantage de la lutte c'est d'être à la fois sport et manifestation culturelle. Maintenant il faudrait bien que l'on s'entende sur la définition à donner au terme de sport. Elle est très variable.

#### **Q10 - Quels sont principaux obstacles aux quels vous heurtez, pour redresser la lutte ?**

**Dr.A.S.** - D'abord la nature humaine. J'entends par là que nous sommes dans un milieu très disparate où l'on trouve plusieurs couches de la société, à des niveaux de raisonnement très différents. Ce qui pose déjà problème. Le second obstacle, c'est les moyens financiers, une discipline sportive coûte. Ensuite il y a les ressources humaines pures ; C'est à dire trouver assez d'hommes dévoués à la cause sportives et uniquement à la cause sportive.

#### **Q11 - Et les lutteurs dans tout cela, ne sont-ils pas écartés?**

**Dr.A.S.** Pas du tout. Seulement toute structure pour qu'elle progresse doit s'organiser. Et le président SENGHIOR disait: sans méthode et organisation on ne peut pas progresser. Les lutteurs, leur tâche actuelle c'est de lutter, bien que nous les consultons à chaque fois que c'est nécessaire. A chacun son rôle, et tout ira alors très bien. En somme il faut que chacun se sente très bien là où il est, et qu'il s'occupe de sa tâche honnêtement. Sans envier le travail des autres.



Photo 1



Photo 2



Photo 3

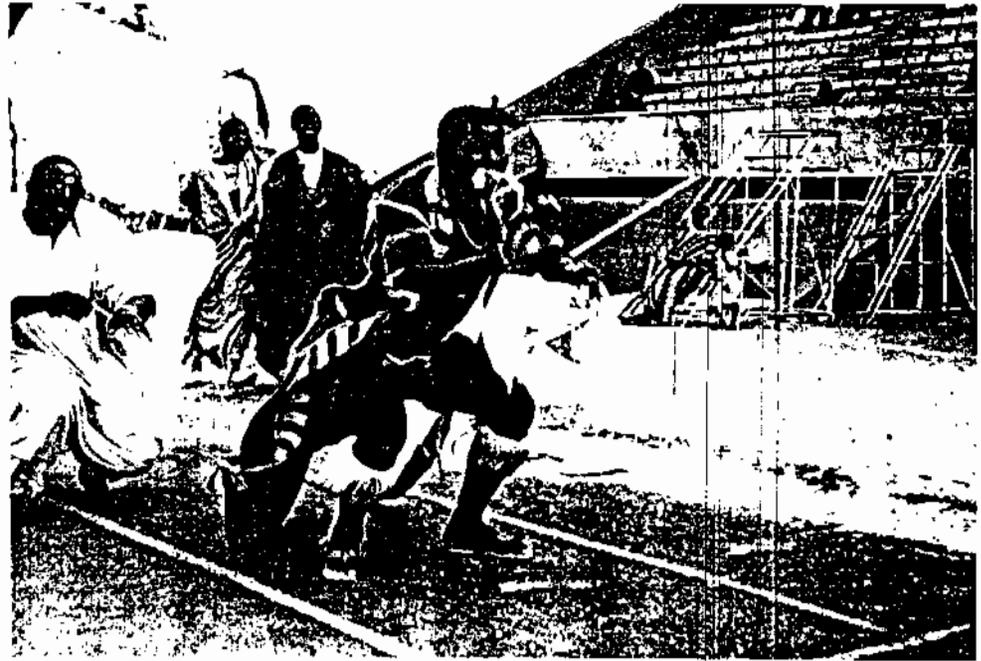


Photo 4

## ANNEXE

### ENTRETIEN AVEC...

LE D.T.N.

---

.Cheikh. Tidiane NDOUR est le directeur technique national actuel de la lutte au Sénégal en même temps, il est professeur de lutte à L'INSEPS. Originaire de la Région de Fatick, il aurait grandi entre Thiès, Dakar et Casamance, nous confie-t-il.

---

#### **I Intérêt Personnel pour la lutte..;**

##### **Q1- Qu'est ce qui vous a amené à vous orienter à la lutte ?**

C.T.ND - A mon entrée à l'INSEPS, et en cours de Formation je devais faire un choix. Mais un choix est toujours lié à plusieurs critères. J'ai eu quelque réticences au départ, car j'ai été d'abord tenté par la gymnastique. Seulement après une réflexion plus approfondie, vu le manque de cadres ou de techniciens sportif, j'ai opté pour la lutte. J'ai trouvé grave que cette discipline sportive déclarée sport national soit aussi dépourvue au niveau de l'encadrement technique attitré, d'autant plus qu'encore, elle demeure l'activité sportive la plus pratiquée à l'intérieur du Sénégal. Par ailleurs, il faut dire, ce qui m'a surtout influencé pour la lutte c'est l'appréciation socioculturelle que j'en ai toujours eue : une image de vigueur, de courage et de vitalité.

##### **Q2 - Vous Voulez parler de votre culture Sérère ?**

C.T.ND. - En fait, vous savez, je n'ai pas grandi en milieu Sérère. d'ailleurs j'ai peu fréquenté la ville d'origine de mes parents qui est Fatick. J'ai grandi entre Dakar et Ziguinchor, c'est pourquoi durant mon enfance j'ai pas eu l'occasion de voir souvent des séances de lutte, sauf à la Télé et à la Radio. Cependant, la lutte a toujours gardé au sein de ma Famille une image positive

##### **Q3 - Aujourd'hui comment pourrait-on situer votre motivation professionnelle?**

C.T.ND.- Je suis toujours aussi enthousiaste qu'au début, seulement je n'ignore point que c'est un milieu difficile tant du point de vue de la mentalité qui y règne (hostilité au changement et à la modernité) que du point de vue simplement structural, par le manque de cadres professionnels s'investissant vraiment avec beaucoup de bonne volonté et de courage.

#### **II Promotion sportive...**

##### **Q4 - La lutte Sénégalaise, est-elle un sport, au vrai sens du terme selon vous?**

**C.T.ND.** Si l'on part de la définition habituellement admise du sport qui valorise le critère de l'institutionnalisation du sport, donc de son internationalisation, il y a deux approches possibles de la lutte traditionnelle sénégalaise. Pour la lutte traditionnelle avec Frappe, c'est une lutte limitée au Sénégal, il n'y a pas de calendrier régulier, les combats sont montés sur la base de leur seule potentialité à mobiliser les spectateurs. Donc ce qu'il faudrait retenir ici, c'est qu'elle relève plutôt du spectacle sportif que du sport en lui-même. La lutte sans Frappe quant à elle a fait l'objet d'une codification, c'est peut-être un cas intéressant parce que c'est une lutte qui engage toutes les valeurs socioculturelles du milieu dont elle est issue. Ce qui explique sa diversité suivant les ethnies et les groupes ethnolinguistiques. La C.O.N.F.E.J.E.S. a donc jugé nécessaire d'uniformiser ces formes de lutte pratiquées, d'une manière ou d'une autre, partout en Afrique. Le résultat a donné un style unifié appelé lutte africaine. Le règlement sportif qui l'a codifié a fait l'objet d'un document de travail pour la Confédération Africaine de lutte et est reconnu par la FILA (Fédération Internationale de Lutttes Associées)

**Q5 - Peut-on alors parler de lutte Sénégalaise, au singulier?**

**C.T.ND.** - Je ne pense pas. La lutte sénégalaise est un non sens, lorsqu'elle signifie une réalité uniforme. Il existe plusieurs formes de lutttes, donc toute vision unilatérale serait réductrice.

**Q6 - Monsieur le D.T.N, Pouvons-nous connaître les principaux problèmes auxquels se heurte la lutte Sénégalaise, en tant que sport moderne?**

**C.T.ND.** Vous savez que le contexte mondial moderne, et tel qu'il se présente aujourd'hui d'une manière générale, voudrait nécessairement que la lutte pour peu qu'elle se destine à la consommation sportive ou culturelle, subisse de profondes mutations. En un mot qu'elle soit modernisée. seulement, comme pour tout processus de changement, des privilèges sont menacés, ce qui crée forcément des hostilités et des éléments de blocage Par exemple, vous voulez organiser un combat de lutte, dans une arène à peine pouvant contenir cinq cent (500) places; mais malgré tous les frais auxquels vous serez soumis, il vous serait très difficile de rentabiliser le spectacle, vue l'existence de nombreux spectateurs a priori privilégiés. Un privilège qui ne leur revient que du fait de leur ancienneté. C'est une croyance malheureusement cautionnée, qui gêne la commercialisation puis la promotion de la discipline. Cette hostilité est également très dépendante de l'analphabétisme des cadres «auto-proclamés». Par exemple certains d'entre eux n'admettent point qu'on entre dans une arène pour prendre des notes sur une feuille. Parce que c'est pour les écarter, prétendent-ils. Ce sont ces formes d'inertie qu'il faudrait dépasser.

### III Impact socioculturel de la lutte dans la mentalité sénégalaise.

**Q7 - Monsieur le D.T.N, ne pensez-vous pas que la lutte, reste tout de même une pratique dévalorisée par les sénégalais eux-mêmes ; notamment les urbains?**

C.T.ND. C'est absolument vrai . Mais regardez ce qui se passe au Japon, il sont très fiers de leur Sumo et de leur Judo. Certes, il n'y a aucune commune mesure entre l'économie japonaise et la notre, mais il faut le dire nous sommes vraiment victimes de la colonisation. Et il y a quelqu'un qui disait qu'à côté de la colonisation économique, il y a une colonisation corporelle. C'est normal, vous pouvez le constater de vous-même ; une nouvelle orientation économique vous impose toujours de nouveaux comportements, depuis l'habillement jusqu'à la manière de parler, en passant par les différentes activités convoitées. En somme, en vous imposant une manière d'habiter votre corps, le colonisateur vous éloigne tout aussi de votre culture et de vos pratiques traditionnelles. La preuve, avant la colonisation, toutes les activités traditionnelles pré-sportives bénéficiaient d'un engouement populaire extraordinaire. Mais maintenant, si les sénégalais sentent en général, qu'ils se dévalorisent en luttant, c'est vraiment désolant.

**Q8 Mais dans tout ça, la Politique sportive de l'Etat a-t-elle joué son rôle?**

C.T.ND.,<sup>V'</sup> qui ne sont pas convaincus de la promotion de nos pratiques traditionnelles. Ils sont tout aussi victimes que la majorité des Sénégalais, d'un certain nombre de complexes culturels, vraiment dévalorisant.

### IV Perspective - Analyse...

**Q9- Maintenant, comment voyez-vous l'avenir de la lutte sénégalaise ?**

C.T.ND. - A mon avis, pour qu'elle puisse vraiment sortir de l'ornière, il faut au préalable qu'il existe une volonté politique réelle à son endroit. Le courage et le bénévolat d'une certaine minorité ne suffit plus, pour faire survivre la lutte. Regardez aujourd'hui, même le Taïkwondo qui vient d'arriver au Sénégal, a pu s'imposer au plan olympique. Alors que la lutte africaine par exemple, n'a même pas été choisie comme discipline de démonstration lors des Jeux africains de Harare (1995).

**Q10- La pratique de la lutte n'est pas très bien diffusée à travers toutes les couches sociales.Est-ce lié à une absence de démocratisation ou Non ?**

C.T.ND. Je ne sais pas, ce que vous entendez par «démocratisation», mais il n'en demeure pas moins que la discipline est là. Ceux qui aiment et qui vivent avec, la pratique régulièrement, par contre ceux qui n'en sont pas ne s'en prendront qu'à eux-mêmes. Malheureusement, le constat est

V' ceux qui déclinent sont en general des gens... (L 16)

aussi là, ceux qui aiment vraiment, constituent en général la couche défavorisée de la population. Je ne voudrais pas faire d'analyse. Pourquoi les autres couches de la population, auraient-elles du gêne à la pratiquer; ça, je pense que c'est une bonne question qu'il faudra poser.

## FIN

L'entretien a eu lieu à L'I.N.S.E.P.S. au bureau du D.T.N..

---

## ANNEXE

ENTRETIEN AVEC...

Dakar le 29 Mai 1996

Mbaye GUEYE

Lieu : Fass.

### I) Intérêts personnel...

**Q1 - Mbaye, vous avez été un grand champion, pouvez-vous nous parler de votre itinéraire personnel et des avantages tirés de la lutte ?**

**MB.G** - Les avantages sont nombreux : il y a le «capital social» à travers la popularité dont je bénéficie et qui m'a valu beaucoup de relations humaines. Cela est très important pour nous autres, l'homme est le remède de l'homme. Egalement il y a la renommée qui est très capitale pour toute personne qui se destine au grand public, c'est pourquoi il faut toujours la soigner. Aussi, il m'a été donné l'occasion à maintes reprises de représenter ma patrie (lutte Olympique) : ce qui est un grand honneur pour tout citoyen. Donc tout n'est pas rose mais Al Hamdoulilah. (Dieu merci).

Quand à ma venue à la lutte, il faut dire que c'est de manière fort naturelle. mon père était lutteur et il nous a toujours émerveillé. Mais lorsque moi j'entrais dans le «damb» c'était davantage pour démentir des préjugés . En effet beaucoup disaient que Fass était un quartier de bandits. Alors moi j'avais pris la décision de démontrer le contraire.

### II Promotion sportive...

**Q2 - Comment voyez-vous actuellement l'évolution du «damb»?**

**MB.G** Par rapport à cette question, avouons qu'il n'y a vraiment pas grand changement. Et là-dessus, les gens se méprennent, à vrai dire. Peut-être que les promoteurs d'aujourd'hui sont plus riches que ceux d'autrefois ; mais les lutteurs d'aujourd'hui ne sont pas plus riches que leurs

devanciers. Aujourd'hui ils perçoivent des cachets de cinq à sept millions; mais par rapport au contexte actuel, y a-t-il réellement évolution. J'ai été le premier à percevoir un cachet de deux millions cinq cent dans le lamb, et je ne suis pas sûr qu'ils valent aujourd'hui moins que ce que perçoivent les ténors actuels. Car n'oublions pas la dévaluation, l'inflation économique etc... Je ne dis pas cela pour me conforter dans un passé supposé glorieux, mais mon avis est que la lutte devrait dépasser aujourd'hui le stade actuel, si vraiment on veut parler d'évolution. Normalement, dit-on, les jeunes doivent être plus éveillés que les anciens mais moi je trouve qu'il ne l'on pas prouvé. Autrefois on s'organisait pour défendre ensemble nos intérêts. Mais les lutteurs d'aujourd'hui sont de grands capitalistes, tout ce qui les préoccupe c'est l'argent ; chacun pour soi dieu pour tous.

### **Q3 - Pensez-vous que le lamb bénéficie d'une image positive auprès des sénégalais?**

**MB.G.** - C'est ce que je vous disais tantôt, il n'y a pas d'avancement réel dans le «lamb», surtout chez les lutteur. C'est que, en fait, il n'existe pas encore une volonté politique réelle en direction de la lutte. Le lutteur est simplement utilisé jusqu'à la fin de sa carrière, et il est jeté dans les «poubelles» comme un vieux objet hors d'usage. Alors à quoi bon être un ancien sportif, avoir défendu pendant longtemps les honneurs de la patrie, avoir fait le bonheur de plus d'un citoyen ? On ne vous associe plus à ce que vous maîtriser mieux que quiconque. Voilà ce qui détériore l'image de la lutte. Combien d'anciens lutteurs vous voyez aujourd'hui mendier ou errer dans les rues ? On ne saurait. Est-ce normal ? Je vous pose la question, à vous autres qui prétendez définir la science. Et pourtant, par delà même le cadre sportif, vous avez eu à contribuer au développement de la nation. Les autorités vous ont toujours sollicité pour apparaître dans leurs meeting, ou enrichir le décor de leurs assemblées politiques ; mais maintenant vous n'êtes qu'un ancien «Mbër», on n'a plus besoin de vous. Je prend en exemple, le cas des Double Less, Pape DIOP, Robert etc... Aujourd'hui qu'est ce qu'ils sont devenus. Or l'Etat doit préserver, les anciens champions, car ils sont l'image ou le symbole de la réussite de leur discipline. Mais il faut l'avouer, aujourd'hui si vous regardez la fin de carrière d'un lutteur, vous ne serez jamais prêts à laisser votre enfant faire de la lutte. C'est le cas d'un collègue, qui est malheureusement décédé-que dieu aie son âme - ; mais avant de mourir, il mendiait. L'Etat devait par exemple aider ces cas pareils. On le fait pour des parlementaires, des politiciens ; alors pourquoi pas aux autres citoyens qui ont rendu service à la nation.

### **Q4 - Que pensez-vous du rôle de l'école dans la promotion de la lutte à base ?**

**MB.G.** Nous avons été interpellés au Ministère de la Jeunesse et des Sports, au temps de Landing SANE, pour faire un document au sujet de la lutte ; c'était Robert DIOUF et moi. Mais depuis, les documents dorment dans les tiroirs. Il était question d'intégrer la lutte à l'école, comme les autres sports ; mais hélas ! la volonté politique n'a pas suivi. Or tout dépend des autorités, c'est eux qui

décident. Qui plus est c'était la meilleure occasion pour revaloriser la discipline, afin qu'elle soit considérée, non plus comme sport de bandits, mais plutôt comme discipline sportive positive et d'une très grande richesse culturelle.

Cependant nous pensons, nous les anciens lutteurs que tout cela sera un jour dépassé ; car nous nous sommes organisés en une association dénommée le «club des managers-anciens lutteurs.» Nous avons notre vision du «lamb», et nous voudrions donner au «Mbër» sa vraie place et son rôle dans celui-ci.

**Q5 - Beaucoup de personnes pensent que la solution au problème doit venir des lutteurs.**

**Qu'en pensez-vous ? Les lutteurs sont-ils assez riches pour bien s'organiser ?**

**MB.G.** Je commencerais par la dernière question. En effet, les lutteurs ne sont pas très riches contrairement à ce qu'on peut penser. Il y a trop de gens qui vivent sur le dos du lutteur : des parasites en quelque sorte. Cette atmosphère doit être révolue, et c'est notre ambition au sein de notre association. Nous voudrions réduire le staff du lutteur au strict - minimum, selon un schéma vraiment moderne. Je suis d'accord avec vous, la clef du problème doit venir des lutteurs eux-mêmes ; mais ceux qui le disent souvent ne le disent pas de bonne foi. Seulement ils avancent ce propos pour fustiger la personnalité du lutteur. Aujourd'hui c'est bien tous ces discours, mais le problème est général, les lutteurs sont vus à l'image de la discipline ; C'est à dire de son niveau d'évolution. Mais la mauvaise foi c'est de ne considérer que l'autre sens : l'évolution actuelle de la lutte est à l'image des lutteurs. A vrai dire, tous les deux ne sont pas faux, mais il faut savoir situer les responsabilités. Nous devons nous poser beaucoup de questions, Car si la lutte est vraiment notre sport national, pourquoi ne bénéficie t-elle pas de l'appui des mécènes, de subventions de la part de l'état à l'instar des autres disciplines. Des mécènes il en existe au Sénégal ; cependant ne me parlez pas de ces quelques «promoteurs» prétendus bienfaiteurs de lams».en réalité, ceux-ci n'y vont que pour leurs propres poches.

**Q6 - Existe-t-il une formation de base au niveau des lutteurs ?**

**MB.G.** Pas du tout. Et c'est notre préoccupation , mais les gens nous font la guerre. Parce que y-en a beaucoup que «l'éveil» du lutteur dérangerait. Ils ne voudraient pas perdre leurs privilèges ; c'est le cas des managers traditionnels qui veulent emprisonner le lutteur dans un cadre très restreint qui les arrange. Or nous, ce qui nous intéresse surtout c'est réformer la lutte à travers d'abord une véritable formation à la base. Car c'est inadmissible qu'on puisse commencer un sport à un âge très tardif pour prétendre à la performanec ; et pourtant c'est ce qui existe dans la lutte. de nos jours, la plupart ceux qui y arrivent étant déjà adultes ne sont intéressés que par l'argent qu'ils pourront y amasser : alors que pour former de véritables amoureux de la discipline, il faudrait commencer dès le âge.

### **III Impact socioculturel...**

**Q7 - Pour vous, la colonisation n'a t-elle pas été à l'origine de la dépréciation de notre «sport national»?**

MB.G. Mais bien sûr! Elle est la cause fondamentale. En apportant ses propres sports le «Toubab» voulait tuer notre «africanité». Malheureusement il a réussi à sa tâche, la plupart d'entre nous ont le complexe de nos sports traditionnels. D'ailleurs, j'entends même dire que la lutte n'est pas un sport. Et le plus souvent, c'est vous les intellectuels, puisque vous ne maîtriser vraiment pas votre «histoire authentique». Pourquoi la lutte Olympique serait considérée en tant que sport, alors que la lutte sénégalaise n'est pas reconnue comme tel ? Voyez par exemple le Sumo japonais comment il est en train de s'imposer à travers le monde. C'est qu'en Afrique, plus particulièrement au Sénégal, il n'y a pas une volonté politique . réelle, allant dans le sens «d'africaniser» les pratiques sportives. Il faut que nous soyons fiers de nous-mêmes. à travers nos pratiques. Les Français ont leur boxe Française, les américains leur base-ball, les Japonais leur Sumo, ainsi de suite. Alors pourquoi nous refuserons de valoriser notre sport national qui se trouve être la lutte. Mais tout cela est voulu par le colonisateur «toubab» qui a toujours eherché qu'on l'imite, qu'on se comporte comme lui ; et ça à marcher. Ce qui est grave c'est qu'on n'oublie notre propre culture. Je vais te donner un exemple : à ehaque fois que je m'habille comme un blanc, supposons en costume, je suis obligé de marcher comme un blanc, de me comporter comme lui. bref, de faire le «gentleman» quoi. Voilà comment le blanc a tué progressivement en nous le rituel africain, avec ses pratiques sportives d'un autre genre. Autrefois, la lutte était un sport dans la mesure où il existait de véritables compétitions régies pas des règlements connus de tous. Et qui plus est , lorsqu'un roi se déplaçait pour une visite de courtoisie chez un autre roi, il amenait avec lui ses propres lutteurs pour confronter ceux de l'autre roi. Donc ce n'est pas aujourd'hui que les africains ont connu la défense de la patrie à travers le sport. Et encore, le fair-play dont parlent les «toubabs» était très respecté, parce que les lutteur, malgré la hargne de vaincre pour honorer leur roi, se vouaient un très grand respect mutuel.

**Q8 - Que pensez-vous de l'organisation actuelle du «lamb»**

MB.G. On tâtonne beaucoup, sous le prétexte de moderniser. Nous ne sommes pas contre la modernisation, mais il faut eonserver les traditions. Pour cela il faut assoeier les anciens, ils

doivent avoir leur mot à dire. On a maintes fois fait appel à nous, mais c'était uniquement pour utiliser nos connaissances. Aucun ancien lutteur n'a un rôle pratique dans le C.N.G, c'est pas normal. Nous ne sommes là que comme des meubles, ils ne nous donnent pas des postes où l'on est capables d'agir et de démontrer notre compétence.

FIN-

L'interview s'est tenue en Wolof.

## ANNEXE

ENTRETIEN AVEC...

Dakar le 31 Mai 1996

Moustapha GUEYE

Lieu : Arène Emile BADIANE

---

Agé de trente quatre ans (34), Moustapha GUEYE a hérité de son grand frère Mbaye, le titre de «tigre de Fass». Surnom que lui vaut, autant qu'à son frère, son courage et sa hargne dans l'arène, qu'il a déjà marquée au prix de 26 combats avec seulement 3 défaites.

---

### I) Intérêts Personnel pour la lutte

**Q1 - «Mbër»,\* pouvez-vous vous dire ce qui vous a surtout motivé pour la lutte ?**

M.G - Bon, d'abord il faut dire que je suis né dans une famille de lutteurs ; mon frère aîné était un grand champion (il s'agit de Mbaye «le tigre de Fass»). Donc j'avais plus de chance de faire de la lutte qu'autre chose ; parce que je suis resté jusqu'à l'âge de vingt ans pour m'investir sérieusement dans la lutte. Mais surtout aussi grâce à l'encouragement de mon entourage, en particulier mes frères, qui ne doutait plus de mes qualités.

### II Promotiou sportive...

**Q2 - Pensez-vous que la lutte bénéficie d'une véritable promotion sportive?**

Vous savez autant que moi ce qui se passe dans ce pays, les autorités minimisent beaucoup la lutte. Aujourd'hui toutes les pratiques sportives sont enseignées à l'école, sauf la lutte, du moins la lutte sénégalaise. Tu peux prendre les «profs de gym» je crois que vous en faites partie -, ils enseignent n'importe quoi à nos jeunes frères, à nos enfants, mais jamais ce qui nous appartient, ce qu'on a vraiment sucer avec le lait maternel: nos «traditions». Et pourtant, la lutte est notre sport national. On ne fait rien pour la faire découvrir aux enfants afin qu'ils puissent mieux

\* SURNOM familial pour désigner notre champion.

l'apprécier et la pratiquer. Les décideurs devraient s'atteler à moderniser la lutte sénégalaise , pour l'actualiser et la promouvoir d'avantage ; car c'est notre fierté, et c'est à nous qu'il revient le devoir de l'embellir et de «chanter ses louanges». Aujourd'hui la lutte est la discipline la plus populaire au Sénégal, mais hélas c'est elle qu'on respecte le moins. Tenez-vous bien, moi par exemple j'ai eu un combat qui a fait l'objet d'un film-documentaire réalisé par les hommes de «Canal plus». Ces derniers ont séjourné pendant un mois et demi dans notre pays, logés dans un hôtel bien huppé, avec tout ce qu'il y a là, comme frais. Ils ont fait le reportage de tous mes préparatifs- moyennant des briques, bien entendu!- ainsi que le combat et tout ce qui en a suivi ou précédé. Mais dites moi, vous qui apprenez bien des choses, le Toubab a-t-il jamais investi son argent dans le vide. Mais non! c'est parce qu'il y a là quelque chose d'intéressant, quelque chose de riche, qui l'attire et l'émerveille. Ils y ont investi des millions parce qu'ils sont sûrs d'en récolter davantage. Donc vraiment, je lance un appel à toutes les autorités pour qu'elles aident la lutte à mieux se promouvoir, et même à se vendre sur le plan international.

**Q3 - Mais «Mbër», ne pensez-vous pas aussi que les lutteurs devraient parvenir à s'imposer un style vraiment positif, pour enfin forcer la main aux autres ?**

M.G. Je suis d'accord avec vous. Moi, je pense que l'objet de tout sport c'est avant tout d'éduquer l'individu. C'est vrai que la lutte est un sport un peu brutal, c'est pas du tout tolérable pour une maman de voir à la télé son fils échanger des coups de poing. Mais vous savez la boxe est encore plus dure avec ses douze «Round»; mais tout dépend des acteurs, ils doivent apprendre à forcer le respect. grâce à leurs comportements de tous les jours. Par exemple, moi je veille toujours à soigner mon attitude vis à vis de mon public, car que je le veuille ou non, je suis un modèle pour beaucoup de jeune gens. Donc dans la rue, à travers les média, partout, je dois véhiculer un message éducatif, une image positive de ce que je fais . Ainsi, je n'accepterai jamais de porter, en dehors du «boulot» des tenues déchiquetées ou bien en lambeau. Non non! Tapha GUEYE ne doit pas dévaloriser son «gagne-pain».Mais combien de jeunes enfants ne voudrais devenir un Tapha GUEYE? Ils sont bien nombreux, seulement il faut leur baliser le chemin.

**Q4- Et le plus souvent, ces enfants n'ont pas accès aux combats, parce que les billets sont chers ; qu'en pensez-vous ?**

M.G. - Comme je vous l'ai dit tantôt, tout ça n'est que question d'organisation. S'il y avait des écoles de lutte par exemple, on aurait fait comme au Football en invitant à chaque combat des écoles de lutte. Ainsi, elles pourront faire des démonstrations et suivre les différents combats. Alors les enfants se familiariseront avec tout le rituel et le cérémonial qui accompagnent la lutte sénégalaise. Et en ce moment là, les enfants amèneront leurs parents à militer pour la lutte, de par leur attachement à la discipline, cependant, tout compte fait, il faudrait que le C.N.G. oblige les

promoteurs à créer des billets pour enfant, car les enfants sont l'avenir ; donc toute promotion doit commencer par eux.

**Q5 - Que pensez-vous de l'organisation au niveau des lutteurs ?**

**M.G.** Elle est encore trop archaïque, d'une manière générale, je le reconnais. En réalité, la lutte sénégalaise draine aujourd'hui une pactole Financière très importante, de telle sorte qu'on a tout à faire pour la moderniser. En tout cas, moi en ce qui me concerne j'ai mon staff au complet: deux managers, sportif et commercial; un avocat, des conseillers etc... Je n'ai jamais fait un combat sans pour autant m'intéresser des différents sponsors présents durant le combat. Ce qui est sûr, cela n'existe pas chez les autres lutteurs, c'est pas normal. En général on ne connaît qu'un seul type de manager, celui qui négocie les contrats. Ce qui est grave, c'est que celui-ci ne se préoccupe pas outre- mesure du lutteur, ni pour sa préparation ni pour l'état de sa santé. Tout ce qui l'intéresse ce sont ses 10 % retirés sur le montant global de chaque combat négocié pour «son lutteur». Traditionnellement, ce sont des vieux, férus des grand-places qui ignorent pratiquement tout du cadre de vie de leur «poulain». Et malgré cela, ils veulent conserver ces privilèges en fermant leur cercle. Or le «management» découle plutôt de la libre-entreprise, c'est le lutteur qui seul, est habilité à choisir celui qui lui convient. Toujours, les mêmes têtes les mêmes visages, cela suffit maintenant! Il faut que les lutteurs prennent la base, comme partout ailleurs, on a vu faire. Les footballeurs ont pris le football, les judoka, le judo. Autour des lutteurs maintenant de se préoccuper de leur destinée. Moi, Tapha GUEYE, je ne voudrais pas un jour arrêter le «combat» et croiser les bras. Non ! au contraire! j'aimerais servir la discipline, et par delà, le sport sénégalais pour l'honneur de ma patrie. Ce sera alors seulement que je pourrais me considérer comme victorieux. Aujourd'hui les combats que je gagne les dimanches, il faut les mettre sur le compte du sportif et non de Tapha GUEYE. Tapha GUEYE ne se réalisera vraiment, que lorsqu'on lui confiera ces nobles responsabilités de gérer quelque chose qu'il a toujours sentie et vécue.

**Q6 - Mais existe-t-il une organisation adéquate qui vous permettra de vous préparer à cela ?**

**M.G.-**Vous savez, la majeure partie des lutteurs sont illettrés et il faudrait d'abord les «rééduquer» par rapport à un certain nombre de principes. Les temps ont changé, les données aussi, les mentalités doivent alors suivre. Aujourd'hui beaucoup ne savent pas lire un contrat, déterminer les termes qui les lient à leur «promoteur». C'est grave, et c'est ce qui est à l'origine de pas mal de problèmes dans le «lamb». Par exemple, le plus souvent, ils ne comprennent pas que s'ils ont signé dans le contrat de débiter le combat à dix-huit heures (18h), ils doivent le faire obligatoirement, sous peine de sanctions. Contre quoi le marabout qui donnent les directives ne pourrait rien faire. Les lutteurs doivent se professionnaliser, éviter surtout de «naviguer» dans trop de superstitions. Heureusement qu'aujourd'hui certains l'ont compris et commencent à

s'organiser autour de structures bien solides. La tradition, c'est bien beau, c'est notre culture, il faut la préserver c'est la source vitale de notre patrimoine, mais tout en évitant le superflu. Regardez-moi, par exemple, lorsque j'entre dans le lamb je deviens un «fou»: on m'asperge de lait et de safarra (sorte «d'eau bénite» qui préserve contre le mauvais sort), je m'entoure de cornes de boeufs et de n'importe quoi : mais cela n'est que l'expression culturelle du lamb, le rituel nécessaire à sa survie. Il y en a beaucoup qui, si on enlevait ce rituel là ne viendrait plus au lamb. Cependant en dehors du «lamb», tu ne me croisera jamais pour me traiter de fou, parce que c'est mon comportement qui ne te le permettra pas. J'essaie d'imposer un caractère, une personnalité très positive. Bref, chaque écurie devait avoir une structure bien organisée qui soit à la base pour éveiller la conscience des lutteurs. La survie de la discipline en dépend. Sur ces propos, nous devions libérer le champion qui devait continuer ses entraînements.

## FIN

Interview Réalisée en Wolof

---

## ANNEXE

### ENTRETIEN AVEC...

Zale LO

---

Saliou LO, de son vrai nom, Zal est l'actuel détenteur du drapeau du chef de l'Etat (année 1996). Originaire de Rew-Mao à lambay (DIOURBEL), il a aussi fait ses premiers pas dans la lutte olympique, avec à son actif la quatrième place aux championnats d'Afrique d'Egypte 1993. Le drapeau... est son premier grand succès

---

## I Intérêt Personnel

**Q1 - Zale Lô, vous êtes un grand champion. Pouvez-vous nous parler de votre arrivée dans le «lamb»**

**Z.LO.** c'est vrai que j'ai toujours lutté au village, lorsque j'étais tout petit. Mais je ne suis réellement entré dans le «lamb» que quand je suis venu à Dakar, notamment à Fass en 1992. Au début, je suis resté quand-même un bon moment sans avoir de combat. Il faut dire que je n'étais pas aussi bien préparé pour le «lamb» que maintenant. Mais peu de temps après, j'allais entamer

ma carrière dans l'arène; d'abord en «premiers» et «deuxième» combat, puis en «grands-combats». Pour les «grands combats», je n'en ai déjà eu que trois, dont j'ai gagné les deux et perdu l'un. Ensuite j'ai continué à bien m'entraîner, car il restait beaucoup à faire, et c'est ainsi que j'ai pu remporter le drapeau du chef de l'Etat. Mais depuis je n'ai pu «combattre» pour problème de «manager».

**Q2 - Pour vous, le lamb marche t-il comme vous l'auriez souhaité ?**

Z.LO.-Enfin! Je pourrais dire que si on remonte un peu en arrière, c'était trop déséquilibré au niveau des «combats» ciblés. Je veux dire qu'on privilégiait plutôt les «grands combats» des ténors que ceux des «secondes zones». Mais heureusement aujourd'hui, on organise beaucoup plus de combats de «secondes zones» avec les «espoirs». Ceci est une bonne chose pour la survie du lamb, puisque la chance est donnée à tout le monde pour accéder à l'élite.

## **II Promotion sportive.**

**Q3 - La lutte sort-elle vainqueur de la concurrence avec les autres sports?**

Z.LO. Vous savez, la lutte n'occupe pas encore aujourd'hui sa vraie place, vu le peu d'importance que les décideurs lui accordent, par rapport aux autres sports. Or, la lutte est le sport le plus populaire au Sénégal. Un combat de lutte vaut, en général mille francs (1000f) le billet, et pourtant c'est toujours plein. Tandis qu'au football, par exemple rien que pour un prix d'entrée de trois-cent francs (300f), on ne parvient pas à attirer le grand public. cela est très révélateur. En fait nous devons encourager le lamb, puisque c'est une discipline qui marche fort, et qui plus est, c'est notre culture.

**Q4 -Zâle, le «lamb» mobilise beaucoup d'argents, en général. Mais le lutteur est-il riche ?**

Z.LO.- Ca dépend des lutteurs. Chacun cultive sa propre cote, à travers son palmarès personnel. Et c'est ainsi que chaque lutteur est payé en fonction de ce qu'il vaut dans le «lamb» En un mot, c'est le lutteur lui-même qui détermine d'avance la valeur de son «cachet», par sa valeur personnelle dans l'arène. Par exemple, un Moustapha GUEYE peut valoir trois (3) à cinq (5) millions, tandis que les lutteurs de notre trempe valent généralement entre sept cent (700)\* et un million de Franc CFA (1 000 000 F).

**Q5 - Pour toi, quel est le véritable obstacle, quant à la bonne marche du «lamb»**

Z.LO.- Il y a beaucoup de choses à la fois. Mais le principal aujourd'hui est surtout d'ordre organisationnel. Par exemple, prenez le cas des «managers», ils forment un cercle très fermé qu'ils interdisent à d'autres catégories d'individus: en particulier les anciens lutteurs. Le cas de l'écurie de Fasse est là: la plupart d'entre nous ont laissé leur manager traditionnel pour rejoindre Catty qui est ancien lutteur et coach de l'écurie. Mais les «managers traditionnels» n'entendent

\* il s'agit de sept cent mille francs CFA

pas que le lutteur puisse choisir librement qui il veut. pour, eux il n'y a qu'un seul type de manager, celui qu'ils reconnaissent et qui fait partie de leur «cercle». Ainsi, ont-ils décidé, «en syndicat», que tous les lutteurs dirigés par Catty et consorts ne pourront combattre avec des lutteurs qu'ils dirigent. Le problème c'est qu'ils ne veulent pas que les anciens lutteurs deviennent des managers. C'est par normal. Pour eux le lutteur doit seulement lutter, tant qu'il le pourra, et après sa carrière il n'a qu'à se ranger. Nous, nous ne voyons pas notre intérêt de ce côté là parce que nous comptons un jour faire partie de l'organisation du lamb. Si aujourd'hui, un ancien Footballeur par exemple, peut devenir arbitre, entraîneur, dirigeant etc..., pourquoi pas l'ancien lutteur. Voilà pourquoi nous avons rejoint le camp des «anciens lutteurs-managers». C'est un vrai combat et l'enjeu en vaut la taille.

#### **Q6 - Etes-vous bien organisés pour mener ce combat ?**

**Z.L.O.** Pas tellement. Puisqu'il y a trop de discordances au niveau des lutteurs. En effet certains ne savent pas juger leur intérêts. Ils sont guidés par des préjugés trop «sentimentalistes». Voilà ce qui retarde. Or, à ce niveau tous les lutteurs devaient être solidaires.

### **III Impact socioculturel...**

#### **Q7 - Le traitement dont vous êtes l'objet de la part des managers, ne signifie t-elle pas que vous êtes peu considérés?**

**Z.L.O.** C'est absolument vrai. Car, la plupart des sénégalais considère le «Mbër» comme un «fou». Or cela est loin de correspondre à la réalité. La lutte est un sport comme tous les autres. Moi, je m'entraîne régulièrement au même titre que le footballeur, et des fois avec beaucoup plus de rigueur. Lorsque j'ai un combat, sur le plan aussi bien physique que mental, j'ai une préparation spécifique. Alors, où est le problème ? Je pense que c'est surtout dans la tête des gens. Car entre les autres sports et la lutte, il n'y a que peu de choses qui changent : le rituel et l'équipement, par exemple.

#### **Q8 - L'Etat, n'a-t-il pas un rôle à jouer, sur ce plan, en faisant mieux connaître le lamb ?**

**Z.L.O.** Bien sûr ! L'Etat doit beaucoup aider la lutte sénégalaise. Pour cela, il faut promouvoir la discipline en étendant son organisation à travers tout le Sénégal. Parce qu'il y a beaucoup de grands champions, à l'intérieur des régions et qui sont encore méconnus du grand-public.

#### **Q9 -Est-ce que l'instauration de la lutte avec frappe n'a pas limité l'organisation de la lutte principalement à Dakar ?**

**Z.L.O.** C'est possible. Mais il faut savoir que la lutte avec frappe, c'est aussi le «lamb». Elle s'est toujours pratiquée au Sénégal. Donc c'est par ignorance que d'aucuns crient au scandale. Un

lutteur bien préparé à la lutte avec frappe ne peut pas se blesser très facilement. L'essentiel, c'est qu'il faut promouvoir toutes les formes de lutte

-- FIN--

Interview Réalisée en Wolof

---

## ANNEXE

ENTRETIEN AVEC..

Dakar. Le 05 Juin 1996

Le Directeur administratif du C.N.G.

Lieu : Stade I.M.DIOP

Bureau C.N.G.

---

MR Ibrahima SARR, est originaire de la Région de Fatick ; il sert la lutte depuis 1983 en tant qu'agent administratif du Ministère de la Jeunesse et des Sports. La quarantaine dépassée, il aime plutôt s'habiller en Jeans, et écouter de la musique..

---

### I Intérêts Personnel...

**Q1 - Qu'est ce qui vous a amené à vous investir particulièrement au niveau de la lutte ?**

I.S. - D'abord, il faut dire que je suis Sérère, originaire de la Région de Fatick, donc la lutte fait partie de mes références culturelles. Ainsi, dès le plus jeune âge. Je ne ratais jamais les «Mbapatts». Ensuite, il y a des raisons professionnelles; agent du Ministère de la Jeunesse et des Sports, sous l'emprise de la routine, j'ai demandé à être réorienté dans un autre secteur.

C'est en ce moment là que Feu François BOPP, ministre à l'époque, me proposa le C.N.G. de lutte que j'allais accepter avec beaucoup de plaisir. C'était en 1993.

### III) Impact socioculturel...

**Q2 - Quelle image la lutte a t-elle dans la mentalité des Sénégalais, en général ?**

I.S -Pour moi, c'est une image positive; surtout à l'intérieur du pays où le champion est presque un roitelet; Dans la capitale, la promotion socio-sportive de certains grand champions comme Moustapha GUEYE et les idées novatrices véhiculées par de nouveaux champions comme «Taïzan», ont fini d'attirer beaucoup de Sénégalais vers la discipline.

**Q3 - Mais cela u'empêche,le phénomène «Mbër» n'est pas toujours bien apprécié ?**

I.S. Ah bon ! vous m'apprenez des choses. En tout cas moi je ne suis pas d'accord: Ca ne me dérangerait pas du tout que mon fils devienne un jour «Mbër». Peut-être, c'est parce que j'ai longtemps vécu avec eux.

**Q4 - Cependant, ne pensez-vous pas, quand-même que sur le plan de l'impact socioculturel la lutte est en train de se dénaturer ?**

I.S. Boff! d'une certaine manière peut-être! Là,il faut dire que les associations de lutte, les écuries en particulier, ne jouent vraiment pas le jeu en insistant davantage sur le côté de l'animation culturelle, à travers les «Bakks», les chants, les danses etc... Parce qu'au niveau de chaque écurie il y a d'anciens grands champions capables d'initier les jeunes à cela. Par exemple, au niveau de l'écurie Pikinc, il y a un Falay Baldé, pour les écuries Fass, Mermoz... il y a un Mame Gorgui NDIAYE, un Boy Bambara etc..., et ce sont tous de grands animateurs. C'est vraiment dramatique de voir nos champions actuels de lutte esquiver de bons pas de danse, ou entonner des bakks très alléchants.

**Q5 - Et l'Etat joue-t-elle son rôle dans cette promotion culturelle?**

I.S. En tout cas, nous au C.N.G., La situation est telle que nous n'avons pas l'exclusivité de l'organisation des «combats». Mais nous prévoyons toujours dans les contrats de concession que nous signons, un volet culturel exigé au producteur. Donc il faut que l'impact folkloriques puisse ressortir, par exemple avec la programmation de Bakks et de danses folkloriques. Cependant, certains promoteurs respectent vraiment ces dispositions, tandis que d'autres, non. Et le dernier exemple c'est le drapeau du chef de l'Etat, où à vrai dire, c'était l'explosion culturelle.

## **II) Promotion Sportive....**

**Q6-Ces écuries dont vous parliez, bénéficient-elles de subvention de la part de l'Etat ?**

I.S. Mais, pour avoir une subvention il faut être reconnu, avoir un récépissé de déclaration. Et sur les douze écuries dont nous avons connaissance, il n'y a que l'écurie de Fass, l'écurie Sérère et l'écurie Baol qui sont reconnues par le ministère de l'intérieur. Ces écuries là, si jamais elles demandaient une subvention, l'Etat ferait quelque chose. Mais elles n'ont jamais demandé. Peut-être maintenant, ce qu'il faudrait dire c'est qu'il n'y a pas une volonté politique réelle au niveau de l'Etat pour que la lutte retrouve son lustre d'antan, notamment en subventionnant la structure -

mère (le C.N.G.) qui est chargée de gérer la discipline. Parce que la lutte est restée plus de dix ans sans subvention. Seulement, il y a deux ans l'actuel C.N.G. avait pu bénéficier d'une subvention de cinq millions ; mais c'était uniquement pour l'organisation des championnats d'Afrique de lutte traditionnelle. Aujourd'hui, si la lutte avait le tiers des moyens que l'on met à la disposition du Football, c'est sur que nous pourrions réaliser tous nos programmes annuels.

---FIN---

## **ANNEXE**

### **ENTRETIEN AVEC...**

Le Président de la Commission arbitrage.

#### **I Intérêt Personnel...**

**Q1 - Monsieur Moctar DIOP, vous êtes déjà depuis longtemps dans le milieu de la lutte, pouvons-nous savoir votre motivation personnelle?**

**M.D.** - Bon! il faut dire que je me suis toujours intéressé à la lutte, et cela remonte à mon enfance je fréquentais beaucoup les «lamb» à Saint-louis, alors que je devais avoir entre dix (10) et douze (12) ans. C'était l'époque des Edouard KEITA et consorts. Et la plus grande récompense que mon père pouvait me faire était à l'époque que je l'accompagne au «lamb». Pour vous dire que j'ai grandi avec et ça m'a toujours plu.

#### **II Impact socioculturel..**

**Q2 L'image qu'offre la personnalité du «Mbër» serait généralement négative dans la mentalité des sénégalais. Etes-vous d'accord ?**

**MD** - Je vais commencer par vous raconter une anecdote. C'est quand un de nos lutteurs qui avait l'habitude de disputer les deuxièmes et troisièmes combats a eu à rencontrer un vieux, un, ancien amateur de lutte. A la question du vieux amateur sur les raisons de son absence des arènes, le gars (le lutteur) devait répondre que c'est parce qu'il avait rompu avec ce milieu, et qu'il se consacrait maintenant à la Mosquée et à ses prières. Alors le vieux de lui rétorquer presque automatiquement : «ah bon! donc vous êtes «guéri»; vous savez c'est un milieu de Fous, une fois qu'on est guéri on le quitte».C'est pour vous dire combien l'appréciation de nos compatriotes à l'endroit de leur sport national peut prendre des décalages.

Mais moi, je pense que c'est surtout dû à ce côté culturel qu'on a tendance à oublier, et qui faisait autrefois le charme de la discipline. Je vais donner un exemple très concret que j'ai vécu: Le cas de Feu Cheikh MBaba (différent de celui de notre entretien Nldr ) que j'ai beaucoup apprécié. Lui, quand il venait à Saint-Louis, il avait l'habitude d'établir domicile près de chez-nous. Ce qui était spectaculaire chez lui, c'est que lorsqu'il devait se rendre aux arènes, même pour un «grand combat», il se faisait entouré de pagnes et accompagné de son griot-chanteur, «Gawlo» à l'époque. Les tam-tams suivaient derrière, et le cortège ne faisait alors que s'agrandir et s'enrichir de plus en plus qu'il s'approchait de l'arène. Il ne laissait personne indifférent ; à la limite il captivait tout le monde. Ainsi à l'époque on n'avait même pas besoin de faire tout le tapage

médiatique pour la publicité; Les lutteurs savaient vraiment attirer le public. Aujourd'hui on s'amène à l'arène, qui en voiture, qui en survêtement, qui d'autre en costume-cravate : Le lutteur «moderne» copie beaucoup sur le modèle occidental. On s'équipe comme des footballeurs, comme des basketteurs, comme des boxeurs..., C'est pas normal. tout cela dénature notre sport national qui, jadis jouissait d'un très grand prestige.

**Q3 - Qu'est-ce qui est à l'origine de cette tendance à la dépréciation culturelle ?**

**MD** C'est cette dernière génération qui, au lieu de s'enraciner dans nos propres valeurs culturelles, se mettent à les bafouer, à les ignorer.

**Q4 - Ne pensez-vous pas que le fait colonial, à travers l'école par exemple, y est pour quelque chose?**

**MD** Mais oui ! Pour grand- chose même ! parce que moi, en tout cas quand j'étais tout jeune, jamais je n'ai vu un lutteur se promener dans l'arène avec un survêtement: à vous citer les cas de Antoine NDONG «Tori», de Bouri DIOUF, de Edouard KEITA, ainsi de suites. Le survêtement était pour une certaine catégorie d'athlètes. Alors que le lutteur a une tenue qui lui est propre, qui reflète ses réalités authentiques celles qu'il vit au sein de sa propre société. Mais l'école coloniale ne cesse de développer en nous le mythe de la civilisation occidentale, le complexe de nos propres valeurs.

### **III) Promotion sportive..**

**Q5 - Ne pensez-vous pas que les écuries, étant des structures d'appui pour les lutteurs, devraient être subventionnées par l'Etat?**

**MD** D'abord, il faut dire : «charité bien ordonnée commence par soi-même». Les écuries doivent commencer d'abord par s'organiser avant de réclamer quoi que ce soit. Il y a, à leur niveau, un véritable travail de base à faire pour mériter l'appui des autorités. Des subventions même le CNG n'en a jamais eu, sauf pour le dernier championnat d'Afrique de lutte traditionnelle. C'était un cas exceptionnel.. Aujourd'hui avec l'arrivée des sponsors et autres lobbies financières dans le milieu de la lutte, les écuries consacrent tout leur programme à l'entraînement au coup meurtrier, par la fréquentation abusive des salles de boxe. Dès lors la technique pure est dévalorisée au profit de l'action expéditive. C'est un coup dur pour la survie de la discipline. L'écurie devait être le cadre idéal d'éducation et de formation pour le lutteur. C'est là où il doit apprendre à faire des Bakks, esquisser des pas de danse etc... Donc, je redis ce que j'avais dit tantôt, cet aspect culturel, devait être d'abord revalorisé au sein des écuries. Et d'ailleurs moi, je suis tout à fait contre le principe de ces écuries là. Car elles sont à l'origine de pas mal d'inconvénients dans le «lamb». Elles

constituent une véritable barrière, empêchant des lutteurs d'une même catégorie de s'affronter dans l'arène.

**Q6 - Est-ce que la lutte bénéficie d'un cadre structurel et fonctionnel adéquat ?**

**MD** Sérieusement, on ne peut pas le dire. Pour réaliser leur programme. Ce qui est encore dramatique c'est que chaque structure qui disparaît, part avec ses hommes, ses programmes ses documents... C'est l'éternel recommencement, on ne peut rien faire sur de l'instable. Ce qu'il faut alors, c'est donner les moyens et laisser aux gens le temps nécessaire pour leur exploitation efficiente.

**Q7 - Et les techniciens, en avez-vous assez ?**

**MD.** Pas du tout. Nous en formons beaucoup, mais ils disparaissent aussitôt qu'ils ont obtenu leur diplôme. Parce qu'il n'y a pas d'argent dans la lutte.

**Q8- Est-ce que la lutte sénégalaise est un sport ?**

**MD** - Bien sûr ! Moi je crois que pour répondre à cette question il faudrait remonter aux origines de la lutte. Dans le Sénégal ancien, c'était la principale activité des guerriers; elle était meurtrière . tous les coups étaient permis. Mais au fil des temps, elle s'est progressivement «humanisée» devenant une activité de distraction pour les paysans pendant les périodes de non récolte. Les Rois pouvaient aussi la «récupérer» pour se distraire, en opposant les plus grands gabarits du terroir. En définitive, il faut dire qu'aujourd'hui, elle est devenue une véritable pratique sportive, puisque partout des championnats sont organisés sur la base de règlements gérés par une fédération.

---FIN---

L'interview a eu lieu au bureau du C.N.G